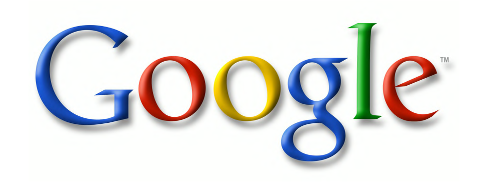
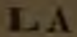






LA

POLOGN

(1772-1865)

PAR

M. L'ABBÉ HENRI PERREYV

SE VEND AU PROFIT

DES PAUVRES DE L'ÉMIGRATION POLONAIS

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE | C. DOUNIOL, LIB

Galerie d'Orléans, Palais-Royal | Rue de Tournon, 29

1865

LA

POLOGNE

(1772-1865)

Paris. — Typographie de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

LA POLOGNE

(1772-1865)

PAR

M. L'ABBÉ HENRI PERREYVE

SE VEND AU PROFIT

DES PAUVRES DE L'ÉMIGRATION POLONAISE

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE | C. DOUNIOL, LIBRAIRE

Galerie d'Orléans, Palais-Royal | Rue de Tournon, 29

1865

Je ne viens point, aujourd'hui, plaider une fois de plus la cause de la Pologne. Cette cause est gagnée dans tous les esprits, bien qu'elle soit trahie dans tous les faits. Je viens réclamer, je viens obtenir un secours immédiatement nécessaire aux pauvres de l'émigration polonaise.

Allons droit à ce douloureux fait. Ils sont là, devant nous, sans asile, à cinq

cents lieues de leur pays, blessés, malades, épuisés par les efforts excessifs d'une lutte vingt fois inégale; ils ont faim et froid; ils ont échappé par prodige à la mort ou à la Sibérie; ils ont atteint le sol de notre France. Là ils sont tombés, sans force, et dans l'état de ces extrêmes détresses d'où la pauvre créature humaine ne peut plus se relever seule.

Voulez-vous les abandonner ou les secourir?

Je parlerai aux nobles cœurs, les seuls dignes de toucher à cette sublime infortune. Qu'ils me laissent leur rappeler quel devoir c'est pour eux de secourir les membres souffrants de la Pologne.

Je leur dirai ce peu de mots : Ceux que vous avez devant vous sont des hommes, des héros, des chrétiens, des

alliés. Voilà les raisons que vous avez de les secourir.

C'est d'abord une obligation d'hommes; et je n'invoquerai, si l'on veut, que ce seul mot pour prétendre à tout. Il y a dans l'exilé, dans le vaincu, dans l'hôte errant, dans le fugitif qui aborde un rivage étranger, il y a dans cet homme un caractère sacré que l'antiquité a connu, et qu'elle a eu la gloire de respecter. Couronné de son malheur, armé seulement de sa misère et de sa faiblesse, pauvre, nu, délaissé, sans nom, voilà l'homme : c'est-à-dire un misérable, et cependant encore un roi; immortel objet de compassion et de religieux respect!

Je réclame ce respect pour les pauvres exilés de Pologne. Je le réclame, au nom de ce sentiment de fraternité humaine

qui doit toucher tous les cœurs, sans distinction d'opinions ni de croyances. Je ne demande point d'abord au pauvre fugitif quel est son nom, son rang, son histoire; je ne lui demande pas même quelle est sa religion. Je ne le demande pas davantage à ceux dont je sollicite les secours. Je leur dis : vous êtes des hommes, et vous avez devant vous d'autres hommes frappés par un grand malheur. C'est assez. Reconnaissez-vous. Donnez et recevez, comme il convient à des frères, nés du même gémissement d'une femme, et portés dans le même berceau.

L'homme antique accueillait l'homme et le laissait asseoir à son foyer. Puis il lui demandait le récit de ses malheurs; et si la misère du vêtement cachait un héros, il lui offrait la place d'honneur

sur le lit d'ivoire, et lui passait la plus belle coupe.

Les grands pauvres dont j'ai l'honneur de plaider la cause, n'auront pas besoin de raconter l'odyssée de leurs malheurs. Le monde entier sait d'où ils viennent. Ils nous arrivent, portant sur leurs pieds la poussière illustre de ces champs de bataille où la gloire de Sparte s'est avouée vaincue par un plus pur héroïsme.

Je réclame l'admiration pour cet héroïsme : non une admiration stérile qui se plaît au spectacle des actions d'éclat et ne se croit engagée à rien autre qu'à rentrer aussitôt dans l'égoïste indifférence; non une admiration barbare, qui, volontiers, se repaît chaque matin de violentes émotions : qui, grâce aux récits d'un journal, assiste à un combat, à un

massacre comme à un drame, où se cache l'intérêt de savoir que l'acteur est réellement égorgé : mais sans le voir, ce qui serait trop fort, et dépasserait la mesure. Admiration sacrilége! admiration de païens au cirque ! goût caché du sang à travers les parfums de l'amphithéâtre... Ayons horreur de ces sentiments. Admirons pour agir ! Admirons pour compatir et pour soulager! L'homme qui a touché le seuil de notre porte est un héros ; il vient de combattre des combats dignes d'une éternelle mémoire. Sachons au moins faire pour lui ce que faisait l'homme des poëmes antiques. Sachons lui donner une place au banquet, lui offrir la coupe de la libation, lui présenter la lyre, lui demander avec de graves et douces paroles le chant de ses malheurs.

Quand le christianisme est venu dans le monde, il a revêtu le fugitif, l'exilé, le suppliant, d'un caractère plus grand que n'avait pu le rêver le génie même d'Homère. En amenant l'hôte inconnu au foyer de l'amour nouveau, il a dit au chrétien : « Tu honoreras dans ce pauvre, et tu recevras Jésus-Christ, et ce que tu feras de bon pour cet homme, tu l'auras fait à ton Seigneur. » Depuis ce jour, tandis que le suppliant antique se présentait à l'homme couvert de la majesté de l'homme, l'hôte moderne nous arrive couvert de la majesté de Dieu ; et c'est une différence qui doit se faire sentir en toutes manières dans l'hospitalité des chrétiens.

Mais si le suppliant est chrétien lui-même, quelle douceur nouvelle à l'ac-

cueillir et à l'aimer ! Tout homme, par ses origines éloignées, se rattache à Dieu, mon Père ; mais tout chrétien porte avec moi, dans ses veines, le sang de Jésus-Christ. Ce partage intime et profond d'une vie plus haute nous rapproche une seconde fois ; il ajoute une ardeur divine à l'ardeur de la fraternité naturelle ; il nous fait dire avec plus de force et de bonheur : mon frère !

Or, je vous le demande, chrétiens, quand trouverez-vous de plus grands chrétiens sur le chemin de votre charité fraternelle ? et pouvez-vous vous promettre une plus belle occasion de pratiquer l'Évangile ? Les fils de la Pologne portent au cœur un sang qui a coulé pour la foi. A l'heure où, dans un suprême effort, le despotisme musulman menaçait

encore la liberté chrétienne, leurs pères ont couvert de leur poitrine ses derniers remparts. Des saints illustres ont sanctifié le trône de cette nation ; et depuis qu'elle n'a plus ses rois, c'est sa noblesse et son peuple qui ont maintenu la tradition de sa fidélité religieuse. L'histoire sacrée n'oubliera pas les cinq années que vient de traverser la Pologne. Quand a-t-on vu tout un peuple donner à Dieu et à son droit le témoignage du martyre, accepter les supplices, accepter la mort sans défense, tomber les bras en croix sur le seuil des églises, n'ayant pour arme qu'un chant sacré, n'ayant pour vengeance que l'indomptable espoir en la justice de Dieu ? Et, puis, dans l'oubli de tous, la patience même devenant un scandale, et l'honneur l'ayant commandé,

ce peuple a été jeté, malgré lui, sur les champs de bataille. Alors, comme il avait étonné le monde par sa sainteté, le géant chrétien l'a ébloui par sa bravoure. Il a lutté seul, comme il arrivait jadis aux chevaliers des époques chrétiennes, contre une armée de barbares ; enfin, sous les efforts combinés de ses ennemis, les uns frappant avec le glaive, les autres dressant les filets de la trahison, il est tombé : grand, fier, superbe, regardant l'avenir par-delà son tombeau, la croix dans les mains, la prière sur les lèvres, sans maudire la trompeuse justice des hommes, mais en appelant de son dernier cri la justice de Dieu.

Je demande pour de tels chrétiens tout ce que des chrétiens peuvent donner de sympathie et d'admiration frater-

nelles. Je demande un effort de charité qui réponde à l'effort de leur héroïsme. Je demande une lutte entre la grandeur des victimes et celle de notre dévouement. Souvenez-vous, enfants de l'Église, des traditions de vos pères dans la foi, et de ces Églises martyres secourues de loin, dans leur détresse, par des Églises plus fortunées; souvenez-vous des prières des apôtres; souvenez-vous du grand saint Paul se faisant, à travers le monde romain, quêteur de secours et d'aumônes pour les chrétiens ruinés, dispersés, martyrisés de Jérusalem[1]. Il n'y a rien de plus ancien parmi nous que la gloire de la charité. Le monde disait alors, parlant des chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment! » — En grâce, donnons-lui

[1] Rom., XV, 31.

l'occasion de le répéter aujourd'hui!

Enfin, s'il y a la fraternité des hommes dans l'unité du premier berceau; s'il y a la fraternité des chrétiens dans l'unité de la croix, il y a, dans un autre ordre d'intérêts et de destinées, la fraternité des nations. Quand deux peuples ont longtemps senti le lien d'une sympathie réciproque, fondée sur des raisons sérieuses d'intérêt et d'avenir, quand ils ont souvent compté l'un sur l'autre dans leurs bons et leurs mauvais jours, quand ils ont mêlé leur sang dans les mêmes combats, ces deux peuples sont frères dans l'ordre des destinées politiques. Ils ont perdu le droit de se méconnaître. Ils se doivent le secours de la parole et de l'épée; non certes, contre la justice : il n'y a point de bonne alliance contre

la justice, et nul n'a de droit contre le droit; mais, la cause étant pure devant Dieu, pour une nation comme pour un seul soldat, c'est félonie et déshonneur d'abandonner dans un mauvais pas un compagnon d'armes.

Or ai-je besoin de rappeler les liens qui rattachent la Pologne à notre France? Quel Français ignore, ou pourrait avoir oublié, que les soldats de Poniatowski et de Dombrowski furent les plus fidèles comme les plus vaillants des compagnons de notre gloire, les derniers à nous couvrir la retraite dans l'heure de nos grands désastres? Quand Napoléon protestait à Sainte-Hélène que le but de l'expédition de Russie était la reconstitution du royaume de Pologne, il voulait cacher peut-être sous l'éclat de la

plus juste des causes le vertige le plus fatal de son ambition : il exprimait, dans tous les cas, un sentiment digne de la France et de l'immortelle gratitude qu'elle doit à la Pologne. Cette gratitude était si grande dans tous les cœurs, au lendemain de la retraite de Russie, qu'elle fut le premier sentiment des plénipotentiaires de Louis XVIII au congrès de Vienne ; et que le prince de Talleyrand écrivait alors au prince de Metternich ces belles paroles : « De toutes les questions qui doivent se traiter au congrès... la première, la plus grande, la plus éminemment européenne, c'est celle de la Pologne... de son antique et complète indépendance [1]. »

[1] Lettre du prince de Talleyrand au prince de Metternich, du 19 décembre 1814.

Ainsi parlait la France de 1814. Voulez-vous reconnaître ou nier la dette de nos pères ?

Je demande pour des alliés, fidèles à la France dans l'excès de ses malheurs, jusqu'à leur propre ruine, — hélas ! non plus ce que je demandais hier, et ce qui eût été la gloire de notre histoire en ce siècle ; — je demande tristement un lieu d'asile, et un secours dans leurs désastres, qui rappelle leur dévouement dans nos revers. Je quitte ici les raisons de la charité : je rencontre celles de la justice. J'ai sous les yeux des engagements pris par la France ; je tiens en main le titre authentique d'une dette d'honneur ; je dis à des Français : *Vous devez !*

Mais un dernier souvenir me fait pro-

noncer plus fortement cette grave parole. Ces héroïques alliés qui avaient le droit de compter sur nous, ont été poussés et maintenus sur leurs champs de bataille par nos exhortations et nos promesses. Provocations dignes de larmes, si elles pouvaient aboutir à faire massacrer un peuple! Promesses insensées, — nos ennemis diront perfides, — si elles devaient être suivies du plus cruel abandon! Dans une si grande affaire, il y a plusieurs sortes de coupables; mais, disons-le, nous l'avons tous été, même nous, les amis dévoués de cette infortunée nation, par notre imprévoyance et notre imprudence, quand, en mille manières, nous avons suscité en elle d'inutiles et fatals prodiges.

Nous ne saurons jamais avec quelle

ardeur d'espérance, et quelle confiance en cette France si puissante et tant aimée, nos paroles imprudentes étaient accueillies par la Pologne en armes. Vingt fois, à la veille de s'éteindre sous l'effroyable compression de trois puissants ennemis, la flamme de l'insurrection polonaise a été réveillée par cette parole venue de la France: « Tenez bon! Encore deux mois! la Pologne doit reparaître au rang des grandes nations de l'Europe! Nous le voulons, nous viendrons! » — Hélas! la Pologne le croyait! Quand les derniers coups l'ont abattue, elle tournait encore les yeux et les mains vers nous; et l'on me dit qu'à l'heure où j'écris ces lignes, des débris des bandes nationales, perdus dans les forêts, et séparés de toute nouvelle d'Europe, tiennent encore,

et brûlent leurs dernières cartouches, en attendant la France qui va paraître, car elle l'a dit!

N'hésitons point à comprendre quelle grave responsabilité pèse sur nous dans les derniers malheurs de la Pologne. Acceptons de voir l'évidence. Ne rejetons point la vérité parce qu'elle nous éclaire sur nos devoirs.

Non! ce n'est plus seulement à un devoir de charité, mais de justice; c'est à un devoir de haute et solennelle réparation que je convie ceux qui liront ce livre. . .

Les pauvres de l'émigration polonaise ont des droits sacrés à être accueillis par nous, soutenus et sauvés par nous dans leur ruine présente. Malheur au temps où nous vivons, si de tels droits, revêtus de

la majesté de tels souvenirs, ne parvenaient plus à soulever dans notre France l'élan d'un immense dévouement!

Que Dieu nous épargne cette humiliation trop grande!

La justice vient d'être poignardée sous nos yeux, et nous sommes restés immobiles : ayons du moins l'honneur de panser ses divines blessures.

Le monde n'a pu reconnaître hier la vieille France au poids de son glaive : qu'il la reconnaisse aujourd'hui à la grandeur de ses regrets et de ses dons.

19 mars 1865.

LA POLOGNE

1772-1865

LA JUSTICE ET LA PAIX

Discours prononcé le 21 mai 1863, dans l'église de Montmorency, au service funèbre annuel des Polonais morts dans l'exil.

> *Justitia et pax osculatæ sunt*
> **La justice et la paix se sont embrassées.**
> **(Ps. LXXXIV, 11.)**

Quand je regarde en ce moment, Polonais, votre grave assemblée, je me demande si j'aurai jamais le courage de

soulever devant elle le fardeau de la parole. Je pense aux magnifiques souvenirs que votre patriotisme rencontre parmi les tombeaux de cette église; je regarde ces draps funèbres, qui, depuis trop longtemps, sont les parures de vos fêtes nationales; je songe aux angoisses, aux chagrins, aux brûlantes larmes, aux élans sublimes qui remplissent vos cœurs; je considère ce qu'en cette heure même vous êtes et vous faites dans le monde, et je me demande quelle âme, quelle voix il faudrait pour saluer dignement et la majesté de vos malheurs et la constance héroïque de vos espérances! Mais, tandis que j'hésite, troublé dans ma faiblesse par la grandeur même de ce que j'admire, un plus puissant que moi s'empare de la parole, et commence le

discours. Je l'écoute, et je reconnais qu'il n'y a pas à lutter avec ce nouvel orateur. Polonais! c'est votre sang qui parle! « *Vox sanguinis clamat*[1]. » Son cri monte vers Dieu de ce calvaire de votre patrie où vous ne cessez de mourir pour la justice; il s'élève du sein des ruines fumantes, du fond des hameaux brûlés, du fond des forêts où se sont réfugiés avec vous l'honneur et la justice des nations; il s'élève des palais pillés, souillés, ruinés du noble; il s'élève de la chaumière saccagée, incendiée du paysan; il s'échappe de la poitrine des forts qui meurent sur le champ de bataille; du sein des femmes outragées, martyrisées, condamnées à mille morts avant la mort; il s'élève des berceaux des petits enfants

[1] Gen., IV, 10.

noyés dans le sang de leurs mères; il s'élève des sanctuaires de vos églises profanées; du cœur de vos admirables prêtres deux fois martyrs, et comme citoyens et comme pontifes; il grandit chaque jour, il couvre de son écho puissant tous les bruits de la politique, il force les consciences des peuples et des rois de l'entendre, et de se dire : « Oui ou non, devant le jugement de Dieu, et devant l'histoire des hommes, vais-je prendre ma part du crime, ou ma part de la justice? »

Grande question! formidable par ses conséquences : car si l'on se décide pour la justice, c'est donc la paix du monde qu'il faudra sacrifier? il s'agit donc de rouvrir ces grands champs de bataille qui, tant de fois depuis moins d'un siè-

cle, ont bu le sang de l'Europe! il s'agit de réveiller entre les nations chrétiennes cette flamme des grandes guerres, qui, une fois allumée, se promène follement sur le monde, et dévore plus de forces, plus de génie, plus de vies d'hommes qu'il n'en aurait fallu pour construire cent cités, pour embellir la terre de riches cultures, de sciences nouvelles et d'arts nouveaux! — Et cependant le sang parle; et la justice expire, et les violents enivrés de leur force ont perdu toute mesure, et dans le péril d'un seul peuple commence à paraître le péril de tous : O moment solennel! ô angoisse, ô tourment pour la pensée solitaire, mais surtout périls effrayants pour la parole publique!

C'est dans un tel moment, Polonais,

que vous demandez à un prêtre de monter dans la chaire chrétienne, et de dire son âme sur vous. Ce prêtre n'oubliera pas qu'il porte dans ses mains l'Évangile, et qu'il est l'enfant de cette sainte Église de Dieu qui doit toujours travailler à la paix parmi les hommes. C'est donc la paix qu'il viendra prêcher ici ; c'est le repos noble, libre, heureux, divin des nations qu'il viendra demander à Dieu ; il ne connaîtra pas d'autre prière que celle du grand pontife Pie IX disant, les mains élevées vers le ciel : « Il faut prier, et ne pas cesser de prier ! ô Dieu, que la guerre disparaisse et soit chassée de la face de la terre ! ô Dieu, faites cesser les grandes querelles des peuples et des rois, et donnez aux nations la paix, la concorde, la tranquillité. Pour cela, Sei-

gneur, que le mal soit vaincu, et que la grâce de Dieu, comme une douce rosée, descende sur la terre des hommes[1]. »

Oui, Chrétiens, la paix ! — Mais quoi ! toute paix sera-t-elle digne d'être demandée à Dieu ? toute paix d'ailleurs sera-t-elle le contrat sérieux d'un repos durable pour les nations ? suis-je venu faire parmi vous comme ces prophètes menteurs que Dieu écrase de sa colère, parce que, dit-il, « ils criaient devant le peuple : La paix ! la paix ! et ce n'était point la paix : *et dixerunt : Pax ! pax ! et non erat pax*[2]. » De quelle paix suis-je donc ici le ministre? de la paix que l'iniquité impose par violence ou achète par corruption, ou de celle que donnent l'hon-

[1] Allocution de N. S. P. le Pape Pie IX, du 1er août 1854.
[2] Ezech., XIII, 10.

neur et le respect du droit? de la paix qui est le silence opprimé du juste, ou de celle qui est son chant de triomphe? de la paix qui élève l'âme des hommes vers Dieu, ou de celle qui l'abaisse dans le néant? de la paix qui est la vie ou de la paix qui est la mort?

A Dieu ne plaise que j'hésite! Ma première parole vous l'a dit : je ne puis connaître ici qu'une paix : celle qui embrasse la justice : *justitia et pax osculatæ sunt*. Je ne puis ni ne veux entendre parler d'aucune autre; car l'ordre qui déplaît à Dieu est le plus affreux des désordres, et la paix qui couronne l'iniquité satisfaite est tout à la fois et la plus audacieuse injure à la perfection divine et la plus fatale des illusions pour les hommes!

A votre tour, mes chers Auditeurs, aurez-vous le courage d'imposer silence à tant de pensées qui emportent loin d'ici vos âmes, pour méditer avec moi ces deux vérités vraiment opportunes : d'abord que Dieu veut toujours la paix pour l'homme, mais qu'il la veut inséparable de la justice; et, plus particulièrement, que l'Europe, si avide d'une paix qui la fuit toujours, ne l'obtiendra jamais qu'au prix de solennelles et nécessaires réparations à la justice offensée?

Quels protecteurs vais-je appeler au secours de ma parole dans ce grand et difficile sujet? Je n'en invoquerai point d'autres, ô mon Dieu, que ces généreux martyrs de la Pologne, qui, depuis près d'un siècle, mais en nos jours surtout, ont versé leurs larmes et leur sang pour

une cause où la foi catholique est avant tout engagée! Oui, vrais martyrs, immolés sur le seuil des églises, expirant au pied des tabernacles, interrompant ici-bas l'hymne sacrée pour aller porter au trône de Dieu la fin de la prière, enfants et jeunes filles, femmes et soldats, mères désespérées dans votre amour mais fières d'avoir immolé vos fils à votre Dieu, jeunes guerriers de quinze ans qui passez des genoux de vos mères et des bénédictions du prêtre aux champs de bataille où vous mourez comme des anges qui sauraient mourir, c'est vous que j'appelle ici; c'est à vous que je confie la garde de mes lèvres, et celle, plus difficile encore, de mon cœur, afin que j'honore par une héroïque modération l'héroïsme de votre douceur, et que dans mes paroles comme

dans vos actions rien ne paraisse qui ne soit à l'honneur de votre sainte cause !

I.

A la veille de sa passion, et dans cette heure solennelle où le Sauveur des hommes donnait « à ceux qu'il aima jusqu'à la fin » ses dernières paroles, il leur dit : « Je vous laisse ma paix, je vous don e ma paix. *Pacem meam relinquo vobis, pacem meam do vobis.* » Et aussitôt il ajoute : « Je ne vous la donne point comme le monde la donne : que votre cœur ne se trouble ni ne s'épouvante : « *Non quomodo mundus dat ego do vobis : non turbetur cor vestrum neque formidet*[1]. » Paroles étonnantes, et qui ren-

[1] Joan., XIV, 27.

fermaient évidemment un mystère caché!

La suite des choses devait le dévoiler bientôt. Trois siècles des plus terribles persécutions vinrent assaillir, dès ses premiers jours, le berceau de cette Église à laquelle Jésus avait promis une paix inconnue du monde; et ceux mêmes qui avaient recueilli de ses lèvres la promesse, payèrent de tout leur sang l'honneur naissant du nom chrétien. Quoi donc! était-ce la paix que cette lutte effrayante de l'esprit nouveau contre le colosse du paganisme? Oui, Chrétiens, n'en doutez pas, c'était la paix parce que c'était la justice. C'était la paix de l'avenir, parce que c'était la reconstitution de la famille humaine dans l'équité, parce que c'était l'ordre établi dans le cœur de l'homme, dans ses rapports avec

Dieu, avec lui-même, avec les autres hommes, et qu'une fois le christianisme vainqueur, cet ordre divin devait porter bientôt ses fruits de paix et de bonheur.

La paix chrétienne n'a pas changé de caractère depuis le temps des martyrs. La terre ayant continué d'être un lieu d'épreuve et de combat, la paix n'a point cessé d'être, pour les chrétiens, le prix d'une continuelle victoire remportée sur l'injustice païenne, sur cette puissance ennemie que le Sauveur appelle le monde, « *mundus*, » et qui a ses maximes et son droit comme l'Évangile a les siens.

Le monde sait bien que le secret du bonheur pour l'homme est dans la paix avec Dieu, avec lui-même et avec ses frères. Mais c'est ici qu'il se sépare éter-

nellement de Jésus-Christ; car il ne cesse de proposer à l'homme une paix qui embrasse l'injustice; et Jésus-Christ répète constamment à ses chrétiens : « Ma paix n'est point celle des injustes, mais des âmes droites, courageuses, capables de triompher de tous les obstacles pour sauvegarder en elles-mêmes et dans le monde la divine beauté de l'ordre. Telle est la paix que j'apporte : « *Pacem meam relinquo vobis*. »

Le monde a sa manière de faire la paix de l'homme avec Dieu : ce sera la paix de l'impie. « Voyez les saints de la terre, dira-t-il, ils lèvent en vain les mains vers le ciel. Où est leur Dieu! « *Ubi est Deus eorum* [1] ? » Dieu, c'est le monde bien compris par le sage, c'est-à-dire par

[1] Ps. CXIII.

moi, et ce qu'un vain peuple nomme les lois éternelles n'est que la règle de ma puissance et de mon génie. Non! Dieu n'est pas! « *Non est Deus*[1]! » et le savoir comme je le sais, dans la raison, c'est l'ordre; et dans le cœur délivré de redoutables chimères, c'est la paix! » Ainsi pense Balthasar; et il rit de ce vrai Dieu, qui ne s'aperçoit pas même que le banquet s'est enrichi des dépouilles de son temple, et que les courtisanes boivent dans les vases sacrés de ses tabernacles! — Qu'en pensez-vous, chrétiens? Quant à moi, la paix de Balthasar m'inquiète, et, comme les fils d'Israël, j'ai résolu de ne pas m'asseoir aujourd'hui à son festin.

Le monde a sa manière de faire la paix

[1] Ps. XIII, 1.

de l'homme avec lui-même; ce sera la paix du libertin. « Qu'est-ce que la justice? qu'est-ce que le droit? qu'est-ce que l'honneur? *Quid est veritas*[1]? » Tout ceci ni ne se touche, ni ne se mange. Silence à ces maniaques qui troublent de leurs rêveries la paix de la terre, et menacent l'ordre, puisqu'ils menacent mes plaisirs! Que parlent-ils de restitutions nécessaires? Tenir, c'est avoir le droit de garder. Que veulent-ils dire avec leurs « abaissements de la conscience? » La Bourse monte et les confond. « Fortune, bien-être, jouissances, voilà l'ordre, voilà la paix! » Ainsi pense l'Héliogabale moderne dans la haute sagesse de son égoïsme. Mais Dieu ne lui fait plus l'honneur d'envoyer pour lui répondre

[1] Joan., XVIII, 38.

les Huns, les Goths ou les Vandales; des calamités vulgaires se chargent de flageller la paix de ses vulgaires désordres, et de renverser, non plus dans le sang, mais dans la fange, l'édifice de son abjecte sécurité.

Le monde a sa manière d'établir la paix entre les hommes. Il commence par mépriser la justice et par déclarer qu'il connaît une puissance plus capable d'embrasser la paix et de la protéger. C'est la force. Non point cette force calme, douce, sage, conduite par les règles de l'équité et de l'honneur, et ne faisant qu'exécuter dans le temps ce qui est honnête de toute éternité; mais la force sans autre raison que son caprice, la force sans autre loi qu'elle-même, la force qui se contente d'être la contradic-

tion de la faiblesse, et de le prouver par ses attentats audacieux et l'effronterie de ses prospérités.

Comme la justice a ses règles, qui sont les éternelles distinctions du bien et du mal, gravées par Dieu dans la conscience des hommes, et consacrées par l'Évangile, la force a ses jugements auxquels elle entend bien que tout se soumette : ce sont *les faits*, ou, comme on les appelle parmi nous, *les faits accomplis*, comme pour établir davantage que la justice n'y a rien à prétendre, et que l'accomplissement matériel et brutal est toute la consécration qu'attend l'ordre nouveau. Les faits étant donc accomplis, la force entend bien qu'on les respecte; et l'immobilité du monde devant son œuvre, c'est ce qu'elle appelle la paix.

Cependant il n'est pas si facile d'arracher sa conscience à l'humanité tout entière; d'inexprimables agitations se font sentir, qui témoignent de la souffrance universelle : la force alors s'irrite et s'arme, et elle déclare qu'elle ne souffrira pas que la paix, qui est son ouvrage, soit violée par aucune révolte. Elle amène ses bataillons, elle promène ses lourdes artilleries, elle fait partout le silence et la terreur, elle déclare qu'elle rétablit l'ordre, et quand rien ne bouge plus, elle dit : c'est la paix! « *Ubi solitudinem fecerint pacem appellant*[1]. »

Qu'en pensez-vous encore, Chrétiens? est-ce la paix? J'en appelle à ceux qui ont lu l'histoire de notre Europe depuis un siècle.

[1] Tacite.

Deux géants se levant au milieu de nous se sont, tour à tour, emparés de la force, et ont entrepris de faire à leur guise l'ordre dans le monde, en se passant de la justice : je parle de l'autocratie individuelle et de l'autocratie révolutionnaire. Dans quel état ces deux géants ont-ils laissé le monde?

Notre Europe moderne a vu d'illustres despotes s'emparer de la conduite des peuples, tout mener selon leurs caprices, déclarer que tout serait juste parce qu'ils l'auraient voulu, et que tout ce qu'ils auraient voulu serait désormais l'ordre légitime, et que la paix du monde reposerait sur cet ordre. Ils avaient pour les encourager les exemples de ces grands empires païens, où la force régnait sans partage, comme elle règne encore là où

les hommes n'ont pas reçu l'Évangile. Mais ils se trompaient de temps ou de latitude. Ils ne savaient pas, ou ils avaient oublié que, depuis le redressement du monde dans le sang de Jésus-Christ, la plus grande force sur la terre, ce n'est pas la force, c'est la justice; et que c'est faire un jouet d'enfants que d'élever, sous le soleil évangélique, un empire basé sur l'iniquité. C'est pourquoi la paix qu'ils avaient prétendu imposer aux hommes n'a pas même duré autant qu'eux-mêmes, qui ont duré peu de temps, et ils sont morts au milieu de leur propre ruine.

Ce que l'autocratie individuelle n'a pu faire, c'est-à-dire la paix durable dans la force injuste, l'autocratie révolutionnaire a-t-elle pu l'accomplir? Il ne faut

pas se le dissimuler, Messieurs, il y a la tyrannie populaire comme il y a la tyrannie d'un seul; et elle consiste, pour le peuple comme pour le tyran, à se croire au-dessus des lois, au-dessus des règles, au-dessus de la justice, à s'imaginer que cela est juste qui est voulu et accompli par tous ou par le plus grand nombre, et à ne reconnaître que la force pour guide, pour règle et pour frein. Les courtisans des mauvais jours de l'empire romain déclaraient « le prince délié des lois..., *princeps legibus solutus*, » les courtisans du despotisme révolutionnaire ont transporté la formule au peuple; ils l'ont déclaré à leur tour affranchi des lois : *plebs legibus soluta;* ils ont professé que pour accomplir un acte respectable devant Dieu et les hommes,

le peuple n'a qu'à joindre à ses volontés la formule païenne de l'ancien pouvoir absolu : *Car tel est mon bon plaisir!* Cependant, pour les peuples comme pour les rois, il y a autre chose que le bon plaisir de la passion, de l'ambition et des convoitises; il y a le vrai, il y a l'honnête, il y a le juste; et ces éléments étant, de leur nature, éternels, qu'on soit Roi ou République, il faut bien les rencontrer tôt ou tard quand on a eu le malheur de les mettre contre soi. C'est pourquoi les entreprises du despotisme révolutionnaire n'ont pas mieux réussi, sous les yeux de nos pères ou sous nos yeux, que les attentats de l'autocratie individuelle. Comme le but était le même, la paix dans l'iniquité, les moyens ont été constamment les mêmes : la force, la

force brutale, les bataillons, les artilleries, les fusillades, les condamnations sans jugement, les proscriptions, l'exil, la torture, l'échafaud, l'arbitraire violent et sanglant partout; et le même but a été atteint, je veux dire un désordre affreux qui n'a de nom dans aucune langue, qui est le silence provisoire, tant que la révolte est impossible, mais qui attend son heure, et qui tôt ou tard la saisit.

Il ne faut pas s'étonner, Messieurs, de ces fatals résultats de l'ordre injuste. Il faut plutôt en bénir Dieu! Est-il besoin de dire ce que deviendrait le monde si la doctrine de la force parvenait à s'établir comme loi internationale des peuples? Otez la justice, dit saint Augustin, et je ne vois plus sous le nom d'empires

que d'immenses brigandages : « *Remota justitia, quid sunt regna, nisi magna latrocinia*[1]? » Otez la justice, et tout ce qu'on appelle politique extérieure des peuples, ou diplomatie, n'est plus que la mise en jeu de « deux forces également indignes de paraître dans les relations des hommes, la ruse du renard et la force du lion. » C'est un sage antique, c'est Cicéron qui le déclare; il ajoute « que, de ces deux forces, la ruse est encore la plus odieuse, surtout, dit-il, quand l'injuste qui s'en sert garde cependant l'hypocrisie du droit, et prétend encore paraître du côté de la vertu[2]. » Alors le ciel s'obscurcit, et la terre se couvre de ces nuits passagères que con-

[1] Aug., *de Civit. Dei*, IV, 4.
[2] Cicero, *de Offic.*, I, 13.

naissent les siècles impies. Alors, comme pour les bandits à l'heure du guet-apens, il s'agit d'être fort et d'emporter sa part dans le pillage; les armées puissantes s'abattent sur les peuples faibles, les écrasent, les partagent; et, la paix faite, c'est-à-dire la victime égorgée, chacun des brigands entreprend de garder sa part, puis de justifier sa capture. Pendant que les sbires veillent sur l'agonie de la justice, les scribes et les légistes écrivent des traités pour prouver que l'assassinat était légitime, et les graves chanceliers l'enregistrent solennellement. Cependant, les voisins s'offensent de ce qu'une proie considérable a été partagée sans eux : il leur faut, comme on le dit, des *compensations;* l'affaire n'est plus que de savoir où les prendre.

C'est à qui trompera le mieux, et fera succéder le plus vite l'insolence des faits accomplis au serment de ne rien accomplir. La terre entière prend une figure de mauvais lieu; la parole de l'homme n'y vaut plus rien, les moindres mouvements de chacun y deviennent suspects, l'assemblée des nations paraît comme un rassemblement de voleurs qui se trompent entre eux, et trouvent encore moyen d'accomplir injustement l'injustice.

O Dieu, est-ce donc pour un tel usage que vous aviez établi la fraternité des nations? est-ce pour aboutir à ces abîmes de honte et d'iniquité que votre Apôtre déclarait les nouvelles nations « vraiment sœurs, de la même chair et du même sang, cohéritières des mêmes biens

éternels, copartageantes des mêmes trésors divins : *Gentes esse cohæredes et concorporales et comparticipes promissionis ejus*[1]... ? Et quand vous leur promettiez les saintes bénédictions de votre paix, entendiez-vous leur donner le repos dans leurs injustices et leurs désordres, ou la récompense de leur courage à conserver en elles ou à satisfaire la justice ? Certes vous l'entendiez ainsi, Seigneur ! vous vouliez que l'assemblée des peuples fût à vos pieds comme l'assemblée des fils autour du père de famille, que les forts y défendissent les droits des faibles, que la conscience de tous y redressât les illusions de la conscience de chacun, que la fermeté des justes y fût une barrière infranchissable aux impé-

[1] Ephes., III, 6.

tueuses prétentions des violents, et que, si, malgré cette vigilance, le crime éclatait, nul ne prît son repos avant que l'ordre eût été rétabli dans la justice. C'est pour cela, Seigneur, c'est en vue de ces réparations solennelles à la justice offensée, que vous aviez donné le glaive aux princes, et que vous aviez fait dire par votre Apôtre, en recommandant l'obéissance aux rois des nations : « Injustes et violents de la terre, tremblez : voici ceux qui ne portent pas le glaive en vain, car ils sont les ministres de la vengeance de Dieu sur ceux qui opèrent le mal[1]. » C'est en vue de ce ministère armé pour la défense du droit que vous vous étiez fait gloire de vous appeler « le *Dieu des*

[1] Rom., XIII, 4.

armées[1], » et que vous aviez permis à votre Église de conserver des bénédictions pour les guerriers, pour les épées et les drapeaux. C'est là, Seigneur, ce que vous aviez voulu !

Mais le monde a d'autres volontés. Sous le prétexte de conserver une paix condamnée de vous, il prétend que l'ordre pourra se faire dans la consécration publique du mal, et refuse de rétablir en soi le règne de la justice. Alors, Chrétiens, Dieu permet que se montre le néant de la paix qui repose sur l'iniquité. Il laisse le désordre moral de la politique porter ses fruits de révolte, de larmes et de sang, et menacer constamment le monde de guerres terribles. Il permet, ce Dieu juste, et j'aurai le courage de l'en

[1] Jerem., XI, 20.

bénir, que la paix ne puisse parmi nous s'organiser dans l'injustice, mais qu'à chaque moment un remords, qui pourrait être un remords sauveur, vienne troubler la conscience de l'Europe, avec l'imminence d'un nouveau péril. Il a permis, et cette fois je l'en bénis avec des larmes de reconnaissance et d'orgueil, que la France, ma patrie, fût la moins coupable des nations du monde dans l'histoire des malheurs de la justice, et que l'honneur traditionnel de nos siècles passés, soutenu et augmenté par l'honneur de nos soldats, brisant l'ambition moscovite à Sébastopol, sauvant dans les plis de leur drapeau les chrétiens du Liban, délivrant la Lombardie de la domination autrichienne, couvrant de leur corps le dernier rempart de l'indépen-

dance temporelle du Pape, habituât de plus en plus le droit et la justice outragés à tourner le regard vers nous, et à ne désespérer de rien tant que nous sommes là !

Quoi qu'il en soit de ces dernières espérances auxquelles nous allons venir tout à l'heure, plaise à Dieu que vous ayez tous compris, Messieurs, que, de quelque point de vue qu'on regarde l'homme, il n'y a point de paix pour lui sans la justice; et que l'outrage qu'apporte à Dieu l'ordre matériel, établi par ruse ou par violence sur le désordre moral, n'a d'égal que l'inévitable et sanglant réveil de ces funestes repos !

« Si donc vous aimez la paix, dit le grand Augustin, commencez par aimer la justice : car ce sont deux amies insépa-

rables [1]; ou, comme l'a répété Bossuet : « La justice et la paix sont deux intimes amies; où la justice n'est pas reçue, il ne faut pas espérer que la paix y vienne[2]; » et encore : « Quand je nomme la justice, je nomme en même temps l'unique fondement du repos [3]. »

Encore une fois, plaise à Dieu que cette grande vérité ait ici pénétré tous les cœurs! S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à craindre pour la suite de mon discours, et je connais d'avance le jugement que vous allez porter, Chrétiens, sur une paix qui prétendrait s'accommoder des choses qu'il me reste à vous dire.

[1] Si ergo homines pacem amant, ament et justitiam, quia duæ sunt amicæ charissimæ. (Aug., *Serm. ad fratr. in eremo.* II. *De pace.*

[2] Bossuet. Sermon pour le dimanche de Quasimodo.

[3] Bossuet. IVe Sermon pour le dimanche des Rameaux.

II.

Vers la fin du siècle de Voltaire, le 18 août 1772, le plus grand crime dont l'histoire moderne ait conservé le souvenir fut commis par les trois souverains des plus grandes monarchies du Nord.

Ayant réussi, comme beaucoup d'esprits de ce malheureux temps, à tuer en elle l'idée de Dieu, la fille de Pierre le Grand, Catherine II, celle dont les vertus philosophiques ont ramené dans l'histoire moderne le nom de Messaline, entreprit un jour d'anéantir une nation catholique dont la présence était gênante pour les calculs héréditaires de son am-

bition. Cette nation était la Pologne. Elle était connue de l'Europe par son attachement séculaire à la foi catholique, autant que par sa chevaleresque bravoure. Le dernier éclat qu'elle eût jeté dans le monde avait été d'arrêter en 1683, sous les murs de Vienne, le flot de l'invasion musulmane, et de sauver la civilisation chrétienne par l'épée de son Sobieski, comme neuf siècles auparavant Charles Martel l'avait fait à Poitiers [1].

Une histoire sévère ne taira pas, si on le veut, que cette illustre nation était tombée dans de grands troubles, et que la faiblesse de sa constitution politique avait rendu trop faciles les entreprises de son implacable ennemie. Mais la

[1] Voy. Notes et éclaircissements, note 1.

même histoire devra toujours ajouter que ces désordres intérieurs étaient cruellement entretenus et multipliés par Catherine II, et que la perfidie de la politique russe s'opposait déjà depuis longtemps aux généreux et sincères efforts de réformation tentés par la nation polonaise[1]. Quant à ceux qui triomphent à montrer ces faiblesses de la Pologne, et qui oublient, pour accabler cette infortunée nation, dans quel état était alors le reste du monde, je n'ai rien à faire pour leur répondre. Il y a dans le cœur des hommes des instincts de toute sorte. Laissons les éternels ennemis des vaincus suivre le penchant de leur nature, et, tandis qu'ils s'acharnent sur les cadavres des martyrs, pas-

[1] Voy. Notes et éclaircissements, note 2.

sons, et racontons les actes de leur gloire.

Quand l'impératrice de Russie entreprit donc, contre toute raison et toute justice, d'imposer l'un de ses favoris au trône de Pologne, la nation se souleva tout entière, et jura, dans la forteresse de Barr, de défendre par les armes son indépendance. Mais, écrasée par la force, elle se trouva bientôt à la merci d'un vainqueur farouche, aux côtés duquel elle en aperçut tout à coup deux autres, comme on voit les oiseaux de proie se multiplier en peu d'instants autour d'une seule victime. C'étaient Frédéric de Prusse, l'ami et le camarade de Voltaire, comme Catherine était *sa déesse;* et Joseph II d'Autriche, l'inventeur d'une persécution particulière, savante et dou-

ce, qui se gardait bien de susciter des martyrs à l'Église, mais se bornait à la séduire, à l'asservir et à la déshonorer.

Ces trois êtres, de nature si diverse, s'unirent dans le projet de tuer un peuple et de le dépecer.

Au fond ils avaient peur l'un de l'autre. L'Autriche surtout sentait que l'ambition moscovite ne s'arrêterait pas à un premier partage, mais qu'elle voudrait ne rien laisser de la victime; qu'aucune barrière, par conséquent, ne s'élèverait bientôt plus entre le grand colosse du Nord et ses provinces. Mais quand on n'avait rien osé dire au nom de la justice présente, comment oser prévoir au nom de celle de l'avenir?

Le traité de 1772 fut donc signé. Il divisait la Pologne en trois parts. Il don-

nait l'une à la Prusse, l'autre à l'Autriche, la plus grande à la Russie. Alors l'Europe regarda; et, n'apercevant plus sous le nom de Pologne qu'un lambeau d'État sanglant, et comme réservé par les vautours à leur appétit du lendemain, elle se demanda ce qu'elle allait vouloir, et s'il fallait pour cette affaire-là troubler la paix du monde.

Or, j'en appelle à vous, Français : que souhaiterions-nous de lire aujourd'hui dans l'histoire de nos pères à cette page de 1772 ? la paix ou la guerre ? le sommeil de la France dans l'alcôve de Louis XV, ou le réveil de notre honneur dans une guerre généreuse qui eût centuplé en un seul moment les dernières forces de la résistance polonaise, qui eût déterminé dans le monde des alliances

faciles, même aujourd'hui, à prévoir et à nommer, qui eût rendu des forces à la conscience hésitante de l'Autriche, et n'eût pas permis à l'histoire d'écrire ce qu'elle a écrit pour la honte et la condamnation du passé? Que fallait-il pour accomplir tout cela? il fallait croire à la justice, et se défier d'une paix qui ne reposerait plus désormais que sur un brigandage. Mais pour croire à la justice, il fallait croire à Dieu, et Dieu venait d'être chassé d'Europe par M. de Voltaire!

Dieu donc étant absent des âmes, et le monde traversant une de ces heures mauvaises où tout semble abandonné à la puissance des ténèbres, « *hora et potestas tenebrarum* [1], » il parut sage à

[1] Luc, XIII, 53.

celui qui tenait l'épée de saint Louis de la laisser dans le fourreau ; et à des ministres dont les noms rappelleront toujours toutes les défaillances de notre gloire, de déclarer « que la paix du monde ne serait pas troublée, et que la France verrait avec indifférence tout ce qui se passerait en Pologne. »

Y croyaient-ils eux-mêmes à cette paix honteuse à laquelle ils sacrifiaient l'avenir? Qui le dira? n'étaient-ce pas les mêmes hommes qui s'écriaient, devant les nuages amoncelés de la tempête prochaine : « La monarchie durera toujours autant que nous! » Quand l'âme humaine s'est déshabituée de faire entrer l'éternité dans ses calculs, elle en arrive bientôt à ne plus même tenir compte de l'avenir terrestre, à borner toute sa sa-

gesse charnelle à jouir du jour présent et à s'étourdir sur les inquiétudes du lendemain.

Quoi qu'il en soit de ceux-ci, les auteurs mêmes du partage de la Pologne ne purent cacher au monde ce qu'ils pensaient des destinées de leur ouvrage.

Quand, dans une lettre célèbre que je vous demande, Polonais, de ne jamais oublier, mais de graver dans vos archives pour rappeler éternellement à vos fils ce que l'impiété philosophique a dit et fait pour vous; quand, dans cette lettre ignoble, Voltaire adressait à Frédéric de Prusse la fameuse parole : « On dit, Sire, que c'est vous qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois parce qu'il y a là du gé–

nie[1]; » Frédéric répondait froidement: « Un peu d'encre à l'aide d'une plume a tout fait; et l'Europe sera pacifiée, au moins des derniers troubles. *Quant à l'avenir, je ne réponds de rien!* »

L'avenir! l'avenir! c'était déjà le spectre de la justice! et, à défaut de sens moral, le sens commun tout seul montrait dès le premier jour au roi philosophe qu'il léguait à l'avenir, dans la prétendue pacification de la Pologne, un trésor inépuisable de troubles et de guerres.

Quand ce fut le tour de Marie-Thérèse, la mère de Joseph II, d'apposer pour l'Autriche sa signature à l'acte du partage, la même vision de l'avenir vint

[1] Lettre de Voltaire à Frédéric, en date du 18 novembre 1772.

troubler son regard : elle aperçut, elle aussi, au lieu d'une paix signée, une suite effroyable de convulsions et de malheurs. Au milieu de ces apparitions funestes, c'est la vue de Dieu qui troublait surtout l'infortunée souveraine. « Comte de Barck, disait-elle, un jour, l'affaire de Pologne me désespère... c'est une tache à mon règne ! » — et comme le courtisan avait cru lever tous les scrupules en répondant : « Les souverains ne doivent de compte qu'à Dieu ! — Ah ! s'écria-t-elle, c'est celui-là que je crains ! »

Mais il n'était plus temps, il fallut signer. Du moins, de sa propre main, et la mémoire de Marie-Thérèse trouvera dans ces deux lignes une immortelle défense, l'impératrice écrivit au-dessous de sa signature ces mots : « *Placet.* J'y

consens, puisque tant de grands et savants personnages veulent qu'il en soit ainsi ; mais longtemps après ma mort on verra ce qui résulte d'avoir ainsi foulé aux pieds tout ce que, jusqu'à présent, on a tenu pour juste et pour sacré[1]. »

Comment ne pas admirer, Chrétiens, l'étonnante et implacable lumière que Dieu faisait descendre dans ces cœurs perfides ou faibles, jusqu'à leur faire prophétiser à eux-mêmes les funestes suites de leur indigne paix !

Quant à Catherine II, c'est son petit-fils, l'illustre et noble Alexandre, qui se chargea de juger son œuvre. Il ne cessa de penser et de dire : « Que le partage

[1] Voy. ce document dans le remarquable discours prononcé au Sénat, sur les affaires de Pologne, le 17 mars 1863, par M. Bonjean, sénateur.

de la Pologne par Catherine, Frédéric et l'Autriche était un attentat odieux qu'il fallait réparer absolument [1]..., dont les conséquences morales n'avaient cessé de peser sur l'Europe, et dont l'honneur et la justice demandaient également la réparation [2]. »

Oui, les *conséquences morales*, autant que les conséquences sensibles dans des troubles extérieurs! C'est qu'en effet, Messieurs, les mauvais exemples sont ce qu'il y a de plus à redouter entre les peuples. Une iniquité prospère est un rempart derrière lequel se groupent, s'organisent et s'encouragent tous les mauvais désirs; la conscience internationale une fois souillée d'une tache ac-

[1] Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, p. 425.

[2] *Id.*, p. 489.

ceptée, aucune souillure ne craint plus le grand jour ; et chacun se poussant au crime, se flatte d'y être absous puisqu'il se flatte d'y réussir. « Depuis le partage de la Pologne, a dit un prêtre illustre[1], l'Europe est en état de péché mortel. » Elle l'a trop bien prouvé ! De 1772 à 1815, on n'a cessé d'y tout entreprendre, et d'y tout souffrir au nom de la force; et quand, épuisées de luttes, évanouies de fatigue sur les champs de bataille et n'ayant plus de sang dans les veines, les nations ont entrepris d'établir enfin une paix durable, elles l'ont faite comme elles pouvaient la faire : arbitraire, précaire, mauvaise, renfermant dans son sein les germes prochains de nouveaux

[1] Le P. Gratry, dans l'une de ses conférences à Saint-Étienne du Mont.

déchirements, parce que la justice n'y était pas, comme elle n'était plus dans l'âme des nations, et que « le péché mortel » de 1772 était toujours comme un poids écrasant sur la conscience des peuples [1].

Mais si les conséquences morales du partage de la Pologne se sont fait sentir, et si elles se prolongent jusqu'à nous, pour établir dans une foule d'esprits de ce temps l'indifférence à l'égard du droit, la confusion du droit et de la force, l'adoration de l'audace heureuse, la génuflexion à tout prix devant le succès, ses conséquences extérieures ont été non moins désolantes par les continuels et extrêmes périls où elles n'ont cessé de jeter toute l'Europe.

[1] Voy. Notes et éclaircissements, note 3.

Persécutés dans les deux plus grands amours qui puissent faire battre le cœur des hommes, l'amour de la religion et l'amour de la patrie, les Polonais ont opposé à la violence presque inouïe de cette oppression bientôt séculaire une résistance héroïque, qui tient du prodige, et qui suffirait seule à prouver que la main de Dieu les porte, qu'elle les garde, qu'elle les réserve pour l'accomplissement de desseins cachés.

Quoi donc ! dira le monde, « *mundus*, » voilà un prêtre qui pardonne à la révolte, et admire, du haut de la chaire chrétienne, une insurrection ? — Vous reconnaissez, ici, Chrétiens, la religion de la force. Son grand dogme est la négation du droit, et son habileté la plus perfide consiste à amener les chrétiens

à son culte, en leur persuadant que la douceur de l'Évangile commande aux âmes toute espèce d'obéissance à toute espèce d'autorité, pourvu que cette autorité se trouve établie par la force, sans nul souci de la justice. Mais à qui donc dois-je apprendre ici que la doctrine d'une telle soumission ni ne s'est trouvée, ni ne se trouve, ni ne se trouvera jamais dans l'enseignement de la sainte Église ; et que sa seule proposition eût étonné plus encore que révolté tous ces grands docteurs d'autrefois, si fermes dans les distinctions qu'ils apportent entre l'obéissance qui est due à l'autorité juste, régulière, légitime, acceptée par le peuple, bénie de Dieu, et l'obéissance à la tyrannie patente, évidente et déclarée[1]?

[1] Voy. Notes et éclaircissements, note 4.

Quand on ose invoquer les saints enseignements de l'Église en faveur d'une oppression qui a toujours été la plus sanglante des négations du droit, on fait preuve à coup sûr d'une étrange méprise, et l'on ignore trop publiquement que c'est faire appel à une doctrine écrasante pour de telles prétentions! Qu'ils le sachent bien, ceux qui ont besoin de l'apprendre : l'Église catholique est la grande école du droit, du droit divin, sans doute, qui est le fondement de tous les autres, mais aussi du droit humain « que le droit divin ne détruit pas, » dit saint Thomas d'Aquin, « *jus divinum per quod non tollitur jus humanum* [1]. » Je le déclare donc sans hésitation, je dirai en même temps sans cou-

[1] S. Thomas, 2ª 2ᵉ, XII, 2.

rage ni mérite, car l'on ne peut rien dire de plus certain ni presque de plus banal, si l'on reconnaît que la domination russe en Pologne est contre le droit et la justice, et que les protestations constantes, perpétuelles, renouvelées de toutes manières de cette nation contre ses oppresseurs, ôte à ceux-ci, comme il est évident, jusqu'à la moindre apparence d'une autorité légitime : la résistance des Polonais est, devant l'Église catholique, le plus respectable des droits; et comme ils résistent d'abord pour sauver leur âme, et repousser d'eux et de leurs fils l'erreur religieuse et le schisme, j'ajoute qu'elle est le plus saint des devoirs[1].

[1] Voy. les mandements de plusieurs de NN. SS. les évêques sur les affaires de Pologne, en particulier ceux de S. Ém. le cardinal de Bordeaux et de Mgr l'évêque d'Orléans.

Ils résistent alors comme les Macchabées, ils se révoltent comme Jeanne d'Arc ; ou plutôt, non ! mes Frères, laissons ces mots dangereux et profanés de révolte et d'insurrection : une nation qui s'agenouille devant Dieu, et se relève en déclarant qu'elle mourra tous les jours, s'il le faut, pour sa foi et pour son droit, *quotidie morior*[1], cette nation sainte ne s'insurge pas. Elle est, elle vit, elle règne aux yeux de la justice ; ce sont ses oppresseurs qui épouvantent la terre par leur continuelle révolte contre l'équité divine, et les règles fondamentales de la conscience du genre humain !

Oui, je les admire, ces Polonais, qui depuis cent ans bientôt ont rempli le monde de l'immortelle protestation du

[1] I Cor., XV, 31.

droit contre la force, et n'ont jamais rien accepté d'une paix qu'on leur offrait toujours en échange de l'honneur et de la justice.

Je les admire, lorsqu'au premier jour des attentats de l'impératrice Catherine, ils tentèrent une résistance impossible et désespérée.

Je les admire, lorsque, vingt ans plus tard, sous la conduite de Kosciusko, ils défendirent comme des lions le dernier rempart de la patrie, et donnèrent tout ce qui leur restait de sang pour leur indépendance, tandis que la France laissait profaner le sien dans les saturnales révolutionnaires.

Je les admire lorsque, unissant leurs espérances à notre gloire, ils nous suivirent pendant vingt ans sur tous nos

champs de bataille, comptant trop sur la reconnaissance des Français pour hésiter à prodiguer pour nous un sang dont ils avaient cependant le droit de connaître le prix. Hélas! dans chacune de nos victoires ils saluaient le bien-aimé fantôme de la patrie absente, et quand ils mouraient pour la France il leur semblait que c'était encore mourir pour leur chère Pologne!

Je les admire, lorsqu'en 1831, révoltés par des perfidies et des mensonges traditionnels, « *avita fraude*, » dit Grégoire XVI [1], mais surtout par les premiers actes d'une persécution religieuse que le génie libéral d'Alexandre avait rejetée avec les mauvais souvenirs de Ca-

[1] Allocution de N. S. P. le Pape Grégoire XVI, du 22 juillet 1842.

therine II, ils se levèrent de nouveau, et donnèrent encore, pour protester contre l'oppression, tout le sang qu'une trêve de quinze années avait refait dans leurs veines.

Dieu ne permit pas alors le triomphe de leurs espérances. La Pologne n'avait donné au monde que le spectacle de l'héroïsme guerrier uni à la sainteté de la foi : elle devait lui donner le spectacle d'une nation martyre, élevée sur la croix et abreuvée de fiel avant l'heure de la résurrection.

Le soulèvement de 1831 fut étouffé dans le sang.

C'est alors que retentit cette fameuse parole : « *L'ordre règne à Varsovie!* » parole éternellement malheureuse, devenue dans le monde comme la formule

de tous les triomphes de l'injustice, mais aussi comme la menace permanente de toutes les horreurs qui suivent les paix sacriléges et condamnées de Dieu! Cette parole infortunée, Dieu sembla se complaire à la contredire; et à partir de ce moment Varsovie, puisqu'on l'a nommée, cette ville héroïque, et la Pologne tout entière, ne furent plus que le théâtre d'une lutte sans nom entre la sauvage colère des bourreaux et la conscience immortelle des fils de Dieu. Ce qui se passa dès lors fera suite un jour, dans l'histoire, aux actes des martyrs qui souffrirent sous Néron, Domitien, Septime-Sévère, Dèce, Dioclétien. La nation polonaise, pendant cette persécution, se couvrit de l'immortelle gloire d'unir inséparablement à sa cause la cause de

l'Église catholique, et de montrer tout à la fois et aux chrétiens comment il faut savoir mourir pour son pays, et aux nations comment il faut savoir s'immoler pour son Dieu!

Que ne fit pas le terrible maître auquel Dieu permit pour un temps d'éprouver la constance de son peuple? Polonais, le récit de cette part de vos malheurs accable ma mémoire, en même temps qu'il déconcerte le courage de ma modération. Comment l'appellerai-je, le règne du persécuteur? quel nom lui conviendra mieux parmi tous les noms des douleurs humaines? l'appellerai-je confiscation, déportation, torture, exil, knout, Sibérie? Que dirai-je de cet acharnement à arracher du cœur de la Pologne jusqu'au dernier vestige de sa

nationalité? La langue polonaise interdite, le drapeau polonais supprimé, la déportation de tous les orphelins, les églises catholiques données au culte gréco-russe, les universités déportées, les prêtres et les fidèles catholiques livrés à tous les outrages, des couvents de femmes envahis et traités par le fouet, la corde et le fer, vingt-cinq mille familles polonaises arrachées au sol de leur patrie et jetées aux quatre vents du ciel : Chrétiens, voilà l'ordre qui régnait à Varsovie! telle est la paix qu'avait faite l'injustice, et que la force prétendait maintenir au mépris de toute pudeur, et comme en dérision de Dieu. Ah! je le sens, la colère me gagne, ô Seigneur Jésus, et j'ai besoin de regarder longtemps votre croix pour ramener mon âme à la

patience et au pardon !... Il est tombé, d'ailleurs, cet aigle audacieux qui, du haut de son aire, surveillait de ses regards perçants les convulsions de sa victime. Si son cœur d'acier s'était flatté de conserver jusqu'à la fin la fausse paix des persécuteurs, il s'était trompé ! Les échos des canons de France brisant les remparts de Sébastopol ont pu lui sembler, dans ses derniers rêves, s'élever des plaines de Varsovie, et l'ont porté jusqu'au trône de l'éternelle justice, où l'attendait, pour lui demander compte de la Pologne, fidèle au rendez-vous donné, Grégoire XVI, l'intrépide vieillard qu'un jour il avait vu au Vatican !

Mais pourquoi, Seigneur, pourquoi le récit de la douloureuse passion de votre

peuple ne s'arrête-t-il pas ici? Comment un prince jeune, intelligent, réformateur, connaissant tout ce qui vient d'être dit, a-t-il prononcé ces paroles dont tous les cœurs amis de la justice ont conservé l'étonnant et douloureux souvenir : « *Ce que mon père a fait est bien fait, et je le maintiendrai!* » Comment cet excès d'amertume a-t-il été imposé au noble peuple dont je défends la cause? Comment celui qui comprend assez la justice pour travailler à l'élévation des conditions humaines dans son vaste empire, et pour y créer, d'un seul coup, des millions de citoyens en brisant les chaînes du servage, comment le même prince a-t-il ordonné, ou permis, ou ignoré, car la raison se perd dans ces dédales, tout ce qui vient d'outrager le regard d'un siècle qui

se dit chrétien et qui se croit civilisé? O abîmes insondables, et que peut seul franchir l'œil même de Dieu!

Hélas! c'est plus encore pour nous tous, c'est plus encore pour l'honneur de notre siècle, celui de l'Europe, celui de la France, que pour vous-mêmes, ô Polonais, que je déplore cette dernière persécution! car pour vous, elle vous donne deux biens dont je n'ai pas le courage de regretter le sanglant cadeau : elle a rajeuni dans vos mains, en leur donnant un éclat encore plus pur, et cette fois connu de tous, toutes les couronnes et toutes les palmes du martyre; enfin elle vous a donné le jour de la justice; car j'en porte en mon âme comme le témoignage invincible : **Oui,** oui, mon Dieu, oui, n'est-ce pas, **Sei-**

gneur, oui, c'est le jour de la justice!...

Vous les avez entendues, Chrétiens et Catholiques, ces hymnes inénarrables qu'une grande nation, tout entière en deuil, a répétées pendant deux années au pied des tabernacles, sur le seuil des églises, dans les réunions populaires, sur les places de ses grandes cités, dans les plus humbles de ses hameaux! Portées par le souffle de l'admiration, elles ont traversé l'Europe, et sont venues ici arracher à nos yeux des larmes qu'elles ne cherchaient pas. Je veux la redire dans la chaire sacrée, cette hymne polonaise, ineffable cantique où les espérances du patriote se mêlent aux derniers soupirs des martyrs! Mais d'abord, chrétiens, sachez comment la Pologne l'a chantée: elle l'a chantée à genoux, devant les mi-

traillades et les feux de peloton russes, sous les pieds des chevaux, sous le feu renouvelé jusqu'à quinze fois des bataillons, à la gueule des canons, sans se battre, les bras et les mains croisés, les yeux levés vers le ciel, en renouvelant tant qu'il l'a fallu les rangs de ses immolés volontaires, avec la résolution de ne plus protester par le glaive mais par la simple mort, avec l'indomptable espérance d'émouvoir enfin l'Europe par l'insupportable spectacle de ces égorgements d'avance acceptés, et de tout obtenir de Dieu par ce solennel holocauste[1]!

Pendant que la fusillade roulait, grondait, et que, désespérés, hors d'eux-mêmes, de nobles officiers russes bri-

[1] Voy. Notes et éclaircissements, note 5.

saient leur épée ou cherchaient dans le suicide, spectacle inouï! un refuge contre des ordres trop répugnants à des gens de cœur[1], la foule polonaise, immense, pressée, agenouillée, chantait devant Dieu :

« Rends-nous la patrie, Seigneur, rends-nous la liberté!

« Seigneur Dieu, toi qui, durant tant de siècles, entouras la Pologne de splendeur, de puissance et de gloire; toi qui la couvrais alors de ton bouclier paternel, toi qui détournas si longtemps les fléaux dont elle a été enfin accablée, Seigneur, prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté!

« Dieu très-saint, au nom des plaies

[1] Voy. Notes et éclaircissements, note 6.

sanglantes du Christ, daigne ouvrir la lumière éternelle à nos frères qui sont morts pour leur peuple opprimé ; daigne accepter pour eux l'offrande de nos larmes et de nos chants funèbres : rends-nous la patrie, Seigneur, rends-nous la liberté!

« Dieu très-saint, il n'y a pas encore un siècle que la liberté a disparu de la terre polonaise, et pour le regagner notre sang a coulé par torrents; mais s'il en coûte tant de perdre la patrie de ce monde, ah! combien doivent trembler ceux qui perdront la patrie éternelle!

« Prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons, Seigneur Dieu, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté[1]! ».

[1] Voy. Notes et éclaircissements, note 7.

Ainsi chantait toute une nation, obéissant à l'inspiration sublime de sa foi et de son espérance, obéissant à ses saints qui la guidaient du haut du ciel, obéissant à ses grands citoyens, et surtout au patriarche de sa gloire et de ses infortunes, à cet illustre Adam Czartoryski, dont vos pieds foulent en ce moment la tombe, et qui, à la veille de sa mort, jetait à sa patrie ces dernières paroles :

« Ne descends pas, ô ma nation, de cette hauteur sur laquelle les peuples et les puissants de la terre sont forcés de te respecter! au milieu de tes cruelles douleurs et du désespoir vers lequel te poussent la trahison et la violence, rejette les tentations de la colère. Souviens-toi qu'il faut plus d'héroïsme pour aller à

la mort en découvrant sa poitrine que pour défendre sa vie le glaive à la main. La plus grande force sur la terre consiste à ne pas tenir à la vie. Sache bien, ô peuple polonais, que c'est dans l'élévation de tes sentiments et dans la grandeur de tes vertus que résident et ta force actuelle et tes espérances pour l'avenir. Le martyre pour la foi et la patrie annonce toujours la victoire, car il élève la victime devant Dieu et devant les hommes.

« Il n'est pas donné aux hommes de prévoir les événements : c'est la Providence qui aujourd'hui éclaire et inspire la nation : c'est d'elle que nous devons attendre le secours ; ce secours ne nous manquera pas[1] ! »

[1] Voy. Notes et éclaircissements, note 8.

Saintes paroles! que je ne sais comparer, pour ma part, qu'aux exhortations des Tertullien et des Cyprien aux chrétiens des premiers jours; que tout un peuple entendait, et qui fermaient son cœur à toutes les séductions des ennemis de sa gloire! Ceux-ci venaient cependant, mais toujours ils ont été repoussés. Tantôt c'étaient les faux amis de la Pologne qui, trahissant sa cause en affectant de la défendre, s'efforçaient de la précipiter dans les bras de l'autocratie russe, promettant de lui donner une paix opulente et de grands avantages si elle consentait à enfouir ses souvenirs, ses droits, son honneur, le fruit de son sang et de ses larmes, dans le gouffre du *Panslavisme*. Tantôt c'étaient les plus fameux héros des entreprises révolu-

tionnaires, qui, leur œuvre achevée sur tel ou tel point du monde, venaient offrir à la nation expirante le secours de leur audace et les ressources ténébreuses de leurs royaumes cachés.

Et ce peuple abandonné de tous, ce peuple trahi, foulé aux pieds, dédaigné dans ses malheurs par les nations superbes ou distraites, ce peuple a résisté à toutes ces offres, parce qu'il les a trouvées impures et indignes de sa cause!

On lui a dit : Ne tirez pas le glaive, — et il ne l'a pas tiré!

On lui a dit : Nous serons avec vous, si vous séparez votre cause de la révolution, — et il n'a rien accepté de la révolution[1]!

On lui a dit : Votre heure n'est pas

[1] Voy. Notes et éclaircissements, note 9.

venue, sachez attendre, — et il a attendu!

On lui a dit : Sachez mourir, longtemps, sans vous défendre, — et il a su mourir... Était-ce assez, ô mon Dieu! ou bien que fallait-il donc faire?

Alors la politique russe entreprit d'en finir avec cette résistance pacifique de la Pologne, qui commençait à émouvoir les plus indifférents en Europe. Jusque-là rien n'avait pu ni l'ébranler ni la vaincre. Un soir, après une journée de massacres, le prince Gorstchakoff, l'intrépide défenseur de Sébastopol, avait dit au noble comte Zamoyski : « Mais battez-vous donc! — Nous n'avons pas d'armes! — Eh bien! je vous en donnerai. — Nous n'en voulons pas. Vous pouvez nous assassiner,

mais nous ne nous battrons pas! » Telle était la résolution de tous les cœurs, lorsque parut ce fameux décret de la conscription, dont les intentions cachées, puis découvertes, ont fait frémir tout ce qui porte un cœur d'homme. Il s'agissait, sachez-le, Chrétiens, sous le prétexte de cette conscription, d'enlever et de déporter vingt à vingt-cinq mille Polonais choisis, et signalés aux soupçons de leurs puissants ennemis; c'est ce qu'on osa plus tard appeler « une mesure ayant pour objet de débarrasser le gouvernement de sujets dangereux[1]. » — Qui le croira? on dit que l'infortunée Pologne avait contracté jusqu'à ce point l'habitude du martyre, que ce décret affreux eût été peut-être subi, si l'infamie

[1] Voy. Notes et éclaircissements, note 10.

d'un seul mot, ajouté sans raison ni prétexte à l'ordre du supplice, n'eût allumé l'immense incendie dont les flammes montent en ce moment vers le ciel.

Je ne vous le redirai pas, ce mot abject, chers Polonais[1]... Je n'en dirai qu'une parole, c'est que vos ennemis étaient attendus là par la justice de Dieu. Ce grand Dieu ne put supporter de voir le sang et les larmes de ses saints souillés, déshonorés, travestis par un inepte et vil mensonge; il remit au cœur de vos fils l'étincelle qui fait les guerriers, et ses prêtres bénirent leurs armes.

Et maintenant ils sont sur les champs de bataille. Ils y sont comme des fils de Dieu qui meurent pour la foi et pour la justice, intrépides et cléments, forts et

[1] Voy. Notes et éclaircissements, note 11.

doux, sublimes dans leur piété, murmurant dans leurs derniers soupirs le pardon de leurs ennemis, tranquilles du côté de Dieu, car ils reçoivent les sacrements avant la bataille, et portent souvent dans leur poitrine le corps et le sang de Jésus-Christ; dévoués comme les plus célèbres des héros de la terre, et faisant taire la gloire des Thermopyles et de Léonidas dans ces combats où l'on nous redit que deux cents jeunes nobles ont sauvé l'armée des paysans dans sa retraite, en se jetant et en mourant jusqu'au dernier sur les canons russes.

Quant aux détails de cette guerre terrible, pourquoi vous les dépeindre? chaque jour les lugubres nouvelles vous en sont apportées. Vous y reconnaissez la fureur de ces hordes sauvages que l'im-

mense empire de Russie recèle dans son sein, et que, dans des jours néfastes, notre terre de France a vues défiler, à travers des larmes où la douleur nationale laissait encore place à la surprise. Elle éclate, cette fureur de barbares, affranchis par leur génie même de toute discipline, en de hideux excès dont on peut à peine supporter la lecture. Tantôt ce sont les prisonniers polonais qu'ils enferment dans des maisons livrées aux flammes; tantôt ce sont les morts qu'ils défigurent sur le champ de bataille, et mutilent si horriblement que l'œil même d'une épouse ou d'une mère ne peut les reconnaître; tantôt enfin ce sont les femmes dans le sein desquelles ils voudraient comme étouffer toute la vie de la nation, et qu'un des derniers ukases ordonne de

« *traiter militairement :* » éternel honneur pour vous, Polonaises, puisque c'est proclamer qu'en ce moment il n'est pas une fille de la Pologne qui ne vaille un guerrier! Que dirai-je encore? tout est flammes, armes, cris de guerre, ruines et sang, désespoir et efforts suprêmes au cœur même de l'Europe : voilà le legs de nos pères, et ce qu'il s'agit maintenant, nous Français, de léguer à l'avenir, ou de terminer dans l'honneur et la justice.

Un seul mot encore, et j'aurai tout dit.

Messieurs, s'il est une conviction qui ait grandi parmi les peuples, et que la sagesse éclairée des vrais politiques ait fait prévaloir dans l'opinion générale, c'est que la paix est la condition né-

cessaire du bonheur pour les hommes, et qu'en particulier la puissance et la prospérité des grandes nations de l'Europe sont plus que jamais à ce prix. On a vu, plus clairement peut-être qu'on ne l'avait fait encore, combien était fatal, tôt ou tard, aux favoris de la fortune, ce que l'on a nommé l'*esprit d'usurpation et de conquête ;* et de quels étranges retours étaient suivies les entreprises des plus irrésistibles conquérants. On a mieux connu le prix de la vie et du sang des hommes. Les plus puissants des souverains, et je le dis à leur gloire, au soir même des journées glorieuses et dans l'enivrement de la victoire remportée, n'ont pu considérer sans frémir les moissons humaines couchées sur les champs de bataille, et l'on s'est hâté de

mettre fin à des guerres que l'on sentait désastreuses pour tout le monde. On a compris et déclaré que « dans l'état éclairé de l'opinion publique on est plus grand aujourd'hui par l'influence morale que par des conquêtes stériles ; » et qu'il est temps de développer la puissance des nations autrement que dans ces luttes périodiques où s'engloutissent les meilleures forces de la terre.

On a vu cela, on l'a dit, on le sait.

Cependant cette paix que cherche l'Europe, cette paix solide et durable, qui permettrait à chacun de développer les dons qu'il a reçus de Dieu, et de changer, selon le beau mot du prophète, « l'épée du soldat en socs de charrue et en faux de moissonneurs[1], » au lieu

[1] Isaïe, II, 4.

d'épuiser ses forces à entretenir d'immenses armées permanentes, et à multiplier constamment le nombre et la puissance des instruments de mort, cette paix sincère et vraie, l'Europe ne la possède point.

A chaque moment, au contraire, il semble que le sol tremble sous nos pas, que la terre s'entr'ouvre, et que les flammes des grandes guerres veuillent s'élancer de nouveau pour embraser le monde.

D'où vient aux nations une si grande inquiétude, et pourquoi nulle d'entre elles ne peut-elle compter sur son lendemain?

Il n'y a qu'une seule réponse à cette question : mais elle est certaine. C'est que des injustices majeures défigurent

encore aujourd'hui notre Europe, et que ces injustices non réparées sont, dans le grand corps des nations, comme des blessures que le premier hasard envenime et enflamme, et qui menacent à chaque moment de tout jeter dans la fièvre, dans le délire et dans les derniers périls.

La plus ancienne, la plus odieuse, sans comparaison possible, la moins supportable devant Dieu de ces injustices, est celle que le comte de Maistre appelle l'*exécrable partage de la Pologne*.

Il faut donc savoir et tenir pour certain qu'il n'y a, qu'il n'y aura, et qu'il ne peut ni ne doit y avoir aucune paix durable, pour les nations européennes, tant que ce crime n'aura pas été réparé totalement, de façon à ce que la justice

divine soit satisfaite, et qu'il ne demeure plus rien de l'iniquité qui a déjà coûté près d'un siècle d'angoisses, de larmes et de sang.

Comment sera faite cette nécessaire réparation à la justice? — Il faut prier Dieu, Chrétiens, qu'elle soit possible sans l'effusion du sang.

Hélas! qu'il serait beau de voir ce puissant empire de Russie, qui renferme un si grand nombre de clairvoyants esprits, de cœurs généreux, de volontés énergiques, dont nous saluons si volontiers le réveil à la vie civile, dont nous attendons toujours avec bonne espérance le retour à l'unité religieuse, se faire gloire de céder, non au choc des armées rivales, mais à la puissance de la raison; faire taire l'orgueil banal et l'obstination

vulgaire des forts devant l'évidence du droit, renoncer, en brisant lui-même les fers de la Pologne, au fléau qui le ronge et le dévore!

Hélas! pourquoi ose-t-on à peine entretenir une si sage espérance? Cependant, Seigneur, de ce côté même tout n'est pas perdu, et, dans le moment où je parle, les chefs des peuples délibèrent et cherchent à résoudre le grand problème.

O Dieu, bénissez-les dans leurs conseils! élevez leurs cœurs, et rendez droites leurs volontés! mettez le respect de votre justice dans l'âme de ceux qui l'ont jusqu'à ce jour méconnue! mettez en ceux qui la défendent la force et l'indomptable résolution des grands desseins, le désintéressement qui convient

aux vengeurs du droit, la conscience de leur sainte mission et de l'honneur que Dieu leur fait en les chargeant de ses affaires parmi les hommes.

Mais quoi ! si, contre toute espérance, et malgré toute prière, l'esprit de ténèbres s'appesantissait davantage sur les persécuteurs ; s'ils s'enhardissaient dans la violence, dans l'outrage, dans le massacre ; si nos désirs de la paix ne servaient qu'à encourager leur fureur et à rendre leur cœur plus inaccessible à toute parole de justice... alors, alors, « ô Dieu ! lève-toi et dissipe tes ennemis : *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus* [1] ! — Prends ton armure et ton bouclier, ceins tes reins de ton glaive, ô Tout-Puissant. *Apprehende arma et*

[1] Ps., LXVII, 2.

scutum [1], *accinge gladio tuo super femur tuum, potentissime* [2]. — Il se lève, le voici, c'est le Dieu des libres et justes vengeances : *Deus ultionum Dominus; Deus ultionum libere egit* [3]. Parais, ô toi qui juges la terre, et règles le compte des superbes : *Exaltare qui judicas terram, redde retributionem superbis* [4]! O Dieu, nous sommes prêts alors! choisis parmi nous les vengeurs de ta cause. O Dieu, regarde ta chère France, l'antique soldat de tes saintes guerres! Ne souffre pas, Seigneur, que nul la précède sur le chemin de ton service! Couvre et soutiens de ton bras celui qui conduira nos bataillons! Qu'il se sente in-

1 Ps., XXXIV, 2.
2 Ps., XLIV, 4.
3 Ps., XCIII, 1.
4 Ps., XCIII, 2.

vincible, « précédé par une grande cause, suivi par un grand peuple! » « Qu'il sache bien que le sentiment national le portera sur des ailes de flammes, et que ses plus opiniâtres adversaires béniront ses armes et pleureront de joie sur ses triomphes! »

Quant à vous, chers Auditeurs, avant de nous séparer, je vous demande une double promesse.

Français, qui êtes venus ici honorer d'illustres morts, jeunes hommes qui m'écoutez, amis et frères, je vous demande en ce moment un serment intérieur : celui de défendre, quoi qu'il arrive, pendant toute votre vie, dans la mesure de vos forces, la cause de la justice de Dieu et de la paix à venir dans la cause de la Pologne. Par la parole ou par

la plume, par l'action individuelle ou par l'action publique, soyez les serviteurs de cette cause deux fois sainte : Dieu vous bénira, et vous laisserez de vous, à vos fils, un souvenir et un exemple !

Et vous, Polonais, quelle que soit encore pour vous la fortune des armes... — mais non ! je n'ai plus le courage de penser à une ruine qui laisserait cette fois, sur la conscience des chrétiens, le poids d'un remords trop insupportable, ah ! plutôt je ne sais quel instinct me pousse à vous prophétiser l'aurore d'un jour meilleur, et à saluer d'avance la résurrection de votre douce, grande et chère patrie !

Polonais, quand vous serez revenus des fleuves de l'exil dans cette Jérusalem

de vos pleurs et de vos désirs, tournez vos cœurs vers Dieu, et souvenez-vous alors de ses antiques bontés!

Souvenez-vous que, dans les jours de vos malheurs, l'Église catholique vous traita comme ses enfants chéris, et soyez un grand peuple, invinciblement attaché à son amour et à son service!

Souvenez-vous que, dans votre exil, vous fûtes accueillis comme des frères sur la terre de France!

Souvenez-vous de ceux qui ont honoré vos malheurs, des saints qui ont prié pour vous, des soldats qui vous ont offert leur sang, des riches qui vous ont donné leur or, des pauvres qui vous ont donné leur cœur, des orateurs qui vous ont défendus, des prêtres qui vous ont bénis : ceux-là verseront sur vos lauriers

les plus heureuses de leurs larmes, et laissant aux hommes, après le triomphe de votre droit, une paix embrassée par la justice, ils béniront Dieu, espéreront dans l'avenir et mourront contents!

VOLTAIRE ET LA POLOGNE.

Au temps où mettant à profit le sommeil de la France, les despotes du Nord, Catherine II, Frédéric et Joseph II, complotaient le partage de la Pologne; un homme se trouva en Europe doué d'une puissance incomparable, maître de l'opi-

nion, des souverains, de la foule; celui qu'on a nommé de nos jours *le roi Voltaire;* vrai roi en effet, plus roi que les rois par le prestige du nom et l'omnipotence; ayant ses ministres, ses armées, ses guerres, et capable de gêner souverainement par un trait de sa plume toute entreprise qui lui eût déplu.

Cet homme avait réussi à s'établir au regard des peuples comme le défenseur des droits de l'homme, le protecteur intrépide de la justice, le libérateur de l'esprit humain. Je ne nierai pas qu'entraîné par le mouvement généreux qui poussait beaucoup d'esprits, au dix-huitième siècle, vers les désirs d'une réforme sociale, il n'eût pris en main la défense de plusieurs justes et nobles causes. Ce rôle heureux, soutenu avec beau-

coup d'éclat, et avec toutes les ressources d'un esprit incomparable, avait fixé pour jamais à ses pieds l'adoration du public. On croyait volontiers dans le monde qu'il ne vivait que d'amour pour l'humanité. Il en parlait du moins sans cesse, et ce mot magique, accompagné de quelques autres de création récente, n'avait pas peu contribué à propager autour de lui, et à l'égard de sa personne, une véritable idolâtrie. Ami familier des rois, consulté par eux, dispensateur unique de la popularité, ménagé comme tel par les plus puissants, il avait été averti de bonne heure des projets qui se tramaient dans le nord contre la Pologne.

On connaît la suite de ces criminels projets. Héritière des desseins de Pierre

le Grand, Catherine II poursuivait un double but : la conquête de Constantinople qui lui livrait la Méditerranée, et l'invasion de la Pologne qui lui ouvrait les champs de l'Europe. Frédéric II de Prusse, et Joseph II d'Autriche, désespérant d'entraver la Russie dans ce double élan de sa dévorante ambition, avaient trouvé plus prudent de s'associer à ses efforts; et, le crime accompli, de partager la proie. L'infortunée Pologne, déjà pressée dans les serres de ses cruels voisins, et ne trouvant dans sa mauvaise constitution rien qui pût lui donner l'unité, et avec elle la vie et la force, apprit un jour que Catherine lui envoyait un roi. C'était Stanislas Poniatowski, l'un des favoris de cette reine philosophe, et dix mille soldats russes vin-

rent jusqu'à Varsovie, surveiller la nouvelle prise de possession du trône. Une immense indignation, des plaintes désolées, des réclamations violentes accueillirent cette audacieuse intrusion, et la diète de Pologne hésitait à la ratifier, quand, impatientée de ces retards, Catherine fit tout à coup saisir l'évêque de Cracovie, celui de Kiovie, une dizaine de sénateurs, des principaux de la diète, et ordonna de les transporter en Sibérie [1].

La Pologne entière se souleva. Les Polonais s'emparèrent de Cracovie et de la forteresse de Barr, et là formèrent une confédération pour le salut de l'indépendance nationale. Alors ils regardèrent

[1] Voir un petit écrit de M. Romain Cornut, publié en 1846 chez Lecoffre sous ce titre : *Voltaire et la Pologne.*

l'Europe : mais rien dans le monde ne bougea pour leur défense. L'Angleterre et la Suède ne voyaient dans la Pologne qu'une ennemie du protestantisme dont il fallait souhaiter la mort ; la France dormait, au pied du trône de Louis XV, ce honteux sommeil d'où la devait tirer l'orage de la grande Révolution ; et tout ce que M. de Choiseul, alors ministre, avait jugé devoir faire au nom de son roi, avait été d'envoyer aux confédérés quinze cents hommes, commandés par un jeune officier que les guerres de la République devaient illustrer plus tard : Dumouriez.

La Turquie, menacée comme la Pologne, s'était seule levée avec elle. L'évident intérêt de la France, en 1770, comme en 1854, était de défendre Cons-

tantinople, et d'arracher d'un même coup à la Russie la Méditerranée et tout l'Orient. M. de Choiseul crut assez pourvoir à cet immense intérêt en envoyant aux Turcs quelques ingénieurs avec mission de fortifier les Dardanelles. Mais à M. de Choiseul succéda bientôt le duc d'Aiguillon, qui, d'une part, abandonna complétement la cause de la Turquie, et, de l'autre, osa prononcer cette honteuse parole conservée par l'histoire : « Le cabinet de Versailles, — il parlait à l'ambassadeur de Prusse, M. de Sandoz, — verra avec indifférence tout ce qui se passera en Pologne. »

C'est donc à la faveur des ténèbres morales, qui s'était alors répandues sur le monde, c'est à la faveur du honteux épuisement qui succédait en France aux

ivresses de la débauche et de l'impiété, que, le 5 août 1772, Catherine, Frédéric et Joseph, signèrent enfin l'acte de partage de la Pologne, et aussitôt après étouffèrent dans le sang les derniers efforts de l'indépendance polonaise.

Pendant ce temps, que faisait le roi Voltaire? Que pensait-il de cet acte, jugé par tous aujourd'hui la honte majeure du dix-huitième siècle? Que disait cet homme, l'arbitre absolu des causes discutées en son temps, l'oracle consulté par tous, le maître de l'opinion? Qu'écrivait-il aux Souverains, dont les mains étaient souillées des seules gouttes de sang que l'Europe ait su, dans ce malheureux temps, verser pour la justice? Il n'est pas sans intérêt de le savoir.

I.

Frédéric avait fait frapper une médaille en souvenir du partage de la Pologne. Cette médaille portait d'un côté le portrait du roi de Prusse, et de l'autre une carte ouverte, avec les provinces à lui adjugées, et que la Pologne lui présentait. Voltaire reçut cette médaille, et il écrivit à Frédéric :

« Ferney, 16 octobre 1772.

« Sire, la médaille est belle, bien frappée, la légende noble et simple.

« Mais surtout la carte que la Prusse, jadis Polonaise, présente à son maître,

fait un très-bel effet. Je remercie Votre Majesté de ce bijou du Nord, il n'y en a pas à présent de pareil dans le Midi.

La paix a bien raison de dire aux palatins :
Ouvrez les yeux, le diable vous attrape,
Car vous avez, à vos puissants voisins,
Sans y penser, longtemps servi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
Que les voisins partagent le gâteau.

« C'est assurément le vrai gâteau des rois, et la fève a été coupée en trois parts; mais la paix ne s'est-elle pas un peu trompée? J'entends dire de tous côtés que cette paix n'a pu venir à bout de réconcilier Catherine II et Moustapha, et que les hostilités ont recommencé depuis deux mois. On prétend que parmi ces Français si babillards il s'en trouve qui ne disent mot, et qui n'en agissent pas moins sous terre... Je ne m'attendais

pas, il y a deux ans, à rien de ce que je vois. C'est assurément une chose comique que le même homme se soit moqué si légèrement des palatins pendant six chants entiers, et en ait eu un nouveau royaume pour sa peine... Jamais on n'a fait un poëme ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà, Sire, le fondateur d'une très-grande puissance; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, et la Russie devient un monde nouveau. Comme tout est changé! et que je me sais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événements! Je ne sais quand vous vous arrêterez; mais je sais que l'aigle de Prusse va bien loin. Je supplie cet aigle de daigner jeter sur moi, chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups d'œil qui raniment le génie

éteint... Je suis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *regno redintegrato*[1] quand je voudrai reprendre des forces.

« Votre vieux idolâtre. »

Un mois après « l'aigle de Prusse planant dans le haut des airs » fait mieux que « de jeter un coup d'œil au génie éteint de Ferney, » il lui envoie un service de porcelaine de Prusse. Le vieux courtisan s'empresse d'écrire :

« Ferney, 13 novembre 1772.

« Sire, hier il arriva à mon ermitage une caisse royale, et ce matin j'ai pris mon café à la crème dans une tasse telle qu'on n'en fait point chez votre confrère Kein-long, l'empereur de la Chine..... Enfin c'est donc dans le nord que tous

[1] Inscription gravée sur la médaille de Frédéric.

les arts fleurissent aujourd'hui! C'est là que l'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, *qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on dissipe des confédérations et des sénats en deux jours, et qu'on se moque surtout très-plaisamment des confédérés et de leur Notre-Dame.* Sire, nous autres, Velches, nous avons aussi notre mérite : des opéras-comiques qui font oublier Molière, des marionnettes qui font tomber Racine... Je me mets aux pieds de Votre Majesté avec tout le respect et l'admiration qu'elle inspire. »

Et cinq jours après :

« On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne; et je le crois, *parce qu'il y a là du génie.* »

Cette phrase terrible, — il y a dans le monde de ces mots funestes, conservés par l'histoire pour humilier l'orgueil des hommes, — cette phrase abominable dépassa, ce semble, l'attente et l'opinion même de Frédéric. Le roi de Prusse ne repoussa pas le compliment, mais il ne l'accepta qu'avec une sorte d'hésitation, et il y répondit par d'étranges paroles qui sentent l'embarras, l'inquiétude, le besoin de se laver les mains d'une souillure, le souci du jugement de l'histoire, l'horreur de l'avenir.

Cependant Frédéric connaît son Voltaire, et c'est sans craindre comme sans rien risquer qu'il ose écrire la lettre suivante à un Français :

« Potsdam, 1er novembre 1772.

« J'ai connu un jésuite qui m'assurait

gravement qu'il s'exposerait au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un singe. Je n'en ferais pas autant, mais quand on peut réunir et joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ses possessions, je ne connais guère de mortels qui n'y travaillassent avec plaisir. Notez toutefois que cette affaire-ci s'est passée *sans effusion de sang*, et que les encyclopédistes ne pourront déclamer contre les brigands mercenaires, et employer tant d'autres belles phrases dont l'éloquence ne m'a jamais touché. *Un peu d'encre à l'aide d'une plume a tout fait*, et l'Europe sera pacifiée au moins des derniers troubles. *Quant à l'avenir, je ne réponds de rien!* »

L'*avenir* s'est chargé de répondre à cette inquiétude de Frédéric. L'avenir

est le spectre qui se dresse devant tous les triomphes de l'injustice. Au fond, c'est Dieu qui est l'avenir! Les impies mêmes le savent. Pour moi, je crois entendre Frédéric disant au lendemain du partage de la Pologne : « Quant à Dieu, je ne réponds de rien! »

II.

Pendant ce tendre échange de lettres entre le patriarche de Ferney et l'un des complices tout-puissants de l'attentat de 1772, Catherine II remportait, du côté de Constantinople, des victoires dont chacune était une défaite pour la France.

Qu'on se figure la guerre de Crimée tournant mal pour nous, et la nouvelle de triomphes russes arrivant en France. Voici comme Voltaire les accueille.

« Ferney, le 30 octobre 1769.

« Madame, Votre Majesté impériale me rend la vie en tuant des Turcs. La lettre dont elle m'honore (du 22 septembre) me fait sauter dans mon lit en criant : *Allah Catharina!* J'avais donc raison, j'étais plus prophète que Mahomet. Dieu et vos troupes victorieuses m'avaient donc exaucé, quand je chantais : *Te Catharinam laudamus, te Dominam confitemur!* L'ange Gabriel m'avait donc instruit de la déroute entière de l'armée ottomane, de la prise de Choczin, et m'avait montré du doigt le chemin d'Iassi.

« Que Votre Majesté impériale pardonne au désordre de ma joie, et agrée le profond respect d'un cœur plein de vous. »

« Ferney, 18 mai 1770.

« Madame, les glaces de mon âge me laissent encore quelque feu; *il s'allume pour votre cause.* On est un peu Moustapha à Rome et en France ; *je suis Catherin, et je mourrai Catherin*... Je redouble mes vœux; mon âme est aux pieds de Votre Majesté impériale. »

Ce n'est pas assez pour le vieux courtisan de cette trahison indirecte de sa patrie ; pour plaire à Catherine II, il faut qu'il insulte ouvertement la France. Il s'exécute de bonne grâce :

« Ferney, 7 août 1771.

« Madame, est-il bien vrai, suis-je

assez heureux pour qu'on ne m'ait pas trompé ? Quinze mille Turcs tués ou faits prisonniers auprès du Danube, et cela dans le même temps que les troupes de Votre Majesté impériale entrent dans Pérécop ! Cette nouvelle vient de Vienne, puis-je y compter ? Mon bonheur est-il certain ?

« Je veux aussi, Madame, *vous vanter les exploits de ma patrie :* nous avons depuis quelque temps une danseuse excellente à l'Opéra de Paris. On dit qu'elle a de très-beaux bras. Le dernier opéra comique n'a pas eu un grand succès, mais on en prépare un qui fera l'admiration de l'*univers*. Il sera exécuté dans la première ville de l'*univers*, par les meilleurs acteurs de l'*univers*.

« Notre contrôleur général, qui n'a

pas tout l'argent de l'*univers* dans ses coffres, fait des opérations qui lui attirent des remontrances et quelques malédictions.

« Notre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud. Nous avons un régiment dont on a fait la revue... les politiques en présagent un grand événement... *Je ne manquerai pas, Madame, si Votre Majesté impériale le juge à propos, de lui rendre compte de la suite de ces grandes révolutions.* Pendant que nous faisons des choses si mémorables, Votre Majesté s'amuse *à prendre des provinces en terre ferme*, à dominer sur la mer de l'Archipel et sur la mer Noire, à battre des armées turques.

« Je n'en suis pas moins attaché à Votre Majesté impériale avec un profond

respect et un inviolable dévouement, qui ne finiront qu'avec ma vie.

« *Le vieux malade de Ferney.* »

Il termine une autre lettre, écrite le 10 juillet 1771, par ces mots : « *Et je suis encore chez les Velches* (sobriquet par lequel Voltaire désigne les Français), *et je respire leur atmosphère, et il faut que je parle leur langage!... Madame, il est vrai que je ne suis qu'à un mille de la frontière des Velches, mais je ne veux pas mourir parmi eux.* »

Cependant, il y avait en ce temps même quelques Français, les seuls qui eussent deviné le jugement de l'avenir sur le partage de la Pologne et l'immobilité déshonorée de la France; les seuls que la générosité de leur cœur eût emportés jusque dans les rangs des confédérés po-

lonais, et dont Voltaire ne pouvait éviter de parler à ses augustes camarades du Nord. Voici de quel air il les traite.

« Ferney, 6 juillet 1771.

« Si je questionnais le chevalier de Boufflers, je lui demanderais comment il a été assez *follet* pour aller *chez ces malheureux confédérés, qui manquent de tout, et surtout de raison*, plutôt que d'aller faire sa cour à celle qui va les mettre à la raison.

« *Je supplie Votre Majesté de le prendre prisonnier de guerre; il vous amusera beaucoup;* rien n'est si singulier que lui, et quelquefois si aimable. *Il vous fera des chansons; il vous dessinera, il vous peindra*, non pas si bien que mes colons de Ferney vous ont peinte sur leurs montres, mais il vous barbouillera.

« Le voilà donc, ainsi que M. de Tost, protecteur de Moustapha et de l'*alcoran*. Pour moi, Madame, je suis fidèle à l'Église grecque, d'autant plus que vos belles mains tiennent en quelque façon l'encensoir, et qu'on peut vous regarder comme le patriarche de toutes les Russies.

« J'ai *un petit démon familier* qui m'a dit tout bas à l'oreille *qu'en humiliant d'une main l'orgueil ottoman* VOUS PACIFIERIEZ LA POLOGNE *de l'autre.* »

Je laisse au lecteur de juger quelle monstrueuse complicité avec le crime se cache sous ce mot hypocrite : « *Vous pacifierez la Pologne.* »

Ce qui paraît à Voltaire le comble du ridicule, c'est toujours de voir des Français donner leur sang pour la malheureuse Pologne.

« Ferney, 18 octobre 1771.

« Madame, — je n'écris point par cette poste à Moustapha ; permettez-moi de donner la préférence à Votre Majesté impériale. *J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Velches n'ont jamais été trop sages ; mais du moins ils passaient pour galants, et je ne sais rien de si grossier que de porter les armes contre vous.* Cela est contre les lois de la chevalerie. Il est bien honteux et bien fou qu'une *trentaine de blancs-becs de mon pays aient l'impertinence de vous aller faire la guerre*, tandis que deux cent mille Tartares quittent Moustapha pour vous servir. Ce sont les Tartares qui sont polis et *les Français sont devenus Scythes*. Daignez observer, Madame,

que *je ne suis point Velche : je suis Suisse, et si j'étais plus jeune*, JE ME FERAIS RUSSE. »

Vraiment ce n'était point la peine. Russe, il l'était déjà ; à l'égard du moins de la Pologne. En 1772, *le vieux malade*, comme il signe, redouble de mépris et de haine contre ces généreux Français, seuls représentants de l'honneur et de l'opinion de l'avenir au milieu des abaissements de leur temps. Il les voit dans ses rêves, et sans doute dans ses désirs, mourant de faim ou du charbon, quand ils n'expirent pas sous les pieds des escadrons russes, et cette vue le jette dans une gaieté ignoble qu'il exprime par les facéties suivantes :

« Ferney, 1er janvier.

« Madame, je souhaite à Votre Majesté

impériale, pour l'année 1772, non pas une augmentation de gloire, car il n'y a pas moyen, mais une augmentation de croquignoles sur le nez de Moustapha et de ses vizirs, quelques victoires nouvelles, votre quartier général à Andrinople, et la paix...

« *Une autre peste est celle des confédérés de Pologne; je me flatte que Votre Majesté impériale les guérira de leur maladie contagieuse. Nos chevaliers velches, qui ont été porter leur inquiétude et leur curiosité chez les Sarmates, doivent mourir de faim s'ils ne meurent pas du charbon. Voilà une plaisante croisade qu'ils ont été faire!* Cela ne servira pas à faire valoir la prudence et la galanterie de *ma chère nation.*

« Votre admirateur et votre très-humble et très-passionné serviteur,

« *Le vieux malade de Ferney.* »

« Ferney, 12 mars 1772.

« Tout mon chagrin est d'être dans un âge à ne pouvoir être témoin de tous vos triomphes en tout genre, et d'être obligé de m'en rapporter à la voix de l'Europe.

« J'ai bien un autre chagrin, *c'est que mes compatriotes soient dans Cracovie au lieu d'être à Paris*. Je ne peux pas dire que je souhaite *qu'ils vous soient présentés, avec le grand vizir, par quelques-uns de vos officiers ; cela ne serait pas honnête*, ET ON DIT QU'IL FAUT ÊTRE BON CITOYEN. J'attends le dénoûment de cette affaire. »

« Ferney, 29 mai 1772.

« *Nos extravagants de chevaliers er-*

rants, qui ont couru, sans mission, vers la zone glaciale, combattre le *liberum veto*, MÉRITENT ASSURÉMENT TOUTE VOTRE INDIGNATION, *mais les dévots à Notre-Dame de Czenstokova sont cent fois plus coupables*. Du moins nos don Quichottes Velches ne peuvent se reprocher ni bassesse ni fanatisme; ils ont été très-mal instruits, très-imprudents et très-injustes. »

Le lecteur comprend-il ce que fait un Français, quand il écrit à un vainqueur farouche et disposé aux vengeances : *Que des Français vaincus méritent toute son indignation;* et qu'il affecte de ne chercher à atténuer l'odieux supposé de leur cause, qu'en les présentant comme *très-mal instruits, très-imprudents, très-injustes;* toutefois

bien moins coupables que ces héroïques et admirables Polonais qui léguaient alors à la postérité le soin de venger leur sang et leur mort?

Comment l'homme qui a eu le malheur d'écrire les platitudes qu'on vient de lire trouve-t-il grâce devant l'opinion d'un grand nombre; et subsiste-t-il, dans l'esprit d'un public trompé, comme le type du génie et de la liberté moderne?

Comment l'opinion libérale, aujourd'hui sensible, il faut le reconnaître, aux grandes injustices de l'histoire, et très-attachée en ce moment même, — ce sera une gloire pour elle, — à la défense de la sainte cause de la Pologne, comment cette opinion libérale ne se hâte-t-elle pas de répudier les souvenirs de ce vieux

comédien de Ferney, occupé à se pâmer d'admiration devant le meurtre d'un peuple libre, et à compter et vanter, comme le valet du bourreau, les coups de son maître?

Je demande à la jeunesse Polonaise de ne jamais oublier cette page de son histoire ; et si les tentations de l'impiété venaient l'assaillir, je lui demande de se rappeler quels secours et quels cœurs elle a trouvés dans le camp des ennemis de Dieu.

C'est Voltaire qui le 18 novembre 1772, c'est-à-dire trois mois après l'accomplissement du grand crime, écrivit à Frédéric ces lignes que je prie le lecteur de se rappeler :

« *On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne,*

et je le crois, parce qu'il y a là du génie. »

Du génie? — Oui, c'est vrai. Le génie de Voltaire. Le génie qui pendant soixante ans de vie a blasphémé le Christ qu'il appelait l'*infâme*, insulté le peuple qu'il appelait la *canaille*, outragé la céleste enfant dont il n'est permis à aucun Français de prononcer le nom sans un religieux amour : Jeanne d'Arc! Oui, c'est bien le même génie qui a partagé la Pologne, et c'est le même encore qui a courtisé, flatté, chanté les auteurs couronnés du crime; et qui, au lendemain du premier massacre, que tant de massacres devaient suivre, a léché leurs mains et leurs pieds rouges du plus pur sang de l'Europe :

Hardi contre Dieu seul!

On prétend que c'est toi, Voltaire, qui as encouragé le partage de la Pologne, et je le crois, parce qu'il y a là ton génie !

LE BÉNIT PASCAL EN POLOGNE.

Il existe en Pologne un antique usage. Le saint jour de Pâques, la messe terminée, chaque famille se groupe autour de son chef, et célèbre un festin à la fois patriotique et religieux qu'on nomme le bénit (*swiecone*), parce que nul des mets servis sur la table ne doit être touché

avant que la main du prêtre ne se soit étendue pour le bénir. La famille mange ce repas debout, comme l'antique Israël; le père ou l'aïeul prend ordinairement la parole que tous écoutent en silence; puis quelque jeune voix entonne le chant national, que répète toute l'assemblée et qui termine le festin.

Aux temps passés de sa splendeur, la Pologne entière célébrait le *bénit* avec une solennité à laquelle le luxe de ses grands seigneurs prêtait souvent un éclat extraordinaire. Tandis que les cabanes des paysans se paraient pour le grand jour de Pâques d'ornements rudes et pauvres, et que le curé des hameaux entrait dans les moindres demeures pour y bénir d'avance le festin pascal, les châteaux voyaient d'immenses tables se

dresser dans leur salle d'honneur; et, de toutes parts convoqués, arrivaient les amis, les vassaux, les hommes d'armes des seigneurs; ils se rangeaient gravement autour du splendide repas; le prêtre paraissait à son tour ; et, la bénédiction donnée, chacun prenait sa part du *bénit.*

Les détails qui nous sont conservés sur ces grandes agapes nationales montrent quel degré de luxe et de splendeur elles atteignaient souvent. J'ai sous les yeux la description de plusieurs bénits qui passent en magnificence les festins héroïques d'Homère ; tout y est soumis à une sorte de symbolisme religieux dont les règles sont rigoureusement observées. Je remarque entre tous le bénit pascal d'un certain Nicolas Chroberski, dont

la table, chargée de fleurs rares et d'une profusion singulière de mets précieux, était entourée d'une couronne de cent convives. « Au centre de la table, dit l'historiographe de ces antiques usages, on voyait un agneau de toute beauté, de grandeur naturelle, qui figurait l'Agneau libérateur du monde, et dont la noble fille du châtelain, aidée de ses compagnes, avait depuis longues semaines façonné la toison; mais ce que tous admiraient, c'étaient les yeux de l'agneau : « ces yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, étant formés de deux diamants de la grosseur d'une noisette inscrustés sur un fond noir. » Quant aux mets servis aux convives, on peut se rendre compte de leur étrange abondance par un récit tiré d'un vieil almanach de

Posen, du temps de Ladislas IV, où se trouve raconté un bénit que donna à Dereczyn le palatin Sapieha[1]. C'est là que se montre le mystérieux symbolisme dont nous parlions tout à l'heure, et qui transformait le festin pascal en une religieuse image de la nature entière groupée autour de son Roi éternel. « Autour de l'agneau pascal, nous dit l'antique récit, quatre sangliers figuraient les quatre saisons de l'année ; douze cerfs, aux cornes dorées, représentaient les mois ; cinquante-deux tourtes, mesurables seulement à la toise, tenaient la place des semaines ; et trois cent soixante-cinq formidables gâteaux rappelaient les jours. » Le même symbolisme, ingénieusement et

[1] Voyez *Études sur la Pologne*, par M. Casimir Wolowski.

généreusement progressif, régnait sur les boissons. « Quatre grandes amphores contenaient, au nom des saisons, le vin du temps du roi Étienne : douze arrosoirs en argent versaient, au nom des mois de l'année, le vin du temps du roi Sigismond ; cinquante-deux grands vases offraient le vin de Chypre en l'honneur des semaines ; trois cent soixante-cinq barils de vieux vin de Hongrie célébraient la naissance des jours ; et enfin huit mille sept cent soixante litres de miel de Bérézo étaient offerts aux vassaux et aux serviteurs pour fêter les heures de l'année. »

Je soupçonne le lecteur d'être peu sensible aux détails de cette description. Elle peut servir cependant à lui montrer quelle importance attachait l'ancienne

Pologne à son bénit, et avec quelle solennelle grandeur elle en conservait l'antique usage. Ce n'est pas en vain que les générations humaines ont partout attaché à la célébration d'un festin une grande idée de fraternelle union. Ce qui est universel et perpétuel parmi les hommes vient de plus haut qu'eux; et s'il fallait justifier le jugement du genre humain sur le caractère sacré du pain rompu et de la coupe partagée au nom d'une alliance d'amitié, de famille ou de nation, Dieu même paraîtrait ici; Dieu, qui chaque année assemblait l'antique Israël autour d'un festin prophétique; et qui, un jour, vint s'asseoir lui-même, par un prodige immortel d'amour, à la table des hommes.

C'est donc un trait de génie pour

un peuple chrétien que de célébrer, au retour du banquet Eucharistique, le banquet de son union nationale ; et de mettre ainsi en partage et en communion tout ce qu'un peuple libre doit respecter et aimer le plus après Dieu : le trésor de ses traditions et la défense de sa liberté.

Il y a une gloire plus grande pour la Pologne que d'être restée fidèle à son antique usage, au temps de ses fortunes prospères; c'est de l'avoir gardé religieusement dans le malheur. Elle l'a emporté dans l'exil. J'ai eu l'honneur, l'an passé, d'assister, à Paris, le saint jour de Pâques, au bénit solennel des écoles Polonaises, au milieu d'une foule de jeunes hommes pleins d'une indomptable espérance : — où sont-ils aujourd'hui ? —

et d'entendre à la fin du repas ce grand chant incomparable, dont le refrain crie vers Dieu d'une manière si grave et si souffrante : « Rends-nous la patrie, Seigneur, rends-nous la liberté ! »

La Pologne a fait plus encore que d'emporter dans l'exil son antique bénit : elle l'a héroïquement maintenu sur la terre polonaise. Autant un peuple trompé, trahi, persécuté peut donner de solennité à une tradition de ses pères, autant les Polonais ont conservé en Pologne la grandeur et la solennité de leur patriotique festin. C'est un des points innombrables dans lesquels l'idée religieuse et l'idée nationale, l'idée Catholique et l'idée Polonaise se sont mutuellement rencontrées, soutenues, consacrées. Chaque année, jusqu'à nos jours, les plus pauvres

des hameaux polonais ont célébré leur Pâque nationale. Hélas! ce n'était pas encore, comme Israël, en souvenir de la délivrance, et l'hymne sacré qui implore la liberté de la patrie n'était chanté qu'au risque de subir les dernières violences, l'enlèvement, les outrages, la prison, la mort.

Comment se feront-ils cette année, les bénits polonais? où dressera-t-on les tables, au milieu des ruines fumantes des villages incendiés? quels mets présentera-t-on à la bénédiction du prêtre? quels chants s'échapperont des lèvres dans ce festin d'un peuple martyr? Qu'importe! Il suffit de savoir que l'âme de la Pologne est plus que jamais vivante, et que les convives du *bénit* sont prêts à couronner le festin, quel

qu'il soit, par le sacrifice des hommes libres.

Demain matin, jour de Pâques, sur la lisière d'une forêt, dans le premier brouillard du matin, une centaine de jeunes hommes armés de faux entoureront le feu du bivouac. Un peu de pain et de vin, ce sera tout le repas de la grande fête; quelque vieux prêtre patriote se trouvera là pour étendre la main sur le *bénit*, et « ceux qui vont mourir » avant le soir rompront pour la dernière fois le pain fraternel.

O pauvre prêtre, nous le bénissons avec toi le repas libre de la Pologne! Vois, étendues avec tes mains, sur ce festin plus que jamais sacré, toutes les mains du sacerdoce catholique! Vois le plus auguste des prêtres le bénir du

haut de la chaire de Pierre! Vois et entends de quel accent le bénit à son tour ce clergé de France, qui n'a jamais trahi ta noble et sainte cause! Non, nous n'entourerons pas le festin où la Pologne élève vers le ciel une coupe rougie du plus pur de son sang, comme les foules païennes entouraient le dernier repas des martyrs! Non, nous ne profanerons pas son héroïsme par l'égoïste et lâche regard d'une admiration stérile! Non, nous ne léguerons pas à nos neveux le devoir de nous mépriser un jour, et d'écrire dans leurs histoires : « Ceux-là purent sauver la Pologne, et ils ne l'ont point fait! » Attends donc encore, ô Pologne! Ce n'est pas en vain, peut-être, que le soleil de la résurrection se lèvera demain sur tes débris san-

glants. Quelle que soit l'heure de tes défaillances et de nos efforts, courage! Ne te lasse pas de regarder du côté de Dieu et de la France.

Samedi saint, 4 avril, 1863.

AUX MÈRES POLONAISES.

Il n'y a point de femmes dans le monde qui aient une plus grande mission à remplir, en ce moment, que les femmes polonaises. Mais cette mission, pour l'accomplir dignement, il faut qu'elles l'aient méditée devant Dieu.

Veut-on savoir ce qui fait une nation? Je n'hésite pas à dire : c'est le cœur des femmes; c'est le cœur des mères, des sœurs, des fiancées. Donnez à un peuple de fortes et courageuses mères, et l'on répond de ce peuple.

L'antiquité même le savait; et voilà pourquoi les plus célèbres cités, très-attachées à leur gloire et très-jalouses de posséder dans leur sein d'intrépides héros, mettaient tous leurs soins à former le courage des femmes, persuadées que c'était le seul moyen de voir grandir l'âme des guerriers. Si Sparte le pensait ainsi, combien plus doivent le penser les chrétiens?

Jésus-Christ, venu pour tout relever dans le monde, a relevé d'une manière divine l'empire spirituel des femmes; et

il leur a donné la puissance de former vraiment les âmes, de les élever vers toutes les grandes choses, de leur transmettre les premiers trésors nécessaires : Dieu, la loi morale, la justice, la pureté, l'honneur.

Ceci est vrai de toutes les femmes ; mais il y a telles heures dans l'histoire d'une nation, où ce rôle grandit tout à coup et prend une importance particulière. La Pologne traverse cette heure. Après le sublime et suprême effort qui vient d'épuiser toutes ses forces, elle est tombée sanglante et désarmée sur ses champs de bataille. D'ici à longtemps, il n'y a plus à recommencer la lutte. Que feront les hommes de cette nation, ceux qui ont survécu et ne sont point en Sibérie? Une inaction cruelle, un dange-

reux découragement les attendent, mauvais conseillers après les grandes agitations. Ils rentreront sombres et désœuvrés au foyer domestique, et se demanderont : « A quoi bon la vie? » C'est le cœur de l'épouse qui doit répondre. Il faut que ce cœur soit assez fort pour porter, outre ses propres angoisses, celles du citoyen désolé, du politique découragé, du soldat vaincu; assez puissant pour rendre à cette vie dévastée un charme et un but. Que deviendront les enfants? Pour eux il n'y a point d'écoles; — Voulez-vous les envoyer à l'école russe ? — Et quand l'enfant aura grandi, quand l'âme du jeune homme s'éveillera, qui saura tout à la fois l'élever et la calmer, et la sauver des deux écueils contraires du désespoir et des rêves dange-

reux? C'est le cœur de la mère qui doit tout faire; ne comptons que sur lui : lui seul est la seule force capable d'accomplir un si grand ouvrage.

A l'égard même des intérêts généraux de la nation, l'heure est venue, pour les femmes polonaises, d'accomplir une mission exceptionnelle. On s'étonne quelquefois dans le monde d'entendre une femme traiter avec trop d'assurance les hautes questions de la politique. Personne ne fera jamais un tel reproche à une fille de Pologne. On sent bien que la politique touche, pour elle, à tous les intérêts les plus sacrés de la vie. *Être ou n'être pas*, comme nation, c'est la question qu'il s'agit de résoudre; et cette question appelle toutes les autres : la religion, la famille, la destinée des hom-

mes, la vie active et libre, l'éducation des enfants, l'avenir des fils, la vie du foyer domestique et son honneur, tout cela est dans la question politique. Une femme de cette grande et infortunée nation a donc le droit de parler partout, et d'être entendue avec respect sur les plus graves sujets qui intéressent les hommes. Mais cette autorité extraordinaire qu'elle trouve dans le malheur, saura-t-elle l'exercer? sera-t-elle, en un mot, à la hauteur de sa mission de femme, de mère et de citoyenne? C'est à elle de le vouloir. Une âme n'est jamais que ce qu'elle veut être, et se fait elle-même. Nobles sœurs de Pologne, que souhaitez-vous donc à votre âme pour l'accomplissement des grands devoirs que la destinée vous impose? . . . .

Il y faut Dieu d'abord.

Un homme sans Dieu est un animal dangereux; mais une femme sans Dieu est un monstre. Ses vertus mêmes, si elle en possède, étonnent plus qu'elles ne charment; elles semblent tenir du tour de force ou du jeu d'adresse, et l'on attend malgré soi la solution de l'énigme. Malheur à la femme qui n'a en elle rien de sacré! Ce n'est pas en vain que les vieux peuples de la Gaule prêtaient à leurs filles un caractère divin : ils n'avaient trouvé que ce moyen de les sauver de l'abjection et de la servitude. La femme ne peut être que l'ange ou l'animal du foyer domestique; mais il n'y a pas pour elle d'égalité réelle à rêver avec l'homme. Elle l'inspire ou elle le sert; elle est au-dessus de son

cœur ou sous ses pieds; et, s'il n'y a qu'elle seule en elle, elle est sous ses pieds. Je répète qu'il lui faut du divin pour tenir le rang où Dieu la veut; et que la femme assez malheureuse pour ne pas le comprendre, mérite tous les affronts, les dégoûts et les délaissements horribles qu'elle connaîtra demain.

Il faut à la femme Dieu d'abord, et Dieu toujours; mais surtout il lui faut Dieu dans le malheur. Là est alors toute sa force, qui ne lui vient plus de l'homme, plus abattu qu'elle-même par les revers. Dans les temps de grandes infortunes, la femme chrétienne doit vivre dans l'attitude de ces saintes figures des catacombes romaines, les yeux et les mains levés vers le ciel (*orantes*), et paraissant contempler les mystères de

l'avenir dans une sérénité inaltérable. C'est Dieu qu'elles doivent regarder sans cesse à travers les ténèbres des angoisses présentes ; c'est Dieu qu'elles doivent montrer à leur époux pour défendre son cœur du désespoir ; c'est Dieu qu'elles doivent montrer à leurs fils pour leur donner foi en l'avenir.

C'est le devoir de toutes les mères, en ce temps, mais c'est surtout le devoir des mères polonaises, de mettre dans l'âme de leurs fils les éléments d'une foi religieuse très-nette et très-ferme. Un péril certain des émigrés, c'est de se trouver jetés, loin de leur pays, de leurs proches, de leurs soutiens naturels, loin du foyer de la famille et du berceau de leurs traditions religieuses, au sein de mille doctrines contradictoires, et dans

l'immense conflit d'opinions et de systèmes qui, en cet âge de critique, se disputent l'empire des esprits. Un esprit droit, armé d'idées claires et fortes, et possédant de bonne heure le trésor de convictions raisonnées, traverse sans vertige cette confusion, et demeure une raison ferme dans une foi tranquille, au milieu des plus violentes contradictions. La lutte même le fortifie dans ses croyances, et le spectacle des déchirements intellectuels qui l'environnent lui devient une preuve qu'il possède la vérité. Mais cette fermeté de la raison et de la foi est le premier fruit d'une éducation très-élevée. Il faut qu'elle passe, dès le matin de l'enfance, du cœur de la mère dans l'esprit des fils, et qu'elle profite de tous les efforts et de tous les progrès

de cette jeune vie grandissante. Alors c'est la vie et c'est la force. Que les jeunes mères ne l'oublient pas!

Cette haute et virile influence sur la destinée de ses fils exige de la mère une grande élévation du caractère personnel. Une piété droite et simple est le premier moyen d'atteindre à cette hauteur; une forte discipline intellectuelle est le second.

Que les femmes polonaises, appelées entre toutes à une destinée militante, s'occupent de former leur intelligence par des lectures saines, par des études sérieuses, par des travaux intellectuels qui les fortifient et les élèvent. Le cœur, qui est sans contredit la plus grande chose dans l'homme, est d'autant plus fort, plus ardent, plus capable de belles entreprises, qu'il est soutenu par une

raison plus droite et plus énergique. Laissé à ses seuls caprices, il peut s'égarer dans l'exaltation, et s'évanouir dans les nuages d'une rêverie déclamatoire. Le malheur est à cet égard une tentation. Quand il ne rencontre pas les conseils d'une raison ferme, quand il ne trouve, pour l'accueillir, que les élans passionnés du cœur, il peut entraîner tout dans le désordre. Oserai-je dire que ces faiblesses ont atteint plusieurs âmes nobles et pures de la nation polonaise? Le cœur, — j'entends le cœur sans frein, le cœur à l'état de passion et de rêverie, — est devenu souvent leur maître; on n'a plus raisonné : on a rêvé, senti, pleuré; on n'a plus parlé ni écrit : on a chanté.

Dieu sait si j'aime la poésie : la vraie, la grande, la rare; celle qui est l'écho

sincère de l'éternelle harmonie qui est Dieu, comme la philosophie est le miroir de l'éternelle raison qui est Dieu. La poésie est le langage de l'homme élevé au-dessus de l'homme. On comprend qu'un peuple vivant toujours à l'état héroïque, entre deux périls suprêmes, deux désespoirs et deux espérances, et dans la fièvre des luttes nationales et religieuses, trouve dans la poésie l'expression de son âme, et qu'il chante! La Pologne n'a plus que des poëtes. Tout ce que ses citoyens lui ont dit, ils l'ont chanté. Deux grands poëtes l'ont surtout charmée, consolée, soutenue, enflammée dans ses derniers malheurs : Adam Mickiewicz et Sigismond Krasinski, tous deux grands esprits, inspirés par le génie des saintes tristesses

et des brûlantes ardeurs nationales, dignes tous deux de pleurer la liberté sur le sol profané de leur chère Pologne. J'ai lu ces poëtes avec une sincère admiration ; mais je me suis demandé si cette lecture, trop souvent et trop uniquement admise, ne devait pas jeter les âmes dans une sorte de mysticisme violent, plein de périls pour la conduite privée, plein de périls surtout pour la direction des affaires publiques. Certes, il ne faut point éteindre la flamme sacrée dans les cœurs, et le monde est, à cette heure, assez tiède et assez froid, pour qu'on ne travaille point à y diminuer la chaleur et la vie. Ce qu'il faudrait persuader aux nobles âmes polonaises, c'est que la poésie doit être le langage de certaines heures, mais non celui de toutes les heures ;

qu'elle doit charmer et relever des instants dans la vie, mais non suffire à toute la vie; que la raison doit être d'autant plus cultivée et fortifiée, que le cœur a plus de part dans la destinée générale; qu'en un mot, il faut combattre la tendance à l'exaltation par une discipline vigoureuse de l'esprit, et l'entraînement à une vie de rêveries, ardentes mais stériles, par la formation du caractère.

Les femmes polonaises auront la première part dans cet effort intellectuel et moral. Les hommes sont trop blessés, trop meurtris, trop abattus en ce moment pour en prendre la direction; ils la recevront, ils ne la donneront pas. Que les femmes comprennent la solennité de l'heure que Dieu leur donne, et qu'elles ne reculent pas devant des sacri-

fices nécessaires, si elles veulent atteindre le but. Plusieurs sacrifices leur sont offerts.

La nation polonaise aime le plaisir, elle semble faite pour lui. Elle a tous les charmes, toutes les ardeurs, toutes les faiblesses qui peuvent y entraîner. Je sais que le malheur, surtout le malheur qui décourage des grandes choses, et rejette l'homme du sommet des héroïques inspirations dans les vulgaires ennuis de la vie, je sais que ce malheur est un autre aiguillon, qui excite à chercher l'oubli dans l'étourdissement du plaisir. On veut des fêtes, parce qu'on a le deuil dans l'âme, on veut des tourbillons frénétiques qui emportent le souvenir et les larmes. Oui, je le crois, beaucoup de pauvres Polonais sont amis du plaisir à

force d'être las du malheur. Les frères sont morts, les parents sont en exil, les amis sont dispersés, la famille est jetée aux quatre vents du ciel, le foyer est solitaire et froid : alors on va au bal. Hélas! l'ivresse est courte, et le réveil est dur; mais l'oubli un moment est venu, et dans les grandes douleurs, quelle jouissance qu'une heure d'oubli!

Il faudra cependant, — et elles le savent mieux que moi, — il faudra que les femmes Polonaises trouvent pour ceux qu'elles aiment, et pour elles, d'autres ressources contre l'ennui du malheur que l'étourdissement des fêtes, le bruit d'un orchestre et les vertiges d'un bal. Il le faut pour l'honneur de la nation; il le faut pour entrer dans le travail de cette discipline morale, d'où dépend la for-

mation de leur caractère, et du caractère de leurs fils. Qu'elles prennent garde aux jugements du monde. Le monde est, à leur égard, flatteur et impitoyable. Il a les mains chargées de fleurs et de pierres, tout prêt, dans la même heure, à enivrer et à lapider ses victimes. Il est sévère pour les filles de la Pologne, qu'il vante parfois pour des raisons qui sont des insultes. Les femmes de cette grande nation doivent le savoir, et garder dans une réserve d'autant plus grave, l'honneur de leur nom. Elles doivent comprendre combien une vie apparente de distractions frivoles, est indigne de l'austère destinée que Dieu leur a faite. Quel respect le monde gardera-t-il à leur infortune, si elles ne savent pas d'abord la respecter elles-mêmes? Il y a une

fierté propre aux nobles malheurs, et qu'il faut savoir porter non-seulement dans l'âme, mais sur le front. C'est le diadème des malheureux.

Polonaises, qu'une sainte gravité se voie donc habituellement dans votre vie. Qu'un peu des voiles de deuil qui couvrent en ce moment le visage de la nation se retrouve jusque dans vos parures de fête. Je vous dirais volontiers avec Tertullien, parlant aux chrétiennes du deuxième siècle : « Pourquoi tant de diamants et de fleurs? Je crains que ces bras ornés de bracelets ne sachent plus supporter les chaînes... Je crains que, sur ce cou chargé de diamants et de perles, il n'y ait plus de place pour le tranchant de l'épée... » — Filles des martyrs, pardonnez-moi ces paroles et comprenez

que votre gloire est grande, puisque seules dans le monde, vous êtes dignes d'inspirer de telles craintes!

Mais je me reproche de vous donner trop longtemps des conseils, à vous, qui venez d'étonner le monde par l'héroïsme de votre conduite, à vous qui venez d'ajouter à l'histoire de l'Église, des pages dignes de ses plus grands jours. Pourquoi vous raconterais-je votre propre gloire? Et quel trait choisir entre mille qui ont montré ce que vous êtes? Que dire à l'honneur de toutes ces femmes, qui ont suivi leurs maris jusque dans le fond des déserts Sibériens? La Pologne tout entière, depuis le commencement de ses malheurs, a constamment vu s'accomplir ce sublime et touchant sacrifice. Mais que dire de ces

jeunes filles qui, ayant engagé leur foi, apprennent que leur fiancé part pour la Sibérie, et exigent de l'épouser avant son départ pour avoir le droit de le suivre? Deux mariages viennent d'être célébrés ainsi à Varsovie, au sortir de la citadelle, et à la veille du départ pour l'exil. Six mariages ont été célébrés le même jour à Pskow dans les mêmes conditions. Ce dernier épisode serait digne d'une éternelle mémoire. Six jeunes hommes étaient condamnés à la déportation. Tous étaient fiancés. Ils partent de Dunabourg, et arrivent à Pskow, la première étape de l'exil. Que trouvent-ils en entrant dans la ville? Six jeunes filles accompagnées de leurs familles, les attendaient au passage : six enfants, qui s'étaient promises dans les jours heu-

reux, et venaient se donner au malheur. Les mariages furent célébrés à Pskow. Les jeunes hommes parurent à l'autel vêtus de l'horrible habit dés forçats ; les jeunes filles couvertes des plus splendides toilettes : rien n'avait été trouvé assez riche et assez beau pour leur parure. Dès le lendemain, les jeunes épouses embrassèrent leur père et leur mère, quittèrent tout, prirent le vêtement des condamnés, et ces six anges continuèrent le chemin de la Sibérie, avec ceux dont elles venaient d'adopter et de transfigurer l'infortune.

Polonaises, voilà des choses que vous avez faites hier, et que vous faites tous les jours, sous les regards distraits ou dépravés de l'Europe. Voilà les exemples que vous vous tracez à vous-mêmes;

voilà les exhortations que vous vous adressez. Qui pourrait se flatter d'en égaler l'éloquence? Regardez-vous donc et faites selon ce modèle.

Trois trésors vous sont confiés en ce moment, pour les garder dans votre cœur, et les transmettre à vos fils : la famille, la patrie, l'Église.

Relevez les ruines du foyer domestique. Ramenez l'époux et les fils à ce centre béni des traditions éternelles. Dieu, qui ne fait rien sans l'homme, n'élève la grandeur des nations que sur la force et l'honneur des familles. Or les malheurs qui vous écrasent depuis un siècle, vous menacent dans ce premier et fondamental élément de toute vie. Ils dispersent constamment dans le monde ceux que l'unité du sang devait réunir ; ils éloi-

gnent de vous ceux qui ont tant besoin de vous! Courage! Luttez fortement contre l'horrible dispersion de la tempête! Retenez par la force de votre amour ceux que l'orage a laissés sous vos ailes; rassemblez de loin, par le cri du cœur, ceux qu'il a jetés loin de vous!

Je ne vous dis rien de vos devoirs envers la patrie. Grande et exquise douleur, que celle d'une mère polonaise racontant à son petit enfant l'histoire de la Pologne! Quelle leçon pour ce jeune cœur! Quelle initiation à quelle vie! Quelles instructions pour quels combats! J'ose à peine vous rappeler les terribles paroles de votre Adam Mickiewicz : « O mère polonaise, le Sauveur, parmi les enfants de Nazareth, portait déjà la croix sur laquelle il a sauvé le monde :

et toi, songe à n'amuser ton enfant qu'avec les instruments de ses supplices futurs! que ses mains s'accoutument à la chaîne; que son front ne pâlisse point devant la hache de l'exécuteur; qu'il ne rougisse point devant la corde du dernier supplice. Il n'ira pas, ton fils, comme les guerriers d'autrefois, arborer la victoire sur les murs de Solyme; ni comme les soldats du drapeau tricolore creuser le sillon de la liberté et l'arroser de son sang. Un espion ténébreux le provoquera au combat, il lui faudra lutter contre un tribunal parjure : son arène sera le cachot souterrain; un ennemi tout puissant sera le maître de sa mort; il aura, pour toute gloire, les larmes d'une femme, et les souvenirs nocturnes de quelques amis de son malheur. »

O mères polonaises, non! bon espoir! Dieu réserve mieux à cet enfant bien-aimé. Cependant ne faiblissez pas : dites-lui sa destinée. Après les noms de Jésus et de Marie, dites-lui le nom de la Pologne. Apprenez-lui les chants de la nation, apprenez-lui peu à peu ce qu'il doit faire pour elle. Ne faiblissez pas, n'hésitez pas! C'est bien dur, mais c'est bien grand; et si, par malheur, aujourd'hui vous trahissiez votre gloire, vos fils, demain, vous le pardonneraient-ils?

Surtout donnez Dieu à vos fils. Vous n'avez pas, comme ailleurs dans le monde, à compter sur le prêtre pour ce grand don. Où sont vos prêtres? et où seront-ils bientôt? et quels prêtres un vainqueur schismatique laissera-t-il près de vous? Prenez garde! S'il le faut,

soyez pour votre enfant toute la religion; soyez pour lui toute la véritable Église; soyez toute la parole; soyez tout le sacerdoce. Que votre maison soit le temple, que votre cœur soit le tabernacle: Là, montrez et donnez le vrai Dieu!

Polonaises, que ce Dieu puissant vous soutienne; qu'il vous inspire, qu'il vous fortifie, qu'il vous défende; et si l'heure héroïque devait sonner dans vos destinées, qu'il fasse de vous cette femme sublime dont le doigt de Dieu s'est plu à tracer la beauté [1] : « Mère admirable au-delà de toute mesure, *Supra modum mater mirabilis;* digne d'une éternelle mémoire dans le cœur des hommes, *bonorum memoria digna;* capable d'exhorter devant les bourreaux ses sept fils,

[1] Lib. II, Machab. VII, 20 et sqq.

avec l'accent de la patrie, *voce patria ;* sage jusque dans les supplices, *repleta sapientia;* forte jusque dans la mort, *fortiter;* unissant le cœur du guerrier aux pensées d'une femme, *femineæ cogitationi masculinum animum inferens ;* tranquille, inébranlable ; transportée d'une divine joie, quand son tour vient de mêler son sang au sang de ses fils, à cause de son espérance en son Dieu ; *pereuntes filios conspiciens bono animo ferebat propter spem quam habebat in Deum !* »

Mère des Machabées, priez pour les mères de la Pologne !

LE LENDEMAIN.

Quand, par une nuit d'orage, sous les coups d'une mer en furie, un vaisseau se débat, entre vie et mort ; et qu'à travers les vertiges, les tourbillons, les craquements, les sifflements sinistres, les bonds désordonnés du navire, et l'effroi qui gagne en secret les plus fermes, il s'agit de conserver, à force de précision et de sang-froid, les dernières chances du salut, à cette heure, c'est encore l'ordre qui règne dans l'équipage. Chacun est à

son poste, et se tait. L'homme sur qui repose la vie de tous, commande, et on obéit. Aux coups de sifflet qui gouvernent la manœuvre, des groupes d'hommes s'élancent, et exécutent l'ordre en un instant. C'est un seul corps conduit par une seule âme. On n'hésite pas, on ne discute pas, on agit; et il y a, dans l'obéissance et dans l'unité de tous, en ces moments suprêmes, une sorte de solennité qui répond à la grandeur du péril.

Mais si le péril tourne en désastre, si l'orage l'emporte, si le navire, tout à l'heure luttant et gouverné, devient l'horrible et lamentable chose qu'on appelle un navire en perdition, alors un ennemi nouveau se dresse dans la tempête : c'est la révolte de l'homme. L'épouvante et

l'égoïsme s'emparent des âmes jusqu'à la fureur ; chacun ne voit plus que soi dans l'univers ; qui dira ce que devient cette confusion? — Et quand, à la première aube du lendemain, sur le rivage d'une île inconnue, les débris du naufrage apportent, une à une, celles des victimes que le linceul des eaux n'a pas enveloppées, les hommes jetés là, sur ce coin de terre, sont menacés d'un malheur dans le malheur : celui de se diviser, de se contredire et de se combattre.

L'équipage accuse le capitaine : il gouvernait mal depuis longtemps ; il ignorait la carte de la mer, et n'a pas su prévoir les écueils. Le capitaine accuse le second, qui n'a jamais rien compris à ses ordres. Le second accuse l'homme de quart, qui a mal tenu la barre, et n'a

pas gouverné selon l'inclinaison de l'aiguille; l'homme de la barre dit que son compagnon l'a gêné, et l'a empêché de gouverner droit; si on eût écouté tel quartier-maître, on était sûr d'éviter les récifs; les mécaniciens ont eu peur et ont abandonné la machine; les hommes des pompes ont été des lâches, et se sont sauvés de l'entre-pont. Que sais-je? Au milieu de ces cris confus, on souffre, on a froid, on a faim; où est-on? que fera-t-on? L'union la plus généreuse suffirait à peine à adoucir un si grand désastre : cependant la discorde veille; et des hommes à peine sauvés, et qui ne savent s'ils vivront demain, se disputent et se menacent entre deux morts.

C'est trop souvent la triste histoire des peuples, après les grands revers; c'est,

pour les vaincus, le danger du lendemain. On peut dire qu'il est inévitable, et que toute la sagesse ne peut consister qu'à le prévoir.

La Pologne en est, aujourd'hui, à l'un de ces lendemains terribles, où, profitant des regrets, des amertumes; des désespoirs de chacun, la discorde se présente, et fait aux esprits souffrants ses cruelles propositions.

Il faut savoir que telle est la loi du malheur. La prospérité a ses dangers, l'infortune a ses tentations; Dieu les permet, pour l'honneur de cette âme humaine, toujours libre dans les fortunes les plus contraires, toujours maîtresse de vaincre le sort, et de conduire en souveraine sa destinée.

Que servirait d'ignorer le péril, et

quelle sagesse y aurait-il à fermer les yeux devant l'écueil? Je propose à nos frères de Pologne de méditer quelques moments avec moi sur les dangers de ce lendemain où nous sommes.

Nous venons d'assister à un grand spectacle : celui de tout un peuple, luttant comme un seul homme pour la conquête de sa liberté. Il s'en faut, cependant, que, dans ce peuple, tout le monde fût d'accord sur la direction des affaires publiques. Mais le but était le même pour tous, et, l'élan national une fois donné, tous ont suivi.

On a pu voir un effet de cette grande unité dans la nation, quand, en 1863, la direction de la guerre a passé aux mains de Langiewicz. De plus grands noms, plus anciens comme plus illustres, pou-

vaient être alors prononcés; mais la petite noblesse, qui avait commencé l'insurrection, avait trouvé dans Langiewicz son véritable représentant et son chef. Nul n'a réclamé. Les plus illustres familles se sont inclinées devant l'élu du champ de bataille, et rien n'a gêné l'action de son pouvoir.

On a pu voir encore cette unité puissante, dans l'autorité acceptée par tous du gouvernement national de Varsovie. Ce prodigieux pouvoir, dont je n'entreprends pas de justifier tous les actes, mais qui a étonné le monde par la persistance inouïe de son existence sous les regards et les menaces de mort de son tout-puissant ennemi, ce pouvoir héroïque a été reconnu par tous, entendu et obéi par tous, non pas seulement en

Pologne, mais d'un bout à l'autre de l'Europe. Je ne doute pas, cependant, que beaucoup d'esprits n'eussent, à son égard, leurs objections et leurs inquiétudes. Mais l'heure était trop solennelle pour que l'hésitation fût permise; et, sans élection possible, sans représentation nationale, sans roi, sans dictateur, la nation polonaise s'est cependant trouvée une nation gouvernée, obéissant à une même inspiration, et connaissant l'autorité d'un chef.

Telle a été l'union nationale, dans tous les cœurs polonais, de 1861 à 1864.

C'est alors que le désastre est venu; et la question est de savoir, — question de vie ou de mort pour la Pologne, — si l'union nationale, admirable pendant

la lutte, survivra au désastre, ou si, elle-même, elle y trouvera sa ruine.

La malheureuse issue de la dernière insurrection apporte à tous les Polonais une affreuse douleur morale, et, à des degrés divers, la ruine et de grandes souffrances. Ces douleurs seront-elles supportées dans la nation avec grandeur d'âme, avec charité mutuelle, dans l'honneur d'un fraternel respect et d'une invincible unité ; ou seront-elles subies dans la discorde, dans la colère, dans la honte des rancunes, des accusations, des tardives insultes, et des soupçons misérables qui naissent, après les revers, dans la partie basse des âmes ?

Je le répète : question de vie ou de mort pour la Pologne. C'est donc une chose à considérer.

Le premier danger de discorde qu'on aperçoive dans la nation, est dans ce fait : qu'une partie des citoyens a voulu l'insurrection, et l'a commencée; tandis que l'autre n'a suivi le mouvement qu'à regret, et en blâmant ses premiers auteurs.

Tout homme de sens prévoit que cette situation peut être, au lendemain de la défaite, une source de reproches mutuels, et de sanglantes accusations.

Il semble qu'une réflexion juste et simple serait de nature à conjurer le danger. Croyez-vous que, dans le monde, il n'y ait pas un Polonais qui ne désire la résurrection de sa patrie ? —Vous le croyez, et je le crois avec vous. —- Le but est donc le même pour tous, et la diversité ne se trouve que dans les moyens d'action. Mille choses concourent à cette diversité :

le point du monde où l'on habite, les conseils qui vous environnent, l'expérience, l'âge, le caractère, les convictions de l'esprit fondées sur une connaissance particulière de tel ou tel événement. Tout l'ensemble de la plus grave affaire change entièrement selon le point de vue d'où on la regarde, et les partisans les plus dévoués d'une cause peuvent porter sur ses intérêts les jugements les plus contraires. Or, il faut avoir l'âme assez haute pour admettre cette diversité des jugements, sans mettre en cause le dévouement des cœurs. Dans la grave affaire dont il s'agit, je ne pourrais comprendre, je l'avoue, qu'une des deux parts de la nation osât accuser l'autre.

Et qui donc, dirais-je aux partisans de l'action, qui vous conseillait d'attendre,

de prolonger la lutte sur le terrain moral, et de n'abandonner à aucun prix ce terrain pour celui des champs de bataille? C'était Adam Czartoryski; c'était André Zamoïski; c'en est assez. Je ne veux point d'autre argument pour couvrir le patriotisme de tous ceux qui ont regretté le soulèvement armé de la nation. Ils entrevoyaient avec ces illustres patriotes la suite des malheurs qui devaient accabler la patrie, et n'espéraient pas assez la victoire pour risquer en conscience un appel aux armes. Telle a été, dans les dernières affaires, l'attitude de la haute noblesse. Elle a blâmé, retardé, retenu, puis accepté et servi le mouvement. J'estime qu'elle a, dans les deux moments de cette conduite, fait preuve de patriotisme. Elle a aimé la Pologne, quand elle

a prévu et retardé les désastres qui l'accablent; elle l'a encore aimée, quand, la lutte engagée, elle n'a pas voulu se séparer de la nation, et a pris sa part des périls et des revers.

Mais si l'on ne peut permettre au parti de l'action d'accuser le patriotisme de ceux qui ne voulaient pas la guerre, je pardonnerais bien moins encore à ceux qui, dans cette affaire, n'ont tenu ni l'épée ni le fusil, d'accuser maintenant ceux qui reviennent du combat. Je ne ferai pas au lecteur l'injure de défendre ici leur gloire. Les personnes qui ont présente à l'esprit la suite de ces malheureuses affaires, savent sous l'empire de quelles provocations et de quels excès a été poussé, en Pologne, le premier cri de l'insurrection. Le 22 janvier 1863, la Po-

logne a pris les armes, comme le voyageur assailli par une troupe de brigands tire son pistolet, et s'apprête à défendre sa vie. Direz-vous que cet homme se révolte, et blâmerez-vous en lui, s'il succombe, l'esprit d'indépendance et le goût de l'insurrection? Hélas! Malheur aux vaincus! Il y a des temps et des hommes au tribunal desquels ils auront toujours tort, et dont le jugement ne s'abaissera jamais à respecter la justice qui succombe.

Qu'eussiez-vous dit, je vous le demande, à l'honneur des combattants de Malogoszcz, de Wengrow, d'Opatow, s'ils eussent été recompensés de la victoire? Un geste de la France, un mot de l'Angleterre pouvaient cependant y suffire. Voilà des hommes dont vous vous pro-

clameriez impuissants à célébrer la gloire, et qui auraient accompli, selon vous, le plus grand acte, le plus sage aussi, des temps modernes. Sachons respecter leur héroïsme, bien que trahi par la fortune. Sortons, si faire se peut, de cet ignoble empire du succès où se trouvent captifs la plupart des esprits de ce temps. Non ! non ! cela seul n'est pas beau qui triomphe ; et pas plus au dix-neuvième siècle qu'avant, il ne suffira d'avoir réussi pour avoir eu raison ! Grâce à Dieu, rien ne peut altérer ni atteindre le visage de l'éternelle justice ; elle est belle dans ses revers d'un jour, comme elle est belle dans ses victoires ; et c'est une ignominie digne de larmes de ne plus savoir la reconnaître, quand elle se montre à la terre couronnée d'épines!

Les vaincus de la dernière insurrection ont donné leur sang pour une cause dont tous les Polonais veulent le triomphe. Devant ces visages creusés par la souffrance, et noircis encore, ce semble, par la poudre du champ de bataille, je ne comprendrais pas, je le répète, qu'un fils de la Pologne n'oubliât pas ses regrets, ses plans de conduite, ses idées personnelles, meilleures peut-être, pour serrer la main de ce frère qui revient de la mort, et l'accueillir par de nobles paroles.

Si les conseils de la concorde n'étaient pas ici entendus, et que la nation se divisât sur la question triste et tardive de savoir s'il fallait, oui ou non, prendre les armes, un second péril plus grand que le premier ne tarderait pas à paraître. De la division des idées, on irait

à la division des classes dans la nation; et l'on ne dirait plus seulement : Vous avez retardé et gêné l'insurrection, tandis que je l'ai servie au prix de mon sang ; on dirait bientôt : Vous avez voulu la paix parce que vous êtes des aristocrates, et nous avons combattu parce que nous sommes la bourgeoisie. Cette division cruelle, qui, à l'heure où je parle, n'existe pas en Pologne, ne tendrait à rien moins qu'à décapiter la nation en la privant de ses représentants les plus illustres. Si jamais, sous l'influence de cette fausse et basse démocratie qui se résume tout entière dans les mots d'envie et de nivellement, pour aboutir à César, si jamais un absurde ostracisme séparait de la nation polonaise des noms comme ceux des Czartoryski, des Zamoïski, des

Sapieha, on peut compter que la cause nationale aurait perdu dans le monde son plus pur honneur, et qu'il deviendrait difficile de répondre à certaines accusations des ennemis de la Pologne. Au reste, que fait à cet égard le gouvernement russe? N'a-t-il pas employé tous les moyens pour introduire dans la nation cette division dont je parle ? Quels efforts n'a-t-il pas faits pour séparer la noblesse de la bourgeoisie naissante, et pour soulever, contre ces deux parts de la nation, la masse plus inerte et mieux saisissable des paysans? Pendant que le général Mourawief se flatte de jeter cette mortelle division dans la nation polonaise, les Polonais consentiront-ils à réaliser les plans du despotisme russe par leurs discordes à l'étranger? Je pense que c'est

un sujet digne de leurs plus graves méditations.

J'aurais encore beaucoup à dire, mais tout à coup je m'arrête; tant la pensée d'une division entre les membres de ce grand peuple catholique, ami de la France, et qui nous est si cher, est répugnante à notre intelligence et douloureuse à notre cœur.

La crainte seule, même lointaine, en est insupportable.

La nation polonaise traverse une fois de plus une de ces crises terribles où se décident la vie et la mort d'un peuple. Rien de médiocre ne doit ni ne peut se trouver dans l'âme de ses fils. Des vertus ordinaires ne suffiront point à sauver l'heure présente; il y faut l'héroïsme et la sainteté.

Deux voies sont ouvertes devant les fils de la Pologne : celle de la désunion dans le malheur, et celle de l'union et de la concorde, toujours et à tout prix.

La première serait, on peut le dire, le scandale du monde chrétien, en même temps que la ruine certaine des dernières espérances de la Pologne. Cette fois, il serait sage de graver sur un tombeau le mot célèbre : *Finis Poloniæ*. L'esprit d'orgueil, de défiance, de haine, de rancune se glissant dans les cœurs, on verrait bientôt chacun se séparer de la cause commune, se retirer chez soi, travailler pour soi ; on verrait les descendants des plus illustres patriotes, les héritiers de ces noms qui semblent un écho historique de l'honneur, du dévouement et de la gloire, s'enfermer dans la vie privée, tra-

vailler à relever leur fortune, déclarer qu'ils sont las de courir les hasards et les aventures patriotiques, demander du service à un maître, quel qu'il soit, et oublier sagement, aux portes de la Bourse et de la Banque, qu'il y ait une Russie, une Pologne, et entre l'une et l'autre la justice de Dieu !

Mais avant que ce fatal dégoût n'eût atteint ceux dont je parle, il aurait, depuis longtemps, glacé le courage des amis de la Pologne. Quel moyen de défendre une cause qui se déchire elle-même, et de rester fidèle à un peuple qui trahit le premier ses destins? Le silence, la mésestime, l'abandon se feraient partout sentir en Europe autour des restes déshonorés de cette immense ruine ; et ceux-là seuls oseraient parler encore, qui,

aujourd'hui, nous contredisent et nous combattent.

La nation polonaise ne connaîtra point un si grand malheur.

Polonais! celui qui vient de parler s'est montré plus que jamais un ami de votre cause; car apercevant devant vous l'écueil, il vous l'a courageusement signalé.

Dieu merci, la nation entière peut échapper à ce péril; et il dépend de chacun de vous cette fois de sauver la patrie. Que chacun veille sur son âme pour l'élever au-dessus des froides régions de l'égoïsme, de l'indifférence, des souvenirs amers, des vains regrets! Que chacun, dans le silence intérieur, fasse ce sacrifice à la croix du Christ et à l'avenir de la Pologne! Que chacun décide, à

part soi, le pardon, l'oubli des contradictions, le silence au lieu des reproches, la paix absolue, la concorde et l'union à tout prix! Sortez de ce colloque intérieur déterminés à la paix fraternelle, et ne vous souvenant que d'une seule chose : la charité!

Alors vous serez vraiment des chrétiens, et vraiment aussi des patriotes!

Alors vous serez forts, et consolés dans vos souffrances; car qu'y a-t-il de plus douloureux que la haine, et de plus doux que l'amour entre ceux qui souffrent?

Alors vous recevrez et vous donnerez de grandes consolations; et vous partagerez entre frères ce trésor de l'espérance qui transfigure jusqu'à l'excès du malheur!

Alors, le regard des hommes se reposera sur vous avec respect; et l'on dira : Voilà des citoyens dignes de vivre en paix sur le sol libre d'un grand pays.

Alors, Dieu bénissant vos revers, la terrible épreuve que vous traversez en ce moment peut se changer en profit, et en forces nouvelles pour votre union nationale : car s'il n'est rien de plus fatal aux hommes que la discorde dans le malheur, il n'y a point, entre nobles âmes, de lien plus fort sur la terre, que l'honneur d'avoir souffert ensemble, et en s'aimant, pour la justice et pour la liberté.

LE PSAUME DE LA POLOGNE.

———

Super flumina Babylonis...

On me demande une parole d'adieu, un hommage suprême, comme un dernier salut sur la tombe de leurs soldats martyrs.

J'accepte l'honneur qui m'est offert.

Grande et chère Pologne! quand le monde entier, las de te voir sainte et juste, ensevelirait dans le silence ton héroïsme et tes malheurs, fidèles à notre destinée comme à la tienne, nous saurions élever jusqu'à la fin le cri de

notre douleur et de notre scandale.

Non! et je l'avouerai pour ma part, quand j'ai commencé à parler de toi, et que tant de jeunes, fières et nobles âmes répondaient par des acclamations à ma parole; quand nous te suivions d'un regard plein d'angoisses et de désirs sur tes champs de bataille; quand toutes nos feuilles publiques, toutes nos tribunes, toutes nos chaires sacrées retentissaient de ton nom, et que la parole même des plus puissants souverains semblait prendre devant l'histoire l'engagement de te secourir, alors, non, jamais je n'aurais cru à ce qu'il faut voir et subir maintenant. — Qui parle de toi ? qui s'occupe de toi ? qui se demande ce que sont devenus tes bataillons? qui pense à tes exilés, à tes bles-

sés, à tes pauvres?... Tes pauvres! hier riches et grands seigneurs, réduits aujourd'hui à recevoir, à cinq cents lieues de leurs domaines incendiés, le morceau de pain que leur tend une pitié distraite! Qui sait seulement qu'en cette heure même quelques prêtres généreux[1], dans un coin de Paris, recueillent tes malheureux enfants, et empêchent de mourir de faim ces héros que toute l'Europe acclamait hier, quand sur eux planaient encore les espérances de la victoire? C'est à ce phénomène d'oubli, à cette audace du silence, à cet abandon païen des vaincus que nous ne pouvions croire alors, et que nous refusons maintenant de nous résigner, nous Français

[1] Les prêtres de l'Oratoire, fondateurs et directeurs de l'*Œuvre du catholicisme en Pologne*.

en France; et c'est de ce sommeil inepte et malsain que nous voudrions tirer quelques âmes dignes d'être éveillées devant le plus auguste malheur que Dieu ait offert depuis des siècles à la vénération des hommes.

Mais comment parler? que dire qui n'ait été dit, et ne soulève aujourd'hui cette espèce d'impatience blasée qui refuse de s'intéresser encore à un crime trop connu? Comment émouvoir les cœurs, — et il le faut cependant, car si l'heure est passée où nous pouvions secourir ces grands chrétiens sur leurs champs de bataille, l'heure est venue de les accueillir après leurs revers, et de leur donner ce que l'homme antique ne refusait point aux suppliants : le pain et le feu? Que dire enfin à ces glorieux vain-

cus? Comment relever leur âme? comment témoigner assez de respect pour leurs malheurs? Quelle langue leur parler, qui ne rappelle ni les vaines promesses dont nous avons trop enivré leur courage, ni les plaintes plus vaines encore de ceux qui prédisent une fois de plus la fin de la Pologne?

Tandis que, sans espérance, je cherchais ce langage, digne de consoler un peuple de martyrs, je me suis rappelé qu'Israël captif avait laissé le témoignage de ses douleurs, mais aussi de son indestructible espoir dans un chant immortel. J'ai récité ce chant, et chaque mot du psaume antique m'a paru plein d'une opportunité saisissante pour le nouvel Israël, qui, lui aussi, pleure mais n'oubliera pas sa Jérusalem! Eh bien,

relisons le vieux psaume ; et à l'exemple des Pères, qui l'ont fait cent fois, appliquons aux malheurs qui nous entourent la plainte du chant éternel. C'est la seule forme dans laquelle, pour ma part, j'oserai toucher encore à cette infortune trop grande ; et peut-être un rayon de courage et de consolation, échappé de la page sacrée, viendra-t-il illuminer quelque noble front surchargé de tristesse, d'abattement et de regrets.

Trois sentiments sont tour à tour exprimés dans le cantique de la captivité d'Israël : la douleur de l'exil, l'amour de Jérusalem, l'espérance dans l'avenir. Je reprends ces trois sentiments, et je veux les méditer avec nos frères de Pologne.

Je dirai leurs tristesses d'exil ; je dirai

les joies de leur amour national ; je parlerai enfin de l'avenir.

I.

Super flumina Babylonis. — Les fleuves de Babylone... les fleuves étrangers... les fleuves qui n'arrosent pas la terre natale... les fleuves dont les échos redisent des mots inconnus... O fleuves amers !

Il est si doux, dans les jours heureux, assis sur la rive d'une onde aimée, de saluer d'un sourire confiant le flot qui s'éloigne, et de comparer à sa fuite l'oubli des maux qui semblent s'envoler de l'âme ! Hélas ! c'est encore l'oubli que

l'exilé rencontre sur la rive étrangère; mais c'est l'oubli cruel, c'est la distraction de l'égoïsme, c'est la légèreté du bonheur qui n'a pas le temps de s'arrêter dans sa course, pour comprendre qu'on souffre à côté de lui.

Que Dieu te soutienne, noble exilé, qui, cet hiver, promèneras dans notre grande ville, à travers l'étourdissant éclat de son luxe et l'insolente élégance de ses plaisirs, une âme obsédée d'ombres funèbres et des dernières images de la justice égorgée! Je compatis à ta souffrance! je voudrais te reconnaître dans la foule et te serrer la main. Ferme les yeux, et ne t'irrite pas d'entendre parler de tout l'univers sans qu'il soit question de toi! Tout ce peuple qui ne sait plus prononcer ton nom n'avait, hier en-

coré, que toi sur les lèvres; et si la Providence ramène un rayon de soleil dans tes destins, tout ce peuple te reviendra! Porte maintenant en chrétien, c'est-à-dire sans mépris et sans colère, le poids de l'oubli; songe que les ondes du fleuve succèdent aux ondes, et que la couleur des flots est moins inconstante que la destinée des hommes!

Super flumina!... Mais je prévois une douleur plus poignante que celle même de l'oubli, et Babylone ne la ménage pas aux vaincus : c'est l'indifférence à l'endroit de la justice. Je ne m'étonne point de cette indifférence : Babylone est dans les plaisirs. Ne dérangez point ses guirlandes de fleurs; ne troublez pas ses fêtes; ne lui parlez point de s'armer pour la justice : elle est dans les mains

de ses esclaves occupées à répandre sur son corps des parfums précieux. Ne lui parlez point de la plus sainte des guerres : elle ne pense qu'à voir s'augmenter son or, et à y puiser chaque jour le raffinement de voluptés nouvelles.

Regardez cet homme, étendu sur un sofa, dans le coin de ce palais. On dit que son influence est grande, et que, de sa parole, dépendra le sort de la justice. Son visage est nourri, luisant, parfumé : nul ne pourrait dire son âge. Il attend l'heure d'entrer dans une assemblée politique. Il paraît dormir, et il ne s'éveillera guère plus pour traiter les affaires du monde. Il vient de passer trois nuits sans sommeil. De temps en temps un sourire étrange fait frissonner ses lèvres.

Cependant on l'entraîne vers l'assemblée ; on parle, on dispute. Lui, a oublié des papiers d'État, mais il ouvre un écrin et il considère un collier de perles ; et pendant que se règle la vie ou la mort d'un peuple, il regarde à sa montre et s'impatiente. Celle qui l'attend dans son carrosse trouve, elle aussi, trop longues les affaires publiques. Elle se console en pensant qu'elle est, depuis quinze jours, une puissance politique ; et elle plonge, pour se distraire, ses doigts chargés d'or dans le portefeuille d'un homme d'État. — Voilà pourquoi Babylone ne s'occupe guère de connaître le juste et l'injuste.

Porte encore, noble victime, le poids de cette indifférence ; porte le, puisque Dieu le veut ; mais je ne te demande

point cette fois de le faire sans irritation et sans dégoût. Il est, je le sais, insupportable d'entendre couvrir d'un grand langage, et cacher sous des raisons d'État, la défaillance secrète de cœurs corrompus qui veulent jouir, et n'être point troublés dans leurs festins. Sache seulement que, Dieu merci, ceux-là ne sont pas seuls dans le monde, et qu'il en est d'autres qui gardent fidèlement l'horreur de l'injustice, et le don de souffrir devant le scandale hideux de ses réussites.

Super flumina Babylonis... Je connais une autre amertume des fleuves de l'exil; mais qu'elle est cruelle! L'exilé peut s'écrier ici avec le Prophète : « Voilà, dans la paix que vous m'avez faite, l'amertume la plus amère : *Ecce*

in pace amaritudo mea amarissima[1] *!* » C'est la calomnie ; c'est l'outrage ajouté à l'oubli et à l'indifférence pour la justice. Tout cela est logique, tout cela s'enchaîne bien. L'injustice veut justifier ses violences en avilissant sa victime, et ceux qui ont trahi la cause du droit accepteront la calomnie pour justifier leur trahison. Tout cela devait se prévoir, et se trouvait par avance dans les instincts du cœur humain corrompu ; car enfin, si hautain et si violent que soit le persécuteur, il sent le besoin de calmer un peu la raison publique qui l'entoure, et de fournir au moins à ses complices ou à ses complaisants des fantômes de raisons pour les maintenir dans la fidélité de son service. — « Qu'est-ce

[1] Isaïe, XXXVIII, 17.

que ce peuple polonais? Peuple de révoltés et de turbulents! peuple ingouvernable, même par lui-même, et plus divisé dans son propre sein qu'il n'est impatient du joug étranger; voisin incommode, qui força la grande Catherine d'intervenir dans ses affaires, pour assurer la paix du monde; peuple impatient de toute loi, et toujours en discordes; et qui, trois ou quatre fois en moins d'un siècle, a remis en question la paix de toute l'Europe; peuple de révolutionnaires, qui s'est trouvé là dans toutes les mauvaises heures des nations depuis cinquante ans, prêt à offrir à toutes les insurrections le secours de ses rancunes et de ses colères inoccupées. Peuple léger, libertin et corrompu, atteint d'un mépris séculaire pour le lien sacré du

mariage, ainsi que cela est raconté dans les histoires, et se trouve même dans certains dictionnaires au mot *Pologne* ou *Polonais*. Hommes et femmes d'une nature dangereuse, séduisante, à la fois entraînante et faible, qui ont porté dans le monde l'exemple détestable de leurs troubles, de leurs passions et de leurs désordres... Telle est la Pologne! »

— Vous qui venez d'entendre ces dernières paroles, froidement prononcées sur des tombes de martyrs, avez-vous rencontré sur votre route ce que l'Évangile appelle un pharisien? Il y en a de plusieurs sortes; il y a le pharisien de la religion; il y a le pharisien de l'honneur; il y a le pharisien de la politique: et il n'est pas impossible que les trois se trouvent en un seul. Au lieu de répon-

dre à ce personnage, — car c'est lui qui vient de parler, — je vous propose, lecteur, de le regarder de près quelques instants. Le pharisien de la politique moderne est un homme solennel, majestueux, grave et digne. Tout ce qui offense la lettre, la dernière lettre, le révolte; et tout ce qui dérange je ne sais quelle inerte production, muette et laide, qu'il appelle l'*ordre*, lui paraît un crime. Quand il entend parler d'un peuple faible, cet homme fronce le sourcil; il pense aussitôt que les faibles sont mécontents, les mécontents agités, les agités dangereux, et les êtres dangereux bons à lapider. Mais, au fond, tout ce qu'il ne comprend pas lui paraît mériter le même châtiment. Correct dans l'austérité, aux heures officielles, il possède

alors des vertus très-apparentes, et, pour ainsi dire, énormes. Il a moins d'esprit, caché ou apparent; mais l'étroitesse de sa pensée lui donne l'avantage d'une roideur inflexible dans ses jugements. Il y est trop pauvre pour y pouvoir hésiter; et, n'ayant jamais qu'une seule idée à la fois, il est indomptable à la soutenir. Cette sûreté de vues et cette netteté de décision l'enchantent, et il s'admire. Heureux déjà de se sentir, par les vertus morales, supérieur au reste des hommes, il arrive à comprendre en outre qu'il est leur maître par l'intelligence, et pendant qu'il le croit en lui-même, il l'impose autour de soi par sa grande mine.

L'injustice ne saurait chercher dans le monde de plus utile ni de plus fidèle allié. Cet homme grave, une fois saisi

par une formule dans son petit esprit, et flatté par une génuflexion dans son incommensurable orgueil, cet homme grave ne bronche plus, et répète la seule idée qu'il possède, avec toute la supériorité qui lui appartient. Mettez-le dans la magistrature, dans la presse, dans les emplois politiques, il est bon partout. C'est lui qui dit gravement les inepties cruelles, les mensonges diplomatiques, les banalités sanglantes. Nul ne l'égale pour mettre un air de vertu dans une bassesse, et de solennité dans une infamie. Cet homme est inexorable pour les vaincus... Ne craignez rien... il sait se défier du cœur dans les affaires, et ne pas s'attendrir comme les femmes et les poëtes dans ses jugements politiques. Aussi donne-t-il au persécuteur le con-

seil prévu de ne jamais se relâcher dans ses poursuites. C'est cet homme qui, tout à l'heure, jugeait devant nous la Pologne; c'est de lui que Jésus a dit, prévoyant le rôle qu'il remplirait partout dans la suite des siècles : Race de vipères! *Progenies viperarum*[1].

Supporte, noble exilé, la race des vipères; supporte l'orgueil des pharisiens, et les lâches et ineptes jugements qu'ils prononceront sur toi! Supporte les calomnies de l'injustice, ses perfidies, ses précautions, ses lâchetés, et le succès apparent de ses vils efforts pour ternir ton caractère et ta gloire. Songe que la croix toute seule eût été trop peu de chose pour l'amour du Christ qui voulait souffrir pour nous, et qu'il l'a revêtue d'op-

[1] Matth. XII, 34.

probres avant de l'inonder de son sang. Considère Jésus calomnié par l'ignoble vertu des pharisiens, avant de rendre le dernier soupir; et sois sûr que la froide et impitoyable attitude de ces faux sages lui fut plus douloureuse que les verges de la flagellation et les soufflets des soldats. — Ah! la calomnie après le malheur! Je comprends que cette douleur est si grande, et qu'elle soulève dans le cœur des flots si brûlants de dégoût et de mépris, que je ne puis cette fois la calmer qu'en la jetant au pied de la croix. Sois un homme pour supporter l'oubli; sois un chrétien pour supporter l'indifférence à l'endroit de la justice; sois un saint pour supporter la calomnie dans la persécution, et pardonnons à la race des vipères!

Super flumina Babylonis... fleuves étrangers, rivages déserts, flots amers d'oubli, d'indifférence et de calomnie: *illic sedimus*, c'est donc près de vous que s'arrêtèrent nos pas! — *sedimus :* nous nous sommes assis, dit le texte : et je comprends encore dans ce mot une poignante douleur.

Combien de fois, et avec quelle éloquence m'a-t-elle été confiée cette nouvelle douleur! Combien de fois ai-je entendu l'un de ces patriotes désarmés me dire, en me racontant ses durs combats : C'était bien, alors! nous avions l'âme pleine d'espoir, et, dans les jours mauvais, l'action et le péril soutenaient l'ardeur. On souffrait; mais on sentait que la souffrance prouvait l'amour, et qu'il pouvait amener son triomphe. Les ha-

sards périlleux occupent et portent le cœur. Il faut penser vite, décider promptement, agir comme on décide, et tout à coup tout changer, selon le caprice et l'humeur des batailles. Il y a l'entraînement du combat, la fraternité du compagnon de guerre, les épisodes de chaque engagement, les mâles récits, et parfois les héroïques gaietés du bivouac. O forêts où nous cachions, la nuit, les feux de nos petits bataillons; bois obscurs de vieux chênes et de pins chargés de neige, où, le soleil couché, l'ennemi n'osait plus nous suivre; collines du pays, dont les haies vives et les bosquets touffus cachaient leurs défenseurs; nuits obscures qui protégiez nos retraites; clartés de l'aube qui éclairiez nos retours soudains; terre de la patrie à laquelle

nous donnions sans regret nos sueurs, notre sang et nos larmes! où êtes-vous? Je ne vous vois plus; assis à un foyer vulgaire, inutile et désarmé, il ne me reste plus qu'à me coucher dans mon impuissance : *Illic sedimus*, et à pleurer en me souvenant de la patrie : *Et flevimus quum recordaremur Sion!*

Flevimus... les larmes! — Il y a quelque chose de sacré dans les larmes de l'homme; et je plains, avec un peu d'horreur, celui qui peut, sans trouble, voir un homme pleurer. Je sais qu'il y a les larmes de la faiblesse, et de ces vains attendrissements, qui méritent le blâme plus que le respect. Je connais ces larmes; et, elles-mêmes, je les crains encore. Mais les larmes des forts! les larmes des douleurs viriles! les larmes du patriote

exilé! les larmes du guerrier vaincu! Qu'elles sont terribles à voir, et qu'elles ont sur le cœur une étrange puissance! Cette puissance, elles l'ont encore, et n'en doutez pas, sur le cœur même de Dieu, quand elles coulent pour la justice! Mais pourquoi vous oublierais-je, larmes des mères, des épouses, des sœurs, des fiancées, et de tous ces cœurs tendres et forts qui ont donné à la sainte cause de la justice mille fois plus qu'eux-mêmes, et auxquels il ne reste plus qu'un amour crucifié dans un souvenir sanglant: *Amor crucifixus?* Que vous me semblez puissantes, larmes de l'amour déchiré, pour porter dans le cœur de Dieu les plaintes suprêmes de la justice; et que vous êtes effrayantes pour le persécuteur! Croit-on que ce soit peu

de chose que de mettre contre soi des larmes humaines? O vous tous qui faites pleurer, prenez garde!... Vous triomphez, vous êtes forts, vous êtes armés de raisonnements et bardés de sophismes, comme les forts d'autrefois étaient bardés de fer, et vous dites : Qu'est-ce que je crains? ils pleurent, et si je ne les réduis pas à se soumettre, ma vengeance, du moins, aura bu leurs larmes! » — Prenez garde! Savez-vous ce que l'Apocalypse appelle « le vin de la colère de Dieu, dans le calice de la colère de Dieu..., *de vino iræ Dei,... in calice iræ Dei*[1]? » Croyez-le, c'est un vin fait de sang et de larmes. Il s'échappe du pressoir où les forts foulent aux pieds le droit des faibles, où les âmes justes, où

[1] Apoc., XIV, 10.

les âmes sœurs, où les cœurs droits souffrent violence. Dieu les recueille dans des vases terribles, « *in vasa iræ suæ*[1]. » Un jour vient où la mesure est pleine. Une dernière larme fait déborder le vase : alors retentit la parole du Seigneur à ses anges : « Allez, et répandez sur la terre la colère de Dieu : *Effundite phialas iræ Dei super terram*[2]. » Et bienheureux celui que ne poursuit pas ce torrent vengeur !

Mais entendons les dernières plaintes d'Israël captif. Il chante ainsi : « Aux saules du chemin, sur les rives de l'exil, nous avons suspendu nos lyres, parce que ceux qui nous conduisaient captifs nous demandaient les chants de la pa-

[1] Jérém., I, 24.
[2] Apoc., XVI, 1.

trie; et ceux qui nous arrachaient à la patrie disaient : « Chantez-nous les hymnes des fêtes de Sion. Mais comment pourrions-nous chanter les chants du Seigneur sur la terre étrangère? — *In salicibus... suspendimus organa nostra. Quomodo cantabimus canticum Domini?* » — C'est le deuil d'Israël; c'est le silence d'un peuple qui honore son malheur; c'est l'horreur d'un plaisir goûté loin de Jérusalem.

Nous l'avons retrouvée, cette tristesse d'Israël, dans le cœur de la noble et admirable nation, qu'un noble et admirable cœur a nommé « *une nation en deuil*[1]. » Elle a fait taire ses chants, elle a cessé ses fêtes; les femmes ont pris le deuil,

[1] Voy. *Une nation en deuil*, par M. le comte de Montalembert.

et le persécuteur s'est trouvé aux prises avec un ennemi nouveau et insaisissable : la tristesse; non la tristesse de l'abattement, mais la tristesse fière et intrépide; celle qui par son silence parle, et par son immobilité agit. Que n'a-t-il pas tenté pour vaincre cet insupportable fantôme, et arracher un sourire à ce spectre? Il a organisé des fêtes; il a multiplié les plaisirs; il a fait appel à toutes les séductions, des plus délicates aux plus viles. Il a invité les vaincus à ses fêtes : les vaincus ont refusé de venir; il leur a ordonné de venir, ils n'ont point paru. Il a fait connaître à des femmes que, si elles se montraient une seule fois au bal, elles auraient la grâce de leur mari : une d'elles y est allée... c'était à Grodno. Entrée dans la salle du bal, elle croyait

avoir tout fait : ordre lui est donné de danser, si elle veut le salut de celui qu'elle aime : *Hymnum cantate nobis!* La tristesse est devenue le grand conspirateur qu'il a fallu surveiller partout, poursuivre partout, mais que, nulle part, on n'a pu réduire[1]. A bout de ressources, on a voulu déshonorer ce deuil inflexible, et l'on a jeté sur les épaules des dernières des courtisanes les voiles funèbres de la nation. Vain et abject outrage! Le cœur ne s'y trompera pas! On ne déshonore pas comme on veut la sainte affliction de l'amour. Elle porte en soi-même la défense de son honneur et de sa touchante dignité.

Si j'osais, appuyé sur les exèmples de

[1] Voy. Note 12.

la nation, adresser la parole aux jeunes Polonais qui devront vivre dans l'exil, je leur dirais : Persistez dans cette attitude sévère d'un peuple qui souffre, qui combat et qui attend. Prenez garde au plaisir. Défiez-vous de ceux qui vous l'offriront, et défiez-vous de vous-mêmes. Craignez le plaisir, de tout temps le premier ministre des tyrannies. Pourquoi vous citerais-je tant d'exemples des histoires sacrées ou profanes, où l'on voit l'âme des peuples dissoute par la mollesse et la volupté? Regardez autour de vous, et comprenez. Je ne saurais vous offrir un plus frappant exemple que vous-mêmes. Vous rappelez-vous ce général Bibikoff, gouverneur de l'Université de Kiew, qui vous laissait comme mot d'ordre cette seule parole : « Mes-

sieurs, *amusez-vous*[1]! » Méditez ce mot, jeunes Polonais, car il est profond. Pour moi, j'y vois le chef-d'œuvre de vos ennemis. Si, au lieu d'une jeunesse chaste, ardente, passionnée pour les souvenirs de ses pères et les saintes traditions nationales, ils pouvaient bientôt ne plus avoir devant eux que des troupeaux de libertins fatigués et stupéfiés, je vous assure qu'ils parleraient avec plus de confiance de la pacification de la Pologne. Mais, par bonheur, ceci vous regarde, Polonais; et après ce que vous avez su faire pour la justice, on a le droit de compter sur vous. Sachez donc, partout où vous êtes, porter avec honneur le deuil de votre grande patrie. Faites-le respecter autour

[1] *L'Église catholique en Pologne,* par le P. Lescœur, de l'Oratoire, p. 102. — Voy. la Note 13.

de vous. Vos ennemis vous accusent d'être une nation légère, entraînée, comme le sont les faibles âmes, par les premiers frémissements du plaisir, et incapables de résister à un chant de fête. Étonnez-les par la gravité de votre vie. D'ailleurs, je le sais, le conseil que je vous adresse en ce moment a été deviné par votre instinct national ; et les provocations de vos corrupteurs officiels, leurs efforts pour vous ensevelir dans les accablements du libertinage ont soulevé parmi vous un admirable mouvement de révolte. Maintenez ce mouvement : c'est la révolte de la liberté de votre âme, qui défend, dans sa pureté, le trésor des pensées viriles, des sages audaces et des forces nécessaires à l'exécution de tout grand dessein !

II.

Jusqu'à ce moment, chers exilés, je n'ai parlé que de vos douleurs. Mais je serais injuste et aveugle si je ne disais rien de vos consolations. Dieu en a donné de grandes à votre destinée austère : il n'y a point de martyre qui n'ait ses joies.

Le chant d'Israël m'avertit que tout n'est point désespoir dans la captivité. Tout à coup, du sein de sa tristesse, et comme à travers ses voiles funèbres, le grand captif pousse un cri d'amour, fort, ardent, passionné. Il a vu dans ses rêves

sa Jérusalem. A cette vue, il a oublié toutes ses douleurs ; il ne sent plus ses chaînes, il ne sait plus s'il erre sur les rivages de Babylone, il oublie le joug chaldéen ; Jérusalem, Jérusalem ! voilà tout son souvenir, et il n'y a plus rien dans son âme que l'immortelle joie d'un si grand amour.

Écoutez-le : « Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite tombe oubliée de moi ! Que ma langue se glace dans ma bouche, si ton souvenir pâlit dans mon cœur ; si je ne sais plus trouver dans Jérusalem la source de toutes mes joies ! — *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui; si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* » Voilà tes joies, cher exilé ; voilà ta vie, ton activité, ton travail, tes es-

pérances, ce qui doit diriger tous tes efforts, occuper les heures de tous tes jours, remplir ton âme : en un mot voilà l'objet de ton amour. Israël disait : *Jérusalem!* du même cœur et avec la même foi, dis : *Varsovie!*

De quoi te parlerais-je après cela ? Je ne sais plus plaindre celui qui aime. Vous dites qu'il souffre ? Je réponds qu'il aime : et ce seul mot est plein de souveraines consolations. C'est le secret de ces joies étranges, et de ces allégresses ineffables que l'on rencontre dans l'âme des persécutés ; et de ces incomparables bonheurs qu'a ressentis en lui-même quiconque a eu l'honneur de souffrir pour une grande cause.

Pour l'honneur de l'âme humaine, et en actions de grâces à Dieu, son créateur

et son soutien, je veux redire ici quelques-unes de ces divines joies.

La première joie du persécuté, c'est que l'âme, fille de Dieu, est, de sa nature, libre; et non-seulement libre au dedans d'une sainte liberté intérieure qui la rend inaccessible à toutes les violences, mais libre au dehors, et douée par avance de quelque commencement de l'agilité angélique.

Veut-on me permettre d'introduire une formule qui précisera ma pensée? Je dis : *l'âme est.* Je dis ènsuite : *l'âme passe.* Si tous n'avaient pas compris, j'expliquerai ma pensée; mais si le persécuteur m'a entendu, j'affirme qu'il sait déjà ce que je veux dire.

D'abord *l'âme est.* Elle est insaisissable, imprenable, irréductible. Elle est,

et elle défie toutes les forces de l'univers. Elle est secrète. Elle, si maîtresse du corps pour parler, elle a sur lui un empire plus souverain, s'il est possible, pour s'envelopper de silence. Elle a ses desseins, elle a son secret, elle se tait, et nulle personne au monde ne peut lui arracher un signe. Ces yeux si expressifs sauront éteindre leur flamme, et ne plus montrer qu'une vague indifférence ; ces lèvres, tout à l'heure brûlantes d'éloquence, savent s'enchaîner elles-mêmes, et demeurer souriantes dans des silences terribles, « *conticescit et timetur*[1]. » Ce corps tout entier se conforme en esclave à la volonté de son immortelle maîtresse, et se plie à tout cacher et à tout envelopper comme d'un rempart. Ainsi retirée

[1] Saint Ambroise.

dans ses hautes et inaccessibles retraites, l'âme libre attend. Qu'importent vos triomphes du dehors? Un jour les apporte et un jour les anéantit. Vous faites de l'exil? on en reviendra. — Vous faites du silence forcé? on parlera plus tard. — Vous faites de la violence? la violence fortifie la victime. — Vous faites de la calomnie? on ne vous croit plus. — C'est l'âme qu'il faudrait atteindre, saisir, étouffer, déprimer, comprimer... ô triomphes! — Mais, ô défaite éternelle! rien et rien n'est ici possible au persécuteur. Il a réuni des armées; il a des lieutenants fameux; il a des trésors; il a des armes nouvelles et terribles : une seule âme l'arrête, et tout est dit. C'est peut-être l'âme d'un enfant, l'âme d'une jeune fille... Que faire? Cette

âme veut se taire : comment la faire parler? Cette âme veut parler : comment s'assurer de son silence? Pauvre persécuteur, tu me fais pitié, et j'ai compassion de toi. Que faire? Réfléchissons. Tu peux tuer cet enfant cent fois par heure : mais tu ne peux toucher à son âme. Un seul mot qu'elle te refuse, tu ne peux l'avoir; et un mot qu'elle veut dire en mourant, tu ne peux l'étouffer. Tu ne peux l'empêcher de léguer à ses frères, dans son dernier soupir, un amour triomphant, et de s'écrier une dernière fois sous le glaive : Vive ma patrie!

L'âme est, et je dis aussi *l'âme passe;* et vous ne l'arrêtez pas. Elle passe. C'est la grande joie préparée par Dieu aux persécutés. Comment arrêter l'ange dans son vol? Où est-il? Et si vous avez cru

l'apercevoir aujourd'hui, où sera-t-il demain ? Comment saisir ce subtil et incorporel messager ? Toutes les gardes et toutes les sentinelles du monde y perdent leurs soins. Elles veillent, mais c'est fait : l'âme a passé!

Tu me demandes, ô persécuteur, les secrets de cet invincible passage. Pourquoi te les dirais-je? Mais pourquoi les tairais-je aussi? car c'est ici que tu ne peux rien, rien voir et rien saisir.

C'est un regard, un signe, un mot, un mouvement, un souffle, une ombre. C'est moins encore... ouvrez les yeux... étendez les bras... Que tenez-vous? — Rien. — L'âme a passé!

Que veux-tu faire, ô persécuteur? — Je veux que Silvio et Oroboni ne soient plus rien l'un pour l'autre. — Quels

moyens as-tu de les séparer? — J'ai de triples murailles, des palissades, des portes de fer, des verrous, des régiments de sbires et une armée de trois cent mille hommes à mettre en sentinelle. — C'est bon, tiens ferme et veille. — Dix ans s'écoulent. Où en es-tu de ton œuvre? — Un signe, un chant, un cri, une larme, une miette de papier dans une miette de pain, un mot transmis par un enfant, deux ou trois points tracés sur un lambeau, avec le sang, à l'aide d'une épingle, ont entretenu pendant dix années l'amitié des deux grands patriotes. Un jour, que personne n'a prévu, deux portes se sont trouvées ouvertes, un gardien distrait, une sentinelle écartée... Oroboni et Silvio sont tombés dans les bras l'un de l'autre, et le ravissement des larmes d'une

tendresse grandie dans le malheur a effacé dix années de Spielberg ! — l'âme a passé.

C'est la grande histoire des âmes séparées par la persécution : c'est leur victoire ! Elles ont reçu de Dieu, leur père, contre l'excès du malheur, le don d'enfermer dans un témoignage insaisissable, impalpable, imperceptible, l'expression immortelle de tout elles-mêmes, et de pouvoir tout se dire et tout se donner dans une forme qui n'est plus de la terre, et que pourraient seuls saisir au passage les anges de Dieu !

L'âme passe. — Elle passe en ce moment, la grande âme polonaise, elle passe, et je le sais, le long des steppes glacées de la Sibérie ; elle descend des déserts asiatiques ; elle suit cette longue et

funèbre route de huit cents lieues, bordée de colonies exilées; elle recueille au passage les larmes des mères, les espérances des fils, les encouragements, les souvenirs, les tendres prières, un mot, une recommandation, une nouvelle désirée, un nom, un serment: elle arrive jusqu'à notre Europe. Les anges de Dieu la portent. Elle va consoler dans leurs refuges des cœurs fraternels, et entretenir en eux cette flamme de l'espoir, le suprême trésor des vaincus.

Bénissez Dieu, chers exilés, d'avoir fait l'âme de l'homme si grande, si pénétrante et si libre; et profitez de cette liberté pour recommencer sans relâche les affaires de la justice. Jouissez aussi des admirables consolations que cette liberté vous apporte. Elles sont admira-

bles, en effet, et vous ne saviez pas vous-mêmes, avant de l'avoir éprouvé, ce que peut le cœur de l'homme à travers le temps et l'espace. Qu'importe le signe où l'âme s'est cachée pour traverser les déserts et arriver jusqu'à vous? L'écriture était brève : j'en conviens; la parole a été transmise à la hâte : je le sais; c'est un signe tracé la nuit, c'est un nom, un mot, une paille brisée, un grain de poudre... Celui qui les a reçus à huit cents lieues de distance en pleurera longtemps de bonheur! Le signe était petit, mais l'âme était grande : et c'est l'âme qui a passé!

Je vous demande de bénir Dieu pour une autre joie qu'il vous donne; joie d'exil, mais grande encore, et trop présente à vos âmes, chers Polonais, pour

que je doive en dire plus d'une parole : c'est la joie de trouver sur les rives étrangères un grand nombre de cœurs prêts à partager vos souffrances, et qui, depuis longtemps, luttent et espèrent avec vous. J'ai parlé des amertumes des fleuves de l'exil... Laissez-moi ne pas oublier la consolation des sympathies profondes, et de cette réelle fraternité d'espérances qui vous accueille parmi nous, et ne vous manquera pas. Si je regarde notre France, je n'y connais point une voix libre, noble et éloquente qui n'ait parlé pour vous. Rien n'a manqué à l'éclat de votre cause, rien : pas même l'honneur d'avoir été combattue par ceux dont il aurait fallu regretter l'alliance. La France a deux épées : l'épée de la parole et l'épée des batailles; l'épée de Mirabeau et l'épée d'Austerlitz.

S'il lui était donné d'unir souvent ces deux glaives, dans le même moment, pour la défense de la justice, ma patrie serait trop grande dans le monde, et sa gloire dépasserait sans doute les limites des choses humaines. L'épée de Sébastopol et de Solférino n'a point encore brillé dans les champs qui verront votre délivrance : qu'il soit permis à un Français qui aime l'histoire de la France, et brûle de jalousie pour sa grandeur, de croire qu'hier la fortune s'était offerte, et de craindre que sa patrie n'ait manqué, cette fois, à l'heure de la Providence. Mais, Dieu merci, l'heure de traiter dans le monde les affaires de la justice revient souvent dans l'histoire de cette chère France, et, malgré tout, j'ai foi dans l'avenir[1].

[1] Voy. la Note 14.

Je ne rappellerai plus qu'une seule de vos joies, chers exilés. Si élevée qu'elle soit, j'espère qu'elle soutient beaucoup d'entre vous ; et je demande à Dieu de la faire assez grande pour compenser au centuple les amertumes de l'heure présente. Serai-je compris de tous dans ce que je vais dire? Je veux parler de la joie du sacrifice, et de la convenance éternelle que Dieu a faite entre les grandes âmes et les grandes épreuves. Il semble, en effet, qu'elles soient préparées l'une pour l'autre, qu'elles s'attendent, qu'elles se reconnaissent. M. de Chateaubriand a écrit : « Il n'y a d'affreux que le commencement du malheur; au comble de l'adversité, l'âme rencontre des régions tranquilles et sereines. » — Plaise à Dieu que vous ayez décou-

vert ces saintes régions, et que vous sachiez goûter, avec l'élévation que la religion met dans l'homme, la douceur de cette paix qui vient aux chrétiens de la croix, et qui repose l'âme dans une sérénité inaccessible. N'eussions-nous pas constamment sous les yeux le modèle de la justice crucifiée, n'eussions-nous pas l'honneur de l'adorer tous les jours, il y aurait déjà, pour les nobles cœurs, une sorte de fière jouissance à supporter un malheur qui passe l'ordinaire, et à sentir sur son front la couronne d'une infortune de choix. Mais nous, qui avons reçu Jésus-Christ, nous devons plus et mieux comprendre; entrer plus avant dans l'intelligence du sacrifice; nous réjouir d'appartenir à la race des hommes qui souffrent et meurent avec Jésus pour

enfanter la liberté du monde; tenir à honneur de fournir à la terre notre part de la divine immolation.

Polonais, bénissez donc encore notre grand Dieu de vous avoir fait, dans le monde, les victimes et non les bourreaux de la justice : et portez avec un saint orgueil et une intime joie les stigmates de votre martyre national!

III.

Achevons le cantique.

Israël a chanté ses douleurs d'exil; il a dit ses joies, contenues dans un seul mot : Jérusalem; il jette un dernier regard sur l'avenir, et parle hardiment de ses espérances.

Elles sont revêtues d'une expression terrible. Israël n'a pas reçu l'Évangile; il a entendu dire par ses pères : « Œil pour œil, dent pour dent; » et ce précepte des vengeances intimes, il l'applique sans trembler à toute la vengeance d'un peuple: « Seigneur, s'écrie-t-il, souviens-toi de ceux qui ont crié : la mort! la mort! détruisons ce peuple jusque dans ses fondements! Ah! cruelle fille de Babylone! Bienheureux qui te rendra les maux que tu nous as fait souffrir! Bienheureux qui tiendra dans sa main tes petits enfants et les brisera contre la pierre! — *Beatus qui tenebit, et allidet parvulos tuos ad petram!* »

— Colère, colère de l'homme, qu'il est difficile de te chasser entièrement de son cœur! et que le spectacle des inso-

lences de l'injustice y allume des flammes soudaines et, ce semble, irrésistibles !

Que de fois, — dois-je l'avouer ? — en lisant les récits des insupportables outrages dont le despotisme russe, depuis près d'un siècle, accable la Pologne, que de fois j'ai senti cette vieille flamme de la vengeance antique courir dans mes veines, mon cœur battre, et mes lèvres répéter presque involontairement le cri d'Israël : « O Dieu, souviens-toi du persécuteur ! souviens-toi de ceux qui ont crié : la mort ! la mort ! Souviens-toi de celui qui a ordonné l'outrage, l'exil, le supplice... Souviens-toi des bêtes fauves qui ont exécuté les ordres : *Memor esto, Domine, filiorum Edom !* »

Et si j'ai ressenti la colère, moi, étran-

ger à ce peuple, quelles ardeurs doivent brûler le cœur des patriotes au souvenir de tant d'horreurs qu'il a fallu subir; mais que dis-je? devant le spectacle de ces horreurs persistantes et chaque jour renouvelées? Vais-je redire encore une fois les actes de ce martyre? Je l'ai fait ailleurs, et je ne le ferai plus. J'ai pour me taire plus d'une triste raison. Un grand nombre d'esprits, en ce temps, sont décidément victimes d'un abaissement morbide qui les rend indignes d'être émus, même par de tels récits; et c'est ajouter à leur dégradation que de leur proposer des sentiments dont ils sont devenus incapables. Et quant aux cœurs vivants, ils connaissent aussi bien que moi la suite de cette lamentable histoire. Taisons-nous donc sur l'hor-

rible amas de cruautés, de perfidies, d'hypocrisies, de corruption calculée, de mensonges, de férocité capricieuse, de lâcheté, de boue et de sang qui est là-bas, et qui se dresse devant l'Europe comme un immense remords, peut-être déjà comme une sérieuse menace.

Polonais! prenez votre cœur à deux mains, et au lieu de la colère païenne, et au lieu des appétits de la vengeance, jetez sur l'avenir un regard digne d'un peuple chrétien.

Vous auriez le droit de tenir à vos persécuteurs un langage terrible.

Vous pourriez dire au Maître partout présent, partout invoqué, mais partout et toujours insaisissable, qui gouverne toutes les Russies, et pouvait illustrer son règne d'une autre gloire que celle

des horreurs de Pologne, qu'il ne suffit pas, pour avoir les mains pures de sang, de fermer les yeux et les oreilles pendant un massacre, et de ne point entendre les cris des victimes. N'est-ce point Néron qui était délicat, et M. de Robespierre qui était sensible? Voilà une sorte de bonté qui ne trouve pas grâce devant Dieu. Dieu n'aime pas l'homme qui, par goût ou par faiblesse, s'est taché du sang de l'homme, et il le châtie selon son caractère. L'empereur Nicolas, le plus orgueilleux des souverains, a été frappé à l'heure la plus humiliée de l'histoire de son empire. De son lit de mort, il a pu voir tomber, avec les remparts de Sébastopol, le prestige de la puissance russe en Occident, et s'évanouir un à un les rêves de son immense orgueil. Mais comme

les grands ont plusieurs manières de contrarier la Providence, la Providence a plusieurs manières de les flageller... L'histoire a écrit hier la justice de Dieu, on peut croire qu'elle l'écrira demain.

Vous pourriez dire à cette aristocratie russe, j'entends celle que n'a point encore atteint le mouvement libéral, et qui s'est montrée, par aveuglement ou par bassesse, si implacable à votre égard, que le châtiment de Dieu la menace de près, dans une révolution sociale effrayante par les caractères qu'elle annonce; que les pillages des châteaux de la Lithuanie, et le partage des terres aux paysans, pourront bien s'étendre au-delà des domaines des victimes, et que le jour où cet incendie s'allumera aux torches des barbares,

habile et puissante est la main qui saura l'éteindre[1] !

Vous pourriez dire à vos ennemis que l'heure est proche peut-être, où les supplices qu'ils ont portés ou approuvés chez vous leur seront connus. Ces mères de famille, ces jeunes épouses, qui, dans le sein d'une superbe opulence, ont écouté, sans pleurer, ni frémir, ni demander grâce, le récit de vos excessives infortunes, sauront peut-être l'horreur de ces nuits d'épouvante où il faut voir une horde sauvage briser les portes d'un château, tout envahir, tout violenter jusqu'aux suprêmes insultes et à la mort, et porter la souillure de ses mains du cadavre du père au visage profané de la fille. Alors, devant les pleurs des en-

[1] Voy. la Note 15.

fants, et à l'aspect des blondes chevelures rougies et roidies dans le sang, elles se rappelleront ce qu'elles entendaient hier sans s'émouvoir. En ce moment terrible, la Pologne leur apparaîtra sous la figure d'une mère. Elles crieront à Dieu : « Sauvez mes enfants ! » — Mais le fantôme maternel leur répondra : « Où sont les miens ? Leur sang retombe sur la tête de vos fils ! » . .

. . . .

. . . Eh bien ! non, non, arrête-toi, mon cœur ! Tu n'es pas venu pour maudire les hommes, ni pour attirer sur un seul d'entre eux la colère céleste.

Non, pas de désir de vengeance : même celle de Dieu ! Non, pas d'espoir dans les cruelles représailles ! Non, pas de fureur, pas de haine, pas de malédic-

tions ! Non, chers Polonais, là n'est point l'avenir.

L'avenir, c'est la justice.

L'avenir, c'est le droit triomphant par la force du droit et son indomptable réclamation ; et cet avenir de droit et de justice, après Dieu, c'est vous qui le tenez dans vos mains.

Je voudrais adresser mes dernières paroles à la jeunesse polonaise : c'est bien elle qui tient l'avenir ; et qu'elle est digne du plus ardent intérêt cette noble et chère jeunesse, contre laquelle tout a été fait, qu'on a tenté d'abaisser, de corrompre, de désarmer de toutes les manières, et qui erre maintenant dans le

monde, dans les villes de France, d'Angleterre, d'Italie, sans soutien, sans conseils, peut-être sans ambition et sans but!

Ah! je me sens pressé de lui parler cœur à cœur, et comme un ami, dont on ne doute pas, et qui a tous les droits, peut et doit parler à son ami.

Chers jeunes gens, amis et frères de Pologne, souvenez-vous d'abord que, dans la grande lutte que vous aurez à soutenir, vos armes sont celles des idées : ces idées maîtresses qui tôt ou tard décident des faits et mènent l'histoire : l'honneur, la liberté, le droit, la justice. Connaissez vos armes ! Étudiez-les, comme font les guerriers. Apprenez à posséder toutes les ressources qu'elles vous offrent, et ne cédez point à la désolante tentation de les abandonner pour d'au-

tres armes qu'il n'est point temps de saisir, et qui, trop souvent, depuis bientôt un siècle, ont trahi le courage de vos pères. Croyez que votre ennemi n'a jamais de plus grand désir que de vous voir quitter le terrain des luttes morales pour descendre sur un champ de bataille ; et que, à l'heure présente, un Polonais qui prend un fusil le reçoit de la main et par le conseil de Mourawief. Rappelez-vous le mot du prince Gortschakoff au noble comte Zamoïski, à Varsovie, pendant les massacres : « Mais battez-vous donc ! je vous donnerai des armes ! » Pendant ce temps, Adam Czartoryski vous suppliait de ne pas tirer le glaive. Lequel de ces deux conseils portait le salut de la nation : celui du général russe, ou celui de votre grand pa-

triote? Hélas! les événements vous l'ont trop dit! Polonais, vous n'avez plus à nous prouver que vous êtes de bons soldats. Tout l'univers le sait: la garde russe le sait mieux que personne. Jeunes frères des deux cents de Wengrow, vous sauriez mourir en chantant, nous le savons tous, comme vos frères sont morts, sur les canons russes. Je vous demande unè plus difficile victoire : vivez! Recommencez contre vos ennemis la lutte de l'opinion, la seule décisive aux temps où nous sommes, et gardez dans vos veines un sang qui appartient à la Pologne, votre mère, et qu'elle vous demandera demain.

Je vous supplie, au nom de l'avenir, de ne pas croire seulement à l'avenir, mais de le préparer. Ne dites pas que vous êtes sans but. D'abord vous avez

tous le même but à atteindre : celui qu'Israël chantait en ce beau vers : *Ut ædificentur muri Jerusalem*[1] ! Relevez-vous enfin, murailles de Sion!

Mais ce but, éloigné peut-être, — Dieu seul le sait, — exige de vous des efforts prochains. Chacun de vous doit, tous les jours, avoir apporté sa pierre à la reconstruction de l'avenir.—Et que faire? me direz-vous. — Je réponds : Travaillez, étudiez, méditez, comparez, jugez; lisez l'histoire, surtout l'histoire des deux derniers siècles. Pensez par vous-mêmes. Habituez-vous à décider dans les questions de la justice. Devenez habiles dans les sciences qui intéressent la conduite et la direction des hommes : l'économie politique, les sciences pratiques, les

[1] Ps. IV, 20.

sciences sociales. Entrez dans nos écoles; étudiez les mathématiques, devenez ingénieurs dans nos départements, officiers dans nos armées : l'heure venue, la France qui vous aime saura vous rendre à la Pologne. Exercez-vous à l'art de la parole, l'art royal, l'art des victoires; devenez des orateurs capables un jour de plaider votre cause devant les conseils des nations. Suivez de près les progrès intellectuels, scientifiques, industriels des peuples qui mènent le monde. Regardez à tout, intéressez-vous à toute bonne et utile affaire. Prenez des exemples; recueillez des souvenirs; écoutez les conseils, mais à la condition de les juger devant Dieu, et de vous réserver le libre choix; apprenez, — ceci est la science suprême, — à faire le bien libre-

ment ; en un mot, soyez aujourd'hui des hommes : Dieu vous fera demain des citoyens.

Jeunes Polonais, aimez-vous les uns les autres. Si vos pères ont rencontré trop inévitablement, dans leur douloureuse carrière, des raisons de divisions et de discordes, profitez de votre jeunesse pour oublier les discordes, et ne voyez en vous tous qu'un bataillon fraternel et sacré, quelque chose de semblable à cette cohorte romaine des Fabius, qui gardaient le même rang dans la bataille, comme ils portaient le même nom et le même sang. Bien que le malheur ait cruellement nivelé vos rangs, vos destinées ne sont point pareilles : il y a parmi vous, comme toujours parmi les hommes, les riches et les pauvres, les grands et les

petits, les forts et les faibles. Aidez-vous, soutenez-vous les uns les autres. Tenez à honneur de mettre le moins possible la sympathie étrangère, même amie, même admiratrice, dans les affaires de votre noble infortune. Vous savez mieux que moi, ayant plus souffert, les ombrageuses délicatesses de la dignité personnelle : n'exposez aucun d'entre vous, soit à souffrir par scrupule de fierté, soit à se courber sous le faix du malheur.

Enfin, et par-dessus toutes choses, demeurez fidèles à Dieu, à sa vérité, à sa loi, à son Église. Je ne prétends rien vous apprendre en vous disant qu'il y a des liens immortels entre votre cause et celle du catholicisme dans le monde. Nul n'a le droit de dire autant que vous : « Nous sommes les fils des saints : *Filii sancto-*

rum sumus[1]. » Vos pères sont morts pour la défense de la civilisation chrétienne ; vous portez au cœur le sang de Sobieski. Réjouissez-vous de cette intime alliance entre les choses chrétiennes et vos destinées nationales. Un seul regard jeté sur l'histoire suffit à tout homme pour comprendre que rien ne dure dans le monde comme Jésus-Christ et son Église. Vous avez là, croyez-le, de puissants et victorieux alliés. Restez du côté de Jésus-Christ, roi du passé, roi de l'avenir ; gardez son nom pour cri de guerre ; et puisque le mouvement de la pensée nous a conduits aux pieds de Dieu, finissons ces discours en répétant une admirable prière de votre poëte na-

[1] Tob. II, 18.

tional Krasinski, digne de terminer, avec toute la grandeur du christianisme, le cantique d'Israël :

« Seigneur, ce que nous te demandons, ce n'est pas l'espérance : elle tombe sur nous comme une pluie de vie; ce n'est pas la mort de nos ennemis : cette mort est écrite sur les nuages de demain; ce ne sont pas des armes : tu en as mis dans nos âmes. Nous te demandons de nous donner une intention pure au fond de nos cœurs! Esprit-Saint, toi qui nous enseignes que la plus grande puissance, c'est la force du sacrifice; que la plus grande raison, c'est la vertu, fais que nous puissions par l'amour entraîner les peuples vers le but que nous poursuivons!

« Faut-il donc être meurtrier avec les

meurtriers, criminel avec les criminels? Faut-il mentir, tuer, haïr, blasphémer? Le monde nous crie : « A ce prix, à vous la puissance et la liberté! sinon, rien! » — Non, mon âme, non; pas avec ces armes! Le poids du sacrifice peut seul écraser à son tour le sort qui nous écrase.

« Oh! non, ma patrie! Sois plutôt la patience qui enseigne comment on élève l'édifice pierre à pierre; sois l'inflexible volonté et l'humble recueillement qui préparent la victoire future; sois le calme dans la tempête; sois l'harmonie au milieu des cris de discorde; sois l'éternelle beauté au milieu des laideurs; sois, pour les lâches et les pharisiens, le silence accablant qui méprise; sois pour les faibles la force qui relève les courages; sois

l'espérance de ceux qui perdent l'espérance! Dans ta lutte avec l'enfer de ce monde qui se dresse pour t'anéantir, sois la force tranquille de l'amour : contre elle l'enfer ne prévaudra jamais[1] ! »

— Jeunes frères de Pologne, je vous confie et j'emporte moi-même ces sublimes paroles. Qu'elles soient notre adieu; qu'elles soient la couronne de fleurs que nous déposons sur les tombes de vos chers morts; qu'elles soient surtout l'expression de notre invincible espérance. Prêtre et Français, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez donné, en me confiant, plusieurs fois déjà, la défense de votre grande cause. Nous sommes jeunes. Si Dieu nous permet de vivre, nous nous retrouverons. Alors, si c'est

[1] Krasinski, *Resurrecturis*.

l'heure de la victoire, nous chanterons ensemble l'action de grâces: si c'est encore l'heure des périls, ensemble nous recommencerons le combat.

FIN.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTE 1.

La mission religieuse de la Pologne.

La question catholique prime toutes les autres en Pologne ; mais aussi la question polonaise est d'une importance vitale pour les destinées de la foi et de l'Église universelle. La catholique Pologne, si longtemps oubliée et méconnue par l'Europe catholique, est encore ce qu'elle a été depuis trois siècles : le boulevard qui sépare le Nord protestant de l'Orient schismatique. L'orthodoxie ardente et persévérante de la race polonaise est une arme à deux tranchants contre un double danger. Sans elle, l'Église n'aurait plus d'asile, plus

de sanctuaire, dans tout le Nord et tout l'Est de l'Europe, depuis le Weser jusqu'au Volga. A l'heure qu'il est, la Pologne est le poste le plus avancé de l'Église militante en Europe, et il en a toujours été ainsi depuis le temps où saint Adalbert a fait d'un hymne à la Vierge le chant de guerre du peuple polonais. C'est elle seule qui fournit aujourd'hui, en Europe, des martyrs; car ce nom appartient de droit à ceux qui souffrent et qui meurent pour la foi, dans les tortures de l'exil ou sous le knout. Je ne dis rien des vexations, des usurpations, des oppressions sans nombre et sans fin que le pouvoir civil a fait subir à l'Église latine; rien non plus de ces confiscations en masse des biens monastiques : la confiscation est le propre de toutes les tyrannies; mais je rappelle l'affreuse persécution infligée, au mépris des stipulations les plus solennelles, et à deux reprises différentes, par Catherine II, en 1796, par son petit-fils Nicolas, en 1840, aux Grecs unis, qui formaient la masse de la population des provinces orientales de la Pologne. Sous Catherine, dix mille paroisses, cent cinquante couvents, plus de six millions de fidèles, sont arrachés à la foi de leurs pères : sous Nicolas, treize cents paroisses et deux millions de fidèles subissent la loi du plus fort, pendant que leurs prêtres sont jetés en Sibérie et leurs religieuses flagellées comme la mère Makrena. Toutes ces choses ont été racontées, mais

sont trop vite oubliées ; il faut les rappeler sans cesse pour montrer à quel point toutes les tyrannies se ressemblent, et comme quoi le catholicisme a au moins autant à craindre l'autocratie que la révolution.

(*Une Nation en deuil*, par le comte de MONTALEMBERT, page 21.)

NOTE 2.

La constitution politique de la Pologne, et l'influence russe.

Oui, cela n'est malheureusement que trop vrai : depuis que, en 1572, la couronne était devenue *élective*, depuis que s'était introduit le principe absurde du *liberum veto*, c'est-à-dire la nécessité de l'unanimité dans les diètes, et le correctif plus abusif encore des *confédérations*, la Pologne était tombée dans l'anarchie. Mais cette anarchie ne causait aucun préjudice à ses voisins ;

Mais cette anarchie ne l'avait pas empêchée de vaincre les Turcs au profit de l'Europe ;

Mais les Polonais avaient maintes fois tenté d'y porter remède ; ils avaient voulu rendre le trône héréditaire, supprimer le *liberum veto;* et toujours la Russie et la Prusse, qui avaient besoin de cette anarchie, avaient combattu ces réformes par la ruse, la corruption et la force.

En 1764, première tentative en ce sens ; aussitôt, traité *secret* entre la Russie et la Prusse, par lequel elles s'engagent à s'opposer par tous les moyens, *même par la force*, à ce que le trône soit

rendu héréditaire et à ce qu'il soit porté atteinte au *liberum veto*, source de tous les malheurs de cet infortuné pays.

Et comme si l'éligibilité de la couronne n'eût pas suffi ; comme les Polonais auraient pu en atténuer les inconvénients, en portant leurs suffrages sur le fils du roi, le traité de 1775, imposé par les baïonnettes russes, vint y ajouter cette condition nouvelle, que le fils et le petit-fils du roi défunt ne pourront être élus qu'après un intervalle de deux règnes.

Enfin, en 1791, les Polonais proclament leur belle constitution du 3 mai, qui rendait le trône héréditaire, fortifiait l'autorité royale et abolissait le *liberum veto*... Aussitôt, la Russie et la Prusse entrent en Pologne, et procèdent au second partage.

Ainsi, trois fois en vingt-sept ans, la Pologne a fait effort pour sortir de l'anarchie dont on lui a fait un crime ; et, trois fois, ses perfides voisins la contraignent, par la force, à rentrer dans cette anarchie, qui faisait si bien leurs affaires.

Il faut lire la correspondance secrète, aujourd'hui divulguée, du roi de Prusse et de Catherine, pour se faire une idée de ce machiavélisme vraiment diabolique.

(*Discussion au Sénat sur les affaires de Pologne*. Discours de M. Bonjean, sénateur, du 17 mars 1863.)

NOTE 3.

La Pologne après le congrès de Vienne.

De 1815 à 1830, il y eut, en effet, comme un instant de relâche pour la Pologne.

Si habitués qu'ils fussent à dépecer les nationalités, les diplomates de 1815 n'avaient pas cru pouvoir se dispenser de stipuler quelques garanties pour la conservation de la nationalité polonaise. — Le rapport vous les a fait connaître, et je n'ai point à y revenir.

On vous a dit aussi comment, exécutant ces stipulations à sa manière, l'empereur Alexandre prit un lambeau des provinces polonaises, qu'il décora du titre emphatiquement trompeur de *royaume de Pologne*, et auquel il octroya une charte constitutionnelle.

Loyalement exécutée, cette charte eût pu faire beaucoup de bien; malheureusement elle ne fut jamais qu'une lettre morte. Je n'en veux citer que deux exemples entre mille.

Suivant la charte, la Diète devait être convoquée tous les deux ans pour voter le budget et les lois. Eh bien, cette disposition essentielle ne

fut exécutée que pour la deuxième Diète; puis on laissa passer quatre ans, puis cinq! — Quant au budget, il ne fut pas une seule fois soumis au vote de la Diète. — Je ne veux pas parler des députés arrêtés pour avoir émis leurs opinions à la tribune.

Du reste, deux pièces officielles, trouvées dans les archives de Varsovie, en 1830, attestent que le gouvernement russe tenait, en principe, que la charte obligeait les Polonais, mais non le gouvernement russe.

(*Discussion au Sénat sur les affaires de Pologne.* Discours de M. Bonjean, sénateur, du 17 mars 1863.)

NOTE 4.

De la doctrine catholique sur l'obéissance aux pouvoirs légitimes.

Certaine doctrine voudrait qu'on dût obéissance à un gouvernement par cela seul qu'*il est*, en considérant uniquement le *fait* et même en supposant ce *fait* illégitime; il faut, avant tout, établir la fausseté de cette doctrine : elle est contraire à la saine raison, et n'a jamais été enseignée par le catholicisme. L'Église, en prêchant l'obéissance aux puissances, parle des puissances légitimes. Cette absurdité, qu'un simple fait puisse créer le droit, ne saurait faire partie du dogme catholique. S'il était vrai que l'on dût obéissance à tout gouvernement établi, même illégitime, s'il était vrai qu'on ne pût lui résister, il serait également vrai que le gouvernement illégitime aurait le droit de commander, car l'obligation d'obéir est corrélative au droit de commander : par conséquent, le gouvernement illégitime se trouverait légitimé par le seul fait de son existence. Dès lors toutes les usurpations seraient légitimées, les résistances les plus héroïques

des peuples se trouveraient condamnées, le monde serait livré au pur empire de la force. Non, elle n'est point vraie cette dégradante doctrine qui décide de la légitimité par l'usurpation, qui dit à un peuple vaincu et subjugué par un usurpateur : « Obéis à ton tyran, ses droits sont fondés sur sa force, et ton obligation envers lui, sur ta faiblesse. » Elle ne peut être vraie, cette doctrine qui effacerait de notre histoire une de ses plus belles pages, qui flétrirait la nation espagnole luttant six ans pour son indépendance, et finissant par vaincre le vainqueur de l'Europe. Si le pouvoir de Napoléon se fût établi parmi nous, le peuple espagnol n'en aurait pas moins gardé le droit en vertu duquel il se souleva en 1808; la victoire n'aurait pu légitimer l'usurpation.

(Balmès, *le Catholicisme comparé au Protestantisme*, t. III, p. 148, traduit par Blanche Raffin.)

NOTE 5.

Les massacres de Varsovie.

Le premier massacre de Varsovie avait tué dix hommes : « C'est peu, se dirent les ouvriers des métiers durs. Dix martyrs, ce n'est pas assez. Le monde n'y fait pas attention. Tirons au sort à qui mourra pour la patrie. » Ainsi fut fait. Le matin du jour solennel, ils reçoivent la Sainte-Communion, et emportent dans leur généreux cœur le sang du Christ. Puis, à l'heure dite, ils s'établissent au premier rang de la foule.

Contemplez cette masse désarmée, compacte, pressée : vingt mille hommes ! Les fusils sont braqués et les touchent ! En certains moments, les premiers rangs du peuple sont collés contre les soldats, poitrine contre poitrine ! Mais le fer n'est que d'un côté !... Les ordres sont donnés, les armes sont chargées, le moment du massacre a sonné ! Nul ne bouge : le sort leur assigne l'honneur de se tenir aux premiers rangs, et de mourir pour redemander la patrie.

Lorsque le feu commence, ils entonnent l'hymne de la patrie, puis des prières, et se met-

tent à genoux. On frappe les désarmés. On abat les martyrs. Ils meurent, ou roulent mutilés dans leur sang.

« Jamais, nous dit un témoin oculaire, je n'exprimerai ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu. Jamais je ne saurai vous faire comprendre ce mépris de la mort, inouï, enthousiaste, qui, pendant toute la journée, jusqu'à la fin, s'était emparé de ce peuple, hommes, femmes, enfants. De vieux soldats habitués au feu assurent que jamais, dans une telle proximité, les troupes les plus solides ne sauraient conserver cet héroïsme indomptable et calme qu'a montré tout ce peuple, sous les charges furieuses des cavaliers, et sous les feux de bataillon renouvelés jusqu'à quinze fois. »

Mais pendant que ces masses inspirées meurent d'un côté, de l'autre des milliers de femmes et d'enfants entourent l'image de la Vierge Marie, et, prosternés, ils entonnent des chants religieux. L'infanterie les enveloppe, les frappe, mais ne parvient pas à les disperser, ni à faire cesser les prières. Les prières et les chants durent jusque dans la nuit.

Après le massacre, les officiers russes traversent la foule et nul ne les maudit. Les patrouilles de soldats épuisés de fatigues et de faim parcourent les rues. Le peuple leur apporte du pain.

Un soldat à cheval laisse tomber son sabre;

une femme le ramasse et le lui rend. Un homme jette une pierre contre la troupe : des jeunes gens l'entourent et l'invitent à s'abstenir. Le lendemain du grand massacre, l'exaspération gagnait une partie du peuple. Les bouchers s'étaient mis en tête, armés de leurs coutelas, en groupes nombreux. Des prêtres et des capucins l'apprennent. Ils vont barrer le passage et réussissent à faire rentrer ces hommes chez eux.

Je le déclare, voilà le plus sublime spectacle auquel le monde ait assisté depuis le siècle des martyrs. (*La Paix*, par le P. Gratry, p. 159.)

NOTE 6.

Témoignages d'officiers russes pendant les massacres de Varsovie.

Il y eut ce jour-là plus de cinq cents blessés... Le nombre des morts ne sera jamais connu : la police russe ne permit pas qu'on dressât les actes de décès ; elle fit disparaître les cadavres.

Sur l'horreur de cette journée, n'en croyez pas les Polonais, j'y consens ; du moins vous en croirez les Russes ; voici leur témoignage.

L'un des chefs russes, le colonel Reuthern, désespéré d'avoir à commander le feu sur des femmes et des enfants agenouillés, se brûla la cervelle sur place.

Dans la soirée, le prince Gortschakoff, l'intrépide défenseur de Sébastopol, en présence des notabilités de la ville convoquées au palais, disait au comte Zamoyski :

« Mais battez-vous donc ! — Nous n'avons pas d'armes. — Eh bien ! je vous en donnerai. — Nous n'en voulons pas ; vous pouvez nous assassiner, mais nous ne nous battrons pas. »

Et de fait, trop brave soldat pour cette besogne

de bourreau, le prince Gortschakoff, succombant aux émotions morales plus qu'à la maladie, mourut quelques semaines après, le 30 mai.

Pendant sa douloureuse agonie, il voyait autour de son lit des femmes vêtues de noir qui l'obsédaient... C'était l'image de la Pologne en deuil.

Ces morts tragiques ne devaient pas être les dernières.

A la fin du mois d'août, le général Lambert arrive à Varsovie pour remplacer le prince Gortschakoff. Il était, dit-on, animé des intentions les plus conciliantes : mais, mal obéi par les autorités russes, il ne put empêcher l'envahissement brutal et la profanation des églises durant la nuit du 15 au 16 octobre.

Le lendemain, l'ordonnateur de ces violences, le général Gerstenzweig, se brûla la cervelle ; et le comte Lambert quitta Varsovie pour cause de santé.

Chose bien remarquable, Messieurs, des Russes morts à Varsovie en cette mémorable année 1861, pas un seul n'était tombé sous des mains polonaises ; tous avaient subi ou accompli sur eux-mêmes le jugement de Dieu.

Le colonel Korff réunit ses officiers :

« Messieurs, dit-il, la cause des Polonais est « juste et sacrée ; je ne puis concilier ma cons- « cience d'honnête homme avec les instructions

« que je viens de recevoir comme officier. Adieu ! »
Et il se tue.

(Discours de M. Bonjean, au Sénat, dans la séance du 17 mars 1863.)

NOTE 7.

Le chant national : *Boze cos Polske.*

J'ai entendu et admiré tous les chefs-d'œuvre de la musique religieuse ou profane, ancienne ou moderne; mais ni les merveilles trop vantées de la chapelle Sixtine, ni les harmonies enchanteresses de Gluck ou de Beethoven, ne m'ont ému et bouleversé comme ce chant, inspiré par le souffle ardent de la foi, de la douleur et du patriotisme, et qui en sonde les mystères infinis.

Chaque fois que ses accords vraiment célestes ont frappé mon oreille, soit en chœur, dans une simple église de campagne où l'orgue alternait avec le chant des paysans, soit qu'une simple voix d'enfant ou de jeune fille le fît résonner dans un jardin solitaire ou près d'un foyer intime, il m'a semblé entendre une mélodie surhumaine.

Jamais l'imploration n'a pu inspirer des modulations plus suaves, plus pénétrantes et plus passionnées. Je plaindrais sincèrement celui qui pourrait l'écouter sans que son cœur fût transpercé et sa paupière mouillée, à mesure que ces notes plaintives s'élèvent et retombent une à

une, sur un rhythme de plus en plus pathétique, jusqu'au moment où l'invocation finale éclate avec un irrésistible élan d'angoisse et d'amour. Que doivent donc éprouver ceux qui l'ont entendu sortir, comme un torrent de feu, de la bouche de vingt mille, de cinquante mille chrétiens à la fois, debout et désarmés devant leurs oppresseurs déconcertés; de ces multitudes décidées, non plus à combattre, mais à mourir, et, en mourant, à exhaler avec leur dernier soupir, comme un défi et une protestation suprême, cet appel irrésistible à la toute-puissance vengeresse de Dieu? Car c'est à la fois le cri d'une âme et le cri d'une nation, toutes deux navrées par la plus légitime des douleurs, toutes deux enflammées par la foi la plus fervente : cri d'angoisse et de confiance, de reproche et de tendresse, qui veut déchirer la voûte du ciel pour en faire descendre la justice et la piété éternelles.

A défaut de la musique, je voudrais au moins tâcher de donner, par une traduction aussi littérale que possible, quelque idée des paroles qui, à l'heure qu'il est, triomphent de toutes les prohibitions, et, tantôt dans le secret des familles, tantôt dans les églises et sur les places publiques, retentissent à travers toute la Pologne, des bords de la Warta jusqu'à ceux du Borysthène, et du pied des Carpathes jusqu'aux rives de la Baltique.

« Seigneur Dieu, toi qui durant tant de siècles

entouras la Pologne de splendeur, de puissance et de gloire; toi qui la couvrais alors de ton bouclier paternel, toi qui détournas si longtemps les fléaux dont elle a été enfin accablée, Seigneur, prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté!

« Seigneur Dieu, toi qui, plus tard, ému de notre ruine, as protégé les champions de la plus sainte des causes; toi qui leur as donné le monde entier pour témoin de leur courage, et fait grandir leur gloire au sein même de leurs calamités; Seigneur, prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté!

« Seigneur Dieu, toi dont le bras juste et vengeur brise en un clin d'œil les sceptres et les glaives des maîtres du monde, mets à néant les desseins et les œuvres des pervers, réveille l'espérance dans l'âme polonaise; rends-nous la patrie, Seigneur, rends-nous la liberté!

« Dieu très-saint, dont un seul mot peut en un instant nous ressusciter, daigne arracher le peuple polonais de la main des tyrans, daigne bénir les ardeurs de notre jeunesse. Rends-nous, Seigneur, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté!

« Dieu très-saint, au nom des plaies sanglantes du Christ, daigne ouvrir la lumière éternelle à nos frères qui sont morts pour leur peuple op-

primé; daigne accepter l'offrande de nos larmes et de nos chants funèbres; rends-nous la patrie, Seigneur, rends-nous la liberté!

« Dieu très-saint, il n'y a pas encore un siècle que la liberté a disparu de la terre polonaise, et pour la regagner, notre sang a coulé par torrents; mais, s'il en coûte tant de perdre la patrie de ce monde, ah! combien doivent trembler ceux qui perdront la patrie éternelle!

« Prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons, Seigneur Dieu, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté! »

(*Une Nation en deuil,* par le comte de MONTALEMBERT, p. 6.)

NOTE 8.

Lettre du prince Adam Czartoryski.

« ... Avec un profond sentiment d'humilité et d'attendrissement, je remercie Dieu de m'avoir permis de vivre jusqu'au moment où l'avenir de ma nation commence à s'éclaircir après un siècle d'incertitude. J'ai, dans ma longue existence, acquis la conviction que, toutes les fois que la main de Dieu s'est appesantie sur nous, ce n'était pas pour nous perdre, mais pour nous rendre meilleurs. Espérons donc en sa miséricorde, espérons en l'intervention de notre Reine céleste, et dans chacun de nos actes ayons plutôt en vue le triomphe éternel que ce qui semble promettre un succès passager. Que votre volonté soit faite, Seigneur Dieu tout-puissant !

« Signé A. Czartoryski. »

(*Une Nation en deuil*, p. 25.)

NOTE 9.

La Pologne et la Révolution.

En vain les calomniateurs officieux de toutes les disgrâces et de toutes les défaites ont-ils feint de découvrir des communistes et des partageux dans le camp des insurgés; on n'y a encore vu que des soldats et des martyrs. La guerre sociale n'existe pas. Il ne surnage aucun indice de cette lutte entre les classes supérieures et inférieures, entre les paysans et la noblesse, entre les prolétaires et les propriétaires, qui est la suprême ressource de tous les despotismes. Deux cent cinquante gentilshommes, avec un dévouement égal à celui des trois cents Spartiates des Thermopyles, se sont fait tuer à Wengrow pour sauver les insurgés rustiques qui s'étaient armés à leur appel.

Toutes les trames ourdies depuis si longtemps pour amener, dans la Pologne russe, une répétition des massacres de Gallicie, ont échoué. Les paysans vont au feu contre les oppresseurs du pays, tout comme les ouvriers des villes, tout comme la jeunesse des châteaux. La *petite noblesse et la bourgeoisie* chez qui *le Journal de Saint-*

Pétersbourg reconnaît « une physionomie à part, » se montrent aussi acharnés que le *petit peuple*, lequel, à son tour, ne se distingue en rien de ces grandes maisons des Zamoyski, des Czartoryski, et de tant d'autres dont aucune aristocratie au monde n'égale l'illustration patriotique.

(*L'Insurrection polonaise*, par le comte de Montalembert, p. 10.)

NOTE 10.

L'affaire du recrutement.

. . . Ce prétendu recrutement n'était qu'une odieuse comédie. Une circulaire destinée à rester secrète, mais qui a été livrée à la publicité dans le *Czas* du 30 décembre, déclare :

« Que le nouveau recrutement a pour objet « d'*épurer la population ;*

« Qu'il n'est point limité quant au nombre ;

« Que les gens mal notés doivent en supporter « le poids ;

« Que la liste doit contenir la cause de l'appel « de chacun ;

« Qu'elle doit rester secrète jusqu'à l'exécu- « tion. »

Lord Palmerston n'avait donc pas tort, lorsqu'il qualifiait ce recrutement de véritable transportation.

Ce qu'il aurait pu vous dire, c'est que c'était, en outre, un véritable guet-apens, un piége tendu à la patience polonaise. Voici, en effet, ce qu'on lisait dans le Journal officiel, quelques jours après le 15 janvier :

« Nous ne contestons pas ce qu'il y avait « d'*anormal* dans ce recrutement, qui pesait « lourdement sur les villes, en exemptant les cam- « pagnes.

« Le gouvernement connaissait, depuis plu- « sieurs mois, les plans de l'insurrection; il sa- « vait que le recrutement serait le signal du sou- « lèvement. Dans l'impossibilité d'atteindre les « chefs qui sont à l'étranger, il a dû frapper de « malheureux instruments. »

(*Discussion au Sénat sur les affaires de Pologne.* Discours de M. Bonjean, sénateur, du 17 mars 1863.)

NOTE 11.

L'affaire du recrutement (*suite*).

Extrait d'un article publié par le *Journal officiel* de Varsovie, le 19 janvier 1863.

« Jamais, depuis trente ans, le recrutement ne s'était opéré avec tant d'aisance et de facilité. Les conscrits déposés dans la citadelle étaient pleins d'allégresse; ils témoignaient de leur joie d'entrer dans cette école d'ordre, qui est l'armée, et d'y reprendre une vie active et sérieuse, après des années passées dans le dérèglement de rêves pernicieux. . . »

(Cité dans la *Discussion au Sénat sur les affaires de Pologne.* Mars 1863. Discours du PRINCE NAPOLÉON, p. 16.)

Le lendemain même de la nuit lugubre où les victimes, réveillées dans leur lit, avaient été saisies, enchaînées et traînées dans les casernes au milieu de l'horreur universelle, des cris, des larmes, des malédictions de leurs proches, le Jour-

nal impérial osa déclarer que « le recrutement n'avait rencontré aucune résistance, et que les conscrits n'avaient témoigné que de l'empressement et de la bonne volonté, de la gaieté et de la satisfaction d'aller se former à l'école d'ordre que leur ouvrait le service militaire. »

Cette goutte de poison fit déborder le calice. Ce que n'avait encore pu exciter aucun des attentats commis depuis deux ans à Varsovie et ailleurs, a été l'œuvre du scribe obscur qui a écrit ce mensonge dans sa feuille officielle. Sa main vénale a mis le feu aux poudres. Cet outrage cynique à la douleur et à la pudeur publiques, prendra rang, dans l'histoire, à côté de ces outrages à la pudeur des femmes, qui donnèrent le signal à Rome de l'expulsion des Tarquins et des Décemvirs; à Palerme, des Vêpres Siciliennes. Honneur immortel au peuple que l'injure morale révolte plus que tous les supplices matériels; qui peut tout subir, tout endurer, hormis l'hypocrisie officielle, hormis le mensonge, promulgué en son nom et pour son compte! Esclave, soit; mais esclave reconnaissant et satisfait, non! esclave qui se laisse féliciter d'être libre et heureux, non, mille fois non! Garrotté, bâillonné, flagellé, déporté, soit encore; mais sous l'entrave, sous le bâillon et sous le knout, le Polonais veut au moins que le monde le sache victime et jamais complice de la servitude. La mort et la ruine, tous les dé-

sastres et toutes les tortures, plutôt que l'adhésion silencieuse au mensonge couronné et impuni!

(*L'Insurrection polonaise*, par le comte de MONTALEMBERT, p. 9.)

NOTE 12.

Proclamation du gouvernement national sur les vêtements de deuil.

« Dans toutes les parties de l'ancienne Polo-
« gne, on prendra le deuil pour un temps indé-
« terminé; les femmes pourront porter des robes
« blanches le jour de leurs noces. Supportons
« avec fierté notre infortune séculaire et nos
« blessures toujours saignantes. Evitons toute
« vaine provocation. Prouvons par une indisso-
« luble concorde que nous sommes la nation du
« sacrifice. La couronne d'épines : voilà depuis
« près d'un siècle notre emblême! Cette cou-
« ronne ornait hier les cercueils de nos frères.
« Chacun de vous en a compris le sens ; elle si-
« gnifie patience dans la douleur, sacrifice, déli-
« vrance et pardon. Nous invitons tout Polonais,
« quel que soit son culte, à répandre ces paroles
« dans les contrées les plus reculées. »

(*Une Nation en deuil*, par M. le comte de MONTALEMBERT, p. 5.)

Texte de l'ordonnance russe relativement aux vêtements de deuil, d'après le Journal officiel.

1° Le deuil, et en général tous les signes révolutionnaires dans les vêtements, formant une manifestation criminelle, doivent être déposés.

2° Les femmes, sans distinction de classe, de profession ou d'âge, qui, à partir du 10 novembre, se montreraient en habits de deuil, seront arrêtées et conduites au bureau de police, où elles seront retenues jusqu'à ce qu'elles aient payé l'amende fixée ci-après.

3° Il n'est permis de porter des vêtements de deuil qu'aux femmes qui les prennent à la suite de la mort de leur *père*, *mère* ou *mari*, et à condition d'obtenir d'ici au 10 novembre une permission du chef de la police, qu'elles devront porter sur elles.

Les femmes allant à pied en habits de deuil, payeront une amende de dix roubles. Celles qui ne pourront payer subiront la peine de l'emprisonnement.

Les femmes allant en habits de deuil dans des voitures à elles ou non louées seront conduites

aux casernes de Mirow, où la voiture et les chevaux resteront jusqu'au payement d'une amende de cent roubles par personne.

Les femmes en habits de deuil, dans des voitures louées, payeront quinze roubles chacune. Les voitures louées, fiacres et omnibus, dans lesquels les femmes seront arrêtées, seront conduites aux casernes de Mirow. Les propriétaires de ces voitures payeront dix roubles pour chaque femme vêtue de deuil. Leurs voitures et leurs chevaux seront retenus jusqu'au payement de l'amende; les conducteurs et cochers subiront des peines de police.

Les fonctionnaires dont les femmes et les enfants seront arrêtés en habits de deuil perdront, outre les amendes ci-dessus, un mois de leurs appointements. Les fonctionnaires en retraite perdront un mois de leur pension.

Varsovie, le 27 octobre 1863.

Signé Lewezyne, *major-général.*

Le Journal officiel du 2 novembre 1863 publia en outre l'avis suivant :

« En raison de l'ordonnance publiée dans la *Gazette de police* du 27 octobre, qui a défendu de porter des habits de deuil à partir du 10 novembre prochain, on fait savoir qu'à partir de ce jour

les prescriptions suivantes devront être observées concernant les vêtements des femmes.

« Le chapeau doit être de couleurs diverses; quand il sera noir, il devra être orné de fleurs ou de rubans mais non blancs. Les plumes blanches ou noires sur des chapeaux noirs sont interdites. Des capuchons noirs ne peuvent être portés qu'avec une doublure de couleur, mais non blanche.

« Sont prohibés ; les voiles noirs, les gants noirs, les parasols noirs ou noirs et blancs, les châles, mouchoirs et cravates noirs, les habits noirs ou noirs et blancs. Les manteaux, burnous, pelisses, paletots, et autres pardessus pourront être noirs, pourvu qu'il n'y ait pas de blanc.

« Varsovie, le 2 novembre 1863.

« Signé *Général* LEWEZYNE. »

NOTE 13.

Les Universités russes et la jeunesse polonaise.

On devine facilement quels dangers courent les mœurs et la foi des enfants Polonais, casernés dans les pensionnats du gouvernement, peuplés par moitié de jeunes Russes, où l'éducation se donne en langue russe, et où les parents éloignés des villes sont forcés par *oukase* de placer leurs enfants. Nous pourrions entrer, sur ce point, dans les plus lamentables détails. Quelques-uns de ceux que l'on peut citer suffiront.

Il n'y a pas longtemps, à Kiew, le général gouverneur Bibikoff, au moment de partir pour Saint-Pétersbourg, convoquait la jeunesse de l'Université, et au nombre de ses recommandations, pour le temps de son absence, se trouvait celle de *mener joyeuse vie* [1]. Peu scrupuleux dans sa jeunesse, le mentor en cheveux blancs ne craignait pas de se citer en exemple, et promettait de fermer les yeux sur tout, excepté sur le

[1] Nous paraphrasons, — la crudité des termes ne permet pas de citer textuellement.

point unique du dévouement à l'Empereur. Le même homme contribuait dernièrement à préparer ces beaux résultats, en décrétant arbitrairement la fermeture de l'Université, et des vacances extraordinaires de six semaines sous le plus futile prétexte. La chose fut si évidente, que les étudiants en masse en furent révoltés, et qu'une réaction en sens contraire s'opéra sur-le-champ, dans les mœurs de la jeunesse.

(*L'Église catholique en Pologne*, par le R. P. Lescœur, de l'Oratoire, page 102.)

Les renseignements que donne ici le R. P. Lescœur sur les moyens de corruption employés par l'administration russe à l'égard des jeunes Polonais de l'université de Kiew, ont été confirmés, développés et aggravés dans notre esprit par toutes les informations directes que nous avons pu prendre sur ce sujet. Nous avions d'abord formé le projet de mettre ici le résultat de ces informations personnelles ; mais les nombreux détails que nous avons recueillis à des sources certaines sont de telle nature, que nous ne pouvions les publier sans nous exposer à offenser cette pudeur du regard chrétien, qu'il faut, avant tout, savoir respecter.

Nous ne sortirions de cette réserve que si, nos affirmations étant contredites, nous étions mis en

demeure de défendre, avec l'honneur de notre propre parole, l'honneur de cette courageuse et infortunée jeunesse polonaise, qui ne trouve autour d'elle, dès le berceau, que des piéges, des séductions corruptrices ou des menaces de mort.

NOTE 14.

Jugements de Napoléon sur la Pologne.

« La Russie est de toutes les puissances la plus « redoutable, surtout pour vous (Anglais). Ses « soldats sont plus braves que les Autrichiens, et « elle peut en lever tant qu'elle veut. Les soldats « français sont les seuls qu'on puisse leur com- « parer. J'ai prévu tout cela. Je vois dans l'avenir « plus loin que les autres, et j'ai voulu opposer « une barrière à ces barbares, en rétablissant le « trône de Pologne, et en mettant Poniatowski « comme roi à la tête de cet État; mais vos im- « béciles de ministres n'ont pas voulu y consentir. « Dans cent ans, l'Europe, et surtout l'An- « gleterre, regrettera que mon projet n'ait pas « réussi. »

(*Mémorial de Sainte-Hélène,* t. II, p. 65, 66.)

« L'Europe et l'Angleterre en particulier au- « raient dû s'opposer à la réunion de la Pologne « à la Russie... Si j'avais réussi dans mon expé- « dition contre la Russie, j'aurais contraint

« Alexandre d'accéder au système continental « contre l'Angleterre, et, par là, j'aurais forcé « cette dernière à la paix. J'aurais fait de la Po- « logne un royaume séparé et indépendant. »

(O'Meara, *Napoléon à Sainte-Hélène*, t. II, p. 53, 54.)

NOTE 15.

La Russie et la révolution sociale.

Il n'y a pas le moindre doute possible aujourd'hui sur ce fait, que la Russie s'avance à grands pas vers une révolution radicale de la société. — Il est inutile de le prouver, surtout après des travaux aussi consciencieux que ceux de M. de Mazade dans la *Revue des Deux-Mondes;* il faut l'accepter comme un fait acquis. On peut être sûr d'une chose, c'est que les jours les plus affreux de la Révolution française ne sont rien auprès de ce qui menace la Russie. C'est une chose si claire pour ceux qui connaissent cet empire, qu'elle se présente à l'esprit, non plus comme une conjecture, mais comme une évidence. Une proclamation lancée l'an dernier par le parti de la *jeune Russie,* disait sans ambagê au peuple : « Saisis la hache et tue; tue dans les palais et tue dans les châteaux; tue tout ce qui n'est pas peuple comme toi; place-toi au coin des rues et massacre ce qui passera; car il faut noyer dans le sang cette société corrompue qui suce ta vie et ne te vaut pas ! » — Ceci n'est qu'un bout de théorie; les

incendies de Pétersbourg, en 1862, qui durèrent un mois et consumèrent des centaines de millions, sont un échantillon de ce que ces théoriciens sont capables de faire en pratique, seulement pour préparer les esprits.

On pourrait citer des millions de paroles et de faits semblables à ceux-là: mais ce serait, je pense, répéter des choses connues; il suffira donc de nous mettre à un point de vue plus élevé d'où nous pourrons considérer l'ensemble de la situation.

On se fait généralement en Occident une fausse idée de la Russie : on croit qu'il y a une société russe, un État russe dans le sens européen de ces mots. Rien n'est plus faux. La société russe, de même que l'Église schismatique, est un corps inerte, inanimé, sans organisme social naturel et vivant; un corps qui se meut en vertu d'une impulsion qui lui est imprimée du dehors.

Ce fait si écrasant et si triste n'a pas échappé à certains éminents publicistes russes, qui s'arrêtent effrayés et découragés devant cette sinistre lumière qui s'est faite dans leur esprit. Un journal conservateur et doctrinaire de Moscou, *le Jour*, celui-là même que *le Nord* aime souvent à citer, est rempli là-dessus des réflexions les plus profondes. « Les Russes, disait-il, dans un de ses numéros de l'an dernier, savent maintenant qu'ils ont besoin *d'affermir sous leurs pieds le sol social* pour pouvoir avancer. » Cet organe qui s'attache souvent

à montrer aux Russes le danger intérieur qui les menace, déclare que, pour lui, les questions politiques ne sont rien à côté de la question sociale, que la Russie marche à sa perte, et que pour la sauver, il ne faut rien moins que la *création de la société*[1].

Ces citations suffisent pour donner au lecteur une idée du jugement que portent les publicistes, tant conservateurs que révolutionnaires de la Russie, sur l'état social de ce pays. On voit que la Russie souffre d'un mal terrible, qui est l'absence d'organisme et de vie sociale ; semblable en cela à un homme qui vivrait encore par la tête, tandis que le reste du corps serait déjà plongé dans la mort. Phénomène singulier et saisissant ! Quelle en est la raison? Où en gît la source? Ce n'est pas ici le lieu de le rechercher. Photius et Pierre le Grand, Catherine et Nicolas, sont debout dans le passé pour répondre au tribunal de l'histoire; nous n'avons qu'à nous occuper du fait, terrible, écrasant, exemplaire, du fait d'une société où la vie est tuée dans ses germes et desséchée par l'action combinée du despotisme et du mensonge.

Il y a en Russie un mal encore plus profond et qui explique tout, — plus grand que l'absence d'organisme social, parce qu'il empêche cet organisme

[1] Voy. le journal *Le Jour*, 1862, n° 24.

de se régénérer, — ce mal, c'est l'abaissement moral de l'homme.

La société occidentale ne connaît pas ce mal, et c'est le gage du salut pour l'humanité. Grâce aux lumières d'un christianisme vivant, répandues par la véritable Église, l'Occident vit se former cette société à l'esprit indomptable, au cœur simple et croyant, cette société du moyen âge, où, selon une belle expression de M. de Montalembert, « les héros coudoyaient les saints. » L'action féconde du catholicisme, cette justice lui est rendue par ses adversaires eux-mêmes, forma l'élément fondamental et sublime de la société nouvelle. De l'abrutissement des sociétés païennes, de la licence des peuples barbares du Nord, l'Église, par un travail séculaire, tira l'homme de la société chrétienne; elle le releva de son abaissement; elle mit un frein à ses passions; elle refondit pour ainsi dire son âme, et y fit éclore les sentiments d'honneur, de dignité et de devoir. L'Église, et c'est là un de ses titres éternels à la reconnaissance du genre humain, sut apprendre à l'homme que son âme n'avait pas de maître sur cette terre, et que son frein était en lui-même. C'est ainsi que se forma ce produit incomparable de la civilisation, cette âme docile et libre qui est la principale garantie du monde contre tous les excès de la force ou de la licence. Aussi le vent des tentations sociales et des théories subversives

a-t-il beau s'élever, il est incapable de dessécher les germes que le christianisme a déposés dans les âmes ; le flot des révolutions a beau monter, renverser les trônes, emporter les institutions séculaires et bouleverser les idées, il finit toujours par se briser contre une digue plus haute et plus forte que lui, et cette digue c'est la conscience chrétienne.

Or cette digue n'existe pas en Russie, et ce qui en existe n'est que factice et conventionnel.

(*La Pologne et la cause de l'ordre.* — Paris, Dentu, 1863.)

NOTE 16.

L'avenir de la Pologne.

Est-ce une pure abstraction que ce mot, l'âme d'un peuple? ou bien est-ce une réalité vivante, et dont l'existence se peut démontrer? Ai-je le droit d'assimiler l'âme d'un peuple à l'âme de chaque homme, au point de lui appliquer sans témérité le mot de profonde espérance que j'ai recuilli avec un tressaillement de joie sur les lèvres divines de Jésus-Christ?

Il importe, Messieurs, de lever d'abord toute équivoque, et de bien définir le sens exact d'un mot que je devrai plusieurs fois employer.

Outre l'élément matériel de son corps, chaque homme possède en soi un élément immatériel qui se nomme l'âme. De même, dans un peuple, outre l'élément matériel, analogue au corps, il y a un élément immatériel analogue à l'âme. L'âme d'un homme se distingue du corps en ce qu'elle pense, aime et veut; triple opération dont le corps est absolument incapable. Je retrouve cette triple opération dans l'âme d'une nation.

Seulement l'âme d'un homme a une existence réelle, concrète, absolument indépendante et absolument immortelle, tandis que dans un peuple cette unité d'idées, d'affections et de volontés, que je compare à l'âme, peut cesser d'être après avoir existé; mais comme l'âme d'un homme n'est pas atteinte par le déchirement et par le supplice de son corps, l'âme d'un peuple peut survivre au massacre des armées, au bouleversement du sol, à l'incendie des forêts, à la destruction des cités.

Ceci posé, j'affirme qu'en dépit de l'iniquité bientôt séculaire du partage de votre pays, en dépit des violences inouïes exercées en ce moment par la Russie sur le corps de la nation polonaise, cette nation a une âme vivante; cette âme, la Russie n'a pas le pouvoir de la tuer.

Matérialistes de la philosophie, vous niez l'existence de mon âme, mais votre négation se brise contre une démonstration invincible : je crois à mon âme, parce que je la sens, et je crois à l'âme de celui que j'aime, parce que je la porte dans la mienne.

Matérialistes de la politique, qui doutez de l'existence d'un peuple, parce que vous le voyez écrasé par la force; je crois à la nationalité, c'est-à-dire à l'âme polonaise, parce que je la sens, parce que je l'aime, parce qu'elle me pénètre, parce que je la porte en moi.

Mais aussi je crois à mon âme, parce que je

pense, j'aime et je veux; de même je crois à l'âme polonaise, parce que je vois entre les enfants dispersés de ce peuple une indestructible communauté d'idées, d'affections et de volontés.

Ah! croyez-le bien, ce n'est pas à une réunion d'exilés, à une troupe de proscrits, que j'ai accepté de parler aujourd'hui; c'est à une nation immortelle, c'est à un peuple vivant.

Dans cette assemblée, et au-dessus d'elle je vois la Pologne vivante, je la salue avec un amour mêlé de vénération, je recueille en mon cœur chacune de ses larmes. Je ne doute pas plus de son avenir immortel que je ne douterais de celui de la France, si demain il me fallait voir les Cosaques attacher encore une fois leurs chevaux aux portes de nos églises et aux grilles de nos palais.

— ... Oui, dans ma conviction et dans la foi que j'ai en la justice de Dieu, je crois que si l'Europe continue de permettre la torture et l'anéantissement d'un peuple, l'Europe sera bouleversée, plutôt que d'empêcher l'âme de ce peuple de ressaisir son corps et de le ressusciter.

Mais, direz-vous, comment se fera cette résurrection?

L'Europe veut la paix à tout prix; elle a laissé passer l'occasion de réparer le crime de 1772 et d'expier sa tolérance coupable. La France elle-même n'a rien fait, n'a rien pu faire peut-être. Sur qui donc la Pologne pourrait-elle désormais

compter? D'ailleurs, ne voyez-vous pas que la Russie aura réussi bientôt à exterminer les populations, et à détruire jusqu'au dernier vestige de la nation polonaise?

Messieurs, je ne vous l'ai pas caché, la résurrection de votre pays, comme la résurrection de chacun de nous, a les apparences d'un véritable mystère. Mais ce mystère, Dieu en sait le secret et il s'en réserve l'exécution.

... A la fin des temps, lorsque, tous les hommes ayant achevé leur épreuve, Dieu ressuscitera leurs corps pour reconstituer l'intégrité de la personne humaine, le monde matériel sera bouleversé et comme fondu (1) (*elementa calore solventur*). Alors les éléments étonnés de leurs soulèvements profonds apprendront que devant l'attraction des âmes, soutenue par la toute-puissance divine, il n'y a pas de résistance à tenter.

Le jour de la restitution venu, les montagnes se fendront, la terre tremblera, l'Océan montrera le fond de ses abîmes; car Dieu exigera pour chacun des hommes jusqu'à ce cheveu dont l'Évangile assure qu'il n'est pas tombé de leur tête sans sa permission.

O nationalité polonaise! ô âme d'un grand peuple! je n'ai pas peur pour toi, je ne crains pas pour ton immortalité, je ne doute pas de

(1) II Petr. c. III, v. 10.

l'irrésistible puissance avec laquelle tôt ou tard tu retrouveras et réuniras les éléments matériels nécessaires à l'intégrité de ta vie terrestre; mais je crains pour ceux qui retiennent en captivité ou qui dispersent avec une impiété sacrilége les débris de ton corps sanglant.

« Dieu, dit Bossuet, remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus. » Croyez-vous qu'il ne pourra remuer la Russie, l'Autriche et la Prusse?

« Rien ne lui coûte pourvu qu'il les sauve. » Pensez-vous qu'il en coûte beaucoup à sa divine justice de mettre enfin un terme au déchaînement de la force et à la traite des nations ! »

(*L'Avenir de la Pologne*, par le R. P. Charles Perraud, de l'Oratoire.)

TABLE.

Paris. — Imprimerie A. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

